VITAM IMPENDERE VERO.

No 192/2

Library
of the
University of Toronto

XXI Cv

Fürstlich - Starhemberg'sche
Familien-Bibliothek
Schloß Eferding *

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monbonnetdenuit02merc

MON BONNET
DE NUIT.

OREILLER.

QUAND la lumiere eſt éteinte, que la tête eſt ſur l'oreiller, & qu'en ſe regardant au fond de l'ame, on n'y découvre rien qui puiſſe offenſer nos ſemblables, comme alors un baume délicieux ſe répand dans tout notre être! Le ſommeil eſt preſqu'un rêve céleſte.

Il n'eſt jamais plus doux, plus tranquille qu'après un jour où l'on a fait quelque bien, ou lorſqu'on peut s'avouer à ſoi-même

qu'on l'a employé à des occupations graves & ſolides.

Le moment où la tête ſe place ſur l'oreiller eſt celui où la conſcience rend ſes arrêts : la tête qui a conçu quelque mauvais deſſein, paroît enveloppée d'épines ; l'édredon le plus doux ſe durcit ſous la tête inquiete du méchant. Pour être heureux, il faut être bien avec ſon oreiller ; car tous les ſoirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place, l'homme du monde, l'intrigant, l'auteur ſatirique, auroit quelque choſe de piquant. Que de révélations ſecretes ! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui des miniſtres !

C'eſt le moment où la vérité nous parle ; car notre conſcience, quand nous voulons bien l'écouter, nous dit à peu près ce que nous ſommes.

Le pere de Néron diſoit : *Je connois Agrippine, je me connois ; il eſt impoſſible que*

l'enfant qu'elle mettra au monde ne ſoit pas un monſtre.

On eſt heureux ou malheureux le ſoir par ſouvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos négligences : ce qui doit nous faire penſer à les éviter ; car elles ne nous perdront point de vue ; elles écarteront le ſommeil, elles paſſeront juſques dans nos rêves, elles les rendront fatigans, afin de nous enſeigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une ſage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent ; mais c'eſt nous qui nous voyons : nous ſavons qui nous ſommes. *Ne vous tenez pas à la ſentence des hommes*, dit Montaigne, *tenez-vous à la vôtre.*

C'eſt l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui ſaura bien interroger ſon oreiller, en recevra de ſages réponſes. S'il repouſſe notre tête, avertiſſement charitable ; mais s'il la reçoit

en paix dans ſes moëlleux contours, on peut achever le deſſein que l'on a conçu.

Heureux qui peut ſe dire, la tête ſur l'oreiller : Perſonne n'a à me reprocher ſon affliction, ni ſon malheur, ni ſa captivité ; je n'ai fait de bleſſure à la renommée de qui que ce ſoit ; j'ai reſpecté la propriété, gage du repos des familles, & le ſalaire de l'ouvrier n'eſt point reſté chez moi le ſoleil couché, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Ces témoignages de la conſcience, ces jouiſſances intimes de l'ame procurent un ſommeil délicieux, & un réveil plus doux encore.

Il n'eſt pas à dédaigner, l'ouvrage que l'on peut relire ſoi-même, la tête ſur le chevet, & long-tems après l'avoir compoſé. L'ame ſe retrouve dans la ſituation où elle étoit en écrivant ; mais elle ſe voit beaucoup mieux, elle ſe juge elle-même.

Si l'on a reſpiré la paix, la concorde, l'ordre, on aime à ſe reconnoître ; ce qu'a dicté la paſſion du moment paroît puérile & miſérable : mais ſi l'on a été aſſez heureux pour

avoir facrifié la vengeance, l'écrit confole, fortifie; on fe pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les mufes. L'auteur qui a été bon tel jour, fe retrouve bon encore; il ne fent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hériffée des pointes de la malignité a déchiré fon adverfaire par l'arme du ridicule.

Le fatirique & le mifantrope ne reliront jamais leurs productions, même triomphantes, applaudies, avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête en reportant la vue fur des écrits où la critique trouvera fans doute beaucoup à reprendre, mais que la faine morale pourra avouer.

Minuit fonne, heure folemnelle ! La nuit faifant difparoître la terre de mes regards, femble me mettre en poffeffion des cieux. Ces millions de foleils & de mondes que l'Eternel a femés avec tant de profufion, donnent à l'homme le loifir d'obferver les loix immuables auxquelles ils font affujettis.

C'eft à la nuit que les Caffini & les Ga-

lilée font redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi, infatigable Meffier, la comete qui alloit paffer devant un monde affoupi, rencontre ton œil vigilant. Sentinelle attentive des merveilles céleftes, tu es là pour la reconnoître, l'annoncer, la claffer parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raifon, veillent plus ou moins ; le filence & la tranquillité de la nuit favorifent les méditations, & tiennent lieu de ces ténebres volontaires auxquelles des fages de la Grece fe condamnoient autrefois, pour ne voir que la vérité.

La nuit eft la bienfaitrice commune de tout ce qui refpire : c'eft pendant fon regne qu'il y a une plus grande fomme de bonheur répandue fur la terre : les paffions violentes font interrompues, les travaux écrafans ne fatiguent plus l'efpece humaine : le prifonnier chargé des fers du defpotifme plane loin de fon cachot, & accufe fon tyran devant les mondes affemblés. L'odieufe inégalité qui eft

entre les hommes a ceſſé, pour ainſi dire ; la volupté enivre de ſes charmes les jeunes époux, & répare les crimes de la guerre.

O nuit ! alonge encore pour moi tes heures ſilencieuſes ; favoriſe mes paiſibles travaux, & laiſſe-moi verſer ſur le papier les ſentimens & les idées qui plaiſent à mon ame recueillie !

ATTENDRISSEMENT.

C'EST le ſentiment le plus heureux dont l'ame humaine ſoit ſuſceptible ; ce ſentiment délectable eſt mixte ; point de plus grande volupté que celle de s'attendrir. Un attendriſſement perpétuel ſeroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui ſait goûter les traits ſublimes des poëtes & des orateurs ? Celui qui s'attendrit en voyant les magnifiques objets de la nature, qui pleure de joie à la renaiſſance de l'aurore, ou dans un temple où la voix religieuſe des

adorateurs va frapper la voûte ſimple & ruſtique.

L'attendriſſement eſt la ſituation de l'ame qui diſpoſe le plus aux vertus ; il n'y a point de volupté comparable à celle de ſe ſentir les yeux humides après avoir ſoulagé l'infortune : c'eſt le doux attendriſſement enfin, qui approfondit le bonheur.

L'attendriſſement eſt loin de tout être dégénéré, il eſt méconnu du libertin ; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui, étranger à la froide ironie, à la méchanceté inſultante, s'abandonne aux images douces, aux idées nobles & intéreſſantes !

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analyſée, raffinée, quinteſſenciée, il faudra la réduire en ſentiment, ſi vous voulez qu'elle ſoit connue & adoptée. Elle aura beau être claire, vive & nette ; ſi elle ne touche pas le cœur de l'homme, elle reſtera ſans effet.

La poéſie deſcriptive, par exemple, n'eſt rien près de celle de ſentiment. Ovide, au

commencement du ſecond livre des Métamorphoſes, fait une deſcription pompeuſe du palais du ſoleil, qui éblouit l'œil de l'imagination ; mais tout magnifique, tout étincelant qu'eſt le ſéjour que nous décrit le poëte, on traverſeroit bientôt cette éclatante & ſuperbe demeure pour en ſortir, ſi tout-à-coup on n'entendoit les craintes, les alarmes du pere de Phaéton, ſur la demande indiſcrete de ſon fils. C'eſt ſa tendreſſe, la force du ſentiment qui l'anime, quand il prodigue ſes conſeils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais, & qui fixe toute notre attention ſur la douleur d'un pere qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ſes inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'Iliade eſt remplie, la chûte de ces hommes qui ſoulevent des rocs, qui manient des lances peſantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compaſſion.

Mais quand on voit Simoïſius, dans la fleur de la jeuneſſe, enlevé par l'amour de

la gloire à une mere tremblante, à un pere alarmé; quand on voit ce jeune époux qui à peine à eſſayé des plaiſirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embraſſemens d'une épouſe déjà accoutumée à ſes careſſes; lorſqu'on ſe figure ce jeune homme qui n'a pas encore vu les combats & qui va s'expoſer à un trépas prématuré; que bientôt on le voit rougir ſes armes de ſon ſang, &, trompé par la fougue imprudente de ſon âge, mourir de ſa propre valeur; alors nous plaignons le ſort des guerriers; nous déteſtons les batailles; nous pleurons ſur les victimes des combats.

L'homme eſt doué d'une ſympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ſes ſemblables. C'eſt par cette paſſion généreuſe qu'il eſt touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut reſter ſpectateur indifférent de leur peine: il en eſt récompenſé, car le plaiſir le plus doux accompagne fidélement la pitié. Comme ce n'eſt pas un raiſonnement, mais un inſtinct, don ſacré de la main bienfaiſante du Créateur, il pénetre intimement l'ame, il la

touche profondément; & comme il veut être ſenti, il échappe ici à la diſcuſſion.

La fibre maligne du cœur humain eſt bien plus profondément cachée que la fibre ſenſible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci! Un oncle en mourant fit écrire ces paroles ſur ſon teſtament : *Je laiſſe à mon neveu onze aſſiettes d'argent ; il ſait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzieme.* Ce trait fera rire l'homme malin ; mais il attendrira le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande, quelle caractere de bonté dans ce reproche ingénieux! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu?

Le genre mélancolique au théatre fait une impreſſion plus profonde ſur l'imagination que l'agréable; c'eſt que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaiſir. Quand la douleur n'eſt qu'en tableau, nous avons l'avantage d'être émus ſans ſentir pour nous-mêmes & pour les autres les angoiſſes pénibles de la crainte; nous exerçons puiſſamment la pitié, ce ſentiment exquis de la

nature humaine, & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches, ne connoissoient ni l'art théatral, ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent, parce que nous repliant sur nous-mêmes, nous appercevons aisément l'illusion, & que nous goûtons la volupté des larmes, tout en nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement, alors s'ouvre le fleuve des pures délices; sa source est dans le cœur de l'homme; une pierre froide & dure quelquefois l'environne. Poëtes, percez cette enveloppe, & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

LA PENSÉE.

LA penſée voit tout & ne ſe voit pas : elle embraſſe le monde entier, & elle échappe à elle-même. Quel phénomene que notre propre exiſtence ! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exiſter ? Comment l'habitude nous familiariſe-t-elle avec ce ſentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abſtraites exiſtent comme les idées phyſiques. J'ai nettement en moi la perception de telle choſe que je ſens & que je ne conçois pas : je ne me borne point à écouter mes ſens qui me trompent ſi fréquemment ; je deſcends dans le fond de mon être, j'apperçois une faculté qui me découvre des choſes certaines & inconcevables : l'eſpace, la durée, la force créatrice ont beau être enveloppés d'obſcurité ; je ne puis les mettre en doute : plus je creuſe en moi, plus je me

repréſente pluſieurs idées qui n'ont aucun rapport avec cet univers matériel ; & la profondeur de ma raiſon va toucher des objets dont mes ſens ne m'offrent aucune image.

La diſtance n'arrête point ma penſée ; il y a un rapport entre notre planete & celle de Saturne, puiſque je m'y tranſporte ; j'exiſte dans le paſſé, j'exiſte même dans l'avenir : tout eſt un, puiſque j'embraſſe ce tout par la penſée.

Il y a eu un plan initial, je le ſens : le coup qui a fondu la maſſe de l'univers & qui lui a imprimé l'ordre & la vie, part d'une Intelligence unique : tous les phénomenes phyſiques ont été produits par un ſeul & même acte. Les périodes de la vie humaine ne ſont que des développemens ; & quand, dans le plan général, tout eſt lié, quand la projection des aſtres n'eſt point un pur caprice, croira-t-on que le moral ait été livré au haſard ?

L'éternité : quel mot terrible & magnifique ! J'exiſte, j'ai commencé ; il eſt donc un

principe de mon exiſtence : ce principe doit être éternel, car il faut que je cherche dans l'infini une ſource premiere de tout ce qui eſt, & je ſuis réduit à nier mon exiſtence ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme eſt foible lorſqu'il raiſonne ſur les matieres, il eſt ſublime lorſqu'il les ſent : ſon eſprit eſt étroit, mais ſon cœur eſt ſans bornes.

Oui, je conçois mieux l'univers ſans un Dieu, qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous ſaiſir tous au ſortir de la vie. La connoiſſance d'un Être ſuprême ne feroit alors que notre déſeſpoir ; ſa grandeur ſeroit ſans juſtice, ſa ſageſſe ſans bonté, & la vertu ne ſeroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles ſacrifices.

MONDE.

On pourroit définir ainſi le monde : C'eſt un vaſte théatre, dont les hommes ſont les comédiens ; le haſard compoſe la piece ; la fortune diſtribue les rôles ; les femmes accordent des rafraîchiſſemens aux acteurs, & les malheureux font rouler les décorations, portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit : il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être ſpectateur ; il faut être à une certaine diſtance : c'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Avec un peu d'eſprit & beaucoup de monde, vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'eſprit ſans monde : pour l'acquérir cet uſage du monde, il faut une certaine aiſance ; ſans elle, vous ſerez hors d'état de cultiver ces ſociétés où ſe rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans

Sans fortune, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs, on ſera privé des moyens de percer dans le grand monde, d'en connoître les mœurs, d'en prendre le ſtyle; enfin, de voir par ſoi-même les hommes d'un certain rang, leurs vertus, leurs vices, leurs ridicules.

La richeſſe met de bonne heure un jeune homme dans le monde : par elle, il ſera en état de développer ſes talens, de briller dans tous les exercices, d'apprendre les langues, de voyager, de jouir enfin du loiſir néceſſaire pour ſe livrer entiérement à telle ſcience ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagerent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux : ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact, de la pénétration & de l'eſprit, que dans leurs cercles. D'après ces prétentions excluſives, ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carriere de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire ſur l'échafaud, n'a pas

commis tant de défordres dans la fociété, que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci eft un débauché, un calomniateur, un fourbe. Il a tous les vices fur lefquels les loix n'ont aucune prife. Il n'affaffine pas fur le grand chemin; mais il diftille dans toutes les maifons les poifons d'une langue envenimée; il flétrit toute réputation; il ridiculife toute vertu; il feme la difcorde entre freres, époux, amis. Chaffé d'un quartier, il va dans un autre porter le même efprit. Sa méchanceté eft réfléchie, & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris; & le mépris, dans une grande ville, eft comme l'air infecte qu'on y refpire : on s'y fait.

INSECTES.

LA magnificence du Créateur fe manifefte fur-tout à mefure que l'être eft plus petit; elle redouble dans les infectes : ils ont reçu en partage plus de fens; ils poffedent

des instrumens plus fins, plus incroyables, plus merveilleux; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent, annoncent en eux un principe composé, qui opere & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'intelligence reposent sous la mousse; nous les foulons aux pieds, & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre capitale, occupée d'ariettes: ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est-ce que Dieu?* Il peut répondre à cette question du catéchisme: C'est le créateur des insectes. Et nous, orgueilleux humains, que sommes-nous de plus devant lui?

Si tout-à-coup la nature, soulevant le voile dont elle s'enveloppe, nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts, les rouages de sa machine immense, sa structure intime, sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use & le but vers lequel elle tend; quel changement subit dans toutes

nos idées ! Quel renverſement de tous nos ſyſtêmes ! Où en ſeroit notre pauvre ſcience ? Elle ſeroit plus riſible que l'ignorance même.

Ce qui rend les ſyſtématiques ſi hardis à prononcer, à publier leurs idées, c'eſt qu'ils ſavent bien que la nature ſera toujours voilée, & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs aſſertions.

Mais pour cela doit-on abandonner ſon étude ? Non. Pluſieurs efforts de l'homme ont du moins été récompenſés. De curieuſes & utiles découvertes nous ont prouvé qu'elle laiſſe de tems en tems échapper quelques ſecrets ; & ce qu'un ſiecle ne ſaiſit pas, le ſiecle ſuivant l'apperçoit.

Telle expérience qui ſemble oiſive & morte, liée à une autre, jetera un trait de lumiere. Il ne faut ni déſeſpérer de notre impuiſſance, ni concevoir l'orgueil d'embraſſer une trop vaſte étendue.

Il y a de l'audace ſans doute à intituler un livre, *Syſtême de l'univers* ; il y a de la ſageſſe à ſuivre pas à pas le flambeau de l'ex-

périence & à ne pas s'en écarter. Celui qui annonce une *Théorie univerfelle*, comme s'il avoit affifté au jour de la création, croit parler à des enfans crédules; & toute fon éloquence ne lui ôte pas je ne fais quelle phyfionomie voifine du charlatanifme.

Que le fyftême foit hardi, qu'il foit élevé, j'en admirerai le plan; mais vouloir débrouiller ce chaos en quelques pages, vouloir endoctriner le fiecle préfent & le fiecle futur avec le rêve de l'imagination, c'eft s'expofer au reproche de tout homme né avec du bon-fens, à qui les mots n'en impofent pas.

Tout eft beau dans l'univers, & tout nous inftruit, l'étoile & l'infecte, le météore embrafé & la fleur printaniere. Ces rochers pendans en précipices, ces cimes défertes, ces gouffres ouverts où fe perdent les torrens écumeux, ces carrieres bizarrement figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de l'imagination.

Ta beauté, ta richeffe, ô nature! épuife le fens de l'homme. Pourquoi font-ils bornés,

lorsque tes attraits sont inépuisables ? Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé à la vive curiosité ; qu'ils sont courts les momens que tu laisses à nos études ! Nature ! être ravissant & mystérieux, quelle langue saura t'interroger ? Quelle plume saura te décrire ?

Tu critiques le plan de l'univers, foible & audacieux mortel ! Gémis si tu souffres, mais n'éleve pas ton imbécille raison contre un aussi sublime ouvrage ; parle avec timidité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu une idée intuitive du monde ? Peux-tu embrasser ce qui est ? Attends que ton être se développe, se perfectionne, & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

SENS INTÉRIEURS.

NOUS avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des sens extérieurs. Ce qui le prouve, c'est que la folie loge sou-

vent dans le ſens intérieur ; & l'on ne peut la guérir, tandis que les ſens extérieurs reſtent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les ſens externes ſont malades ſans que le ſens intérieur en ſoit affecté. Le naturaliſte Bonnet, privé de la vue, médite ſes ouvrages, puis les dicte avec clarté, préciſion, & ſans y changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'uſage de ſes ſens, & ſon ame conſerve encore ſon exquiſe ſenſibilité.

La différence des caracteres vient peut-être de l'inégalité des rapports qui ſe trouvent entre les ſens externes & les ſens internes.

Le grand vice de l'organiſation fait les inſenſés ; les légers défauts font les caprices.

Il paroît que, dans le corps humain, chaque partie influe ſur le tout, & le tout ſur chaque partie.

Comment un homme feroit-il ſomnambule, ſans l'énergie & la préſence des ſens internes qui le guident, & avec leſquels il voit, il entend, il marche, il écrit, il lit ?

Qui ne ſent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur? L'image frappe les ſens externes, & le principe interne ſe détermine alors.

Voilà pourquoi l'inſtinct trompe moins que la penſée, parce que toute penſée peut être une image imparfaite, & que l'inſtinct eſt un ſentiment vif.

Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé dans un évanouiſſement une tranquillité d'eſprit ineffable & incompréhenſible : des noyés, des apoplectiques, rappellés à la vie, ont manifeſté des plaintes ameres, parce qu'on les avoit arrachés d'un état paiſible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une eſpece d'extaſe ; & pluſieurs naturaliſtes qui ont obſervé les mourans dans les hôpitaux, ſont fondés à croire que l'ame dans l'agonie, en perdant toute communication avec les choſes de ce monde, ſe plonge dans des délices inconnues. Il ſemble que ce ſoit un avant-goût de ſon état futur. Le ſens intérieur, plus libre, dégagé d'une partie de ſes liens, jouit d'un

plein exercice. Je ne puis croire que la nature, mere tendre, nous abandonne dans cette crise; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit-elle telle émotion dans l'esprit? Je ne le conçois point, & j'aurai plus tôt fait d'en admirer l'effet que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui, enchaînées les unes aux autres, remontent à la premiere.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la premiere image qui nous a vivement affectés, & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts? Dans le printems de nos jours il est des plaisirs qui, par leur nouveauté, ont un charme impérieux; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable; le tems, en émoussant nos fibres, n'efface pas entié-

rement la fenfation, elle fe prolonge jufques dans les années reculées de la vieilleffe.

D'où naiffent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raifon ne peut corriger, fi ce n'eft de l'impulfion primitive, fortement empreinte dans nos fens ?

Une montagne efcarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre, parce que le premier a failli rouler dans les abymes : l'eau fait friffonner celui qui a été fur le point de fe noyer ; le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrafement d'une maifon ; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau : les rois ne connoiffent pas de plus grands criminels que les féditieux.

Les fenfations premieres déterminent la fuite de nos actions, & notre mémoire a oublié l'événement finiftre, que notre inftinct en garde un profond fouvenir.

FLEUVES.

LES fleuves ſont les peres nourriciers des états. Ils étalent la fertilité ſur leurs bords ; ils engraiſſent les terres ; ils ſervent le commerce ; ils abreuvent les beſtiaux ; ils donnent du poiſſon ; ils facilitent les voyages. Sans eux il n'eſt guere de villes riches & peuplées. Il eſt très-facile d'étendre les bienfaits qu'ils peuvent rendre, & d'empêcher les maux qu'ils peuvent cauſer : maux bien foibles en comparaiſon des biens qu'ils répandent. Le Nil domté créa l'abondance & fit la gloire de la ſuperbe Egypte. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne compoſeroient à eux ſeuls quatre royaumes opulens, ſi l'art venoit à perfectionner ces magnifiques dons de la nature.

MAIN.

C'EST à la main de l'homme que l'univers eſt redevable de la foule des arts, depuis le toucher ſavant des inſtrumens de muſique, juſqu'au frappement du marteau. Néceſſité, agrément, tout eſt dû à cet organe étonnant qui diſtingue l'homme : par lui il a pénétré dans les entrailles de la terre, il a mis les montagnes de niveau avec les collines, il a creuſé un lit à la mer, lui a oppoſé des digues ; par lui enfin il regne ſur le globe aſſujetti.

L'écriture, tracée de la main de l'homme, ſurvit au renverſement des empires, & par cet uſage devient quelque choſe de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas ; elle s'accroît au contraire : l'ame d'un ſage va embraſer de ſon feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit : c'eſt la main qui fait la ſageſſe de l'homme ; ſans elle, ſon ame lui ſeroit inutile.

Le mouvement de la main eſt auſſi éloquent que celui des yeux; c'eſt l'idiôme commun à tous les peuples, la langue univerſelle. La main appelle, renvoie, promet, menace, craint, interroge, nie, doute, flatte, déteſte, déſigne les nombres, exprime les caractères de la joie, de la triſteſſe, du repentir; les mains enfin parlent, quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore ſur la trompe de l'éléphant.

C'eſt le fer enſuite qui eſt le véritable ſceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même!

Ils avoient bien raiſon ces habitans du Nouveau-Monde, lorſqu'ils ont donné la préférence au fer, en livrant une grande quantité d'or pour un inſtrument auſſi précieux qu'une ſerpe, une beche, un hoyau.

C'eſt le fer qui entame la pierre, la rend ſouple & obéiſſante comme la cire, qui creuſe la mine, éleve l'édifice, lie les parties du vaiſſeau qui fend les mers; c'eſt le fer qui

fertilise les guérets, coupe les moissons, & fait les opérations salutaires sur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie, le sauvage reste en extase devant l'invention simple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace, que l'homme tourne comme il veut, l'assujettissant d'abord pour le faire agir sur les corps les plus rebelles, il a opéré des travaux qui ont occasionné des changemens sur notre globe; il a applani des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des isthmes, fait disparoître des forêts, creusé des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir, dans une affinerie, une masse de fer énorme, qu'on tourne en tous sens, posée sous un épouvantable marteau qui pese plus de huit cents livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de distance? L'homme semble se jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces masses de fer: il les domte, les assouplit; il

fait paſſer la barre par des filieres, & la métamorphoſe en un fil qui approche de la ténuité des cheveux.

MARIAGE.

La jeune vierge voit en perſpective l'état d'épouſe & de mere : ſon cœur lui repréſente un jeune homme aimable, à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle ſe promet bien de payer ſa tendreſſe du plus complet retour ; car elle ne doute pas que l'amour ſeul ne détermine le choix de l'homme qui jetera les yeux ſur elle.

Cependant elle eſt renfermée dans un couvent, ſous le prétexte de lui donner une éducation convenable ; l'autorité paternelle attend que les circonſtances favoriſent ſa cupidité ou ſon ambition ; le mariage de la jeune perſonne eſt une affaire ; le pere négocie loin d'elle, & ſans qu'elle en ſache rien,

la vie entiere & la destinée de sa fille. Au lieu d'un amant qui auroit peu à peu captivé son cœur, on lui présente un inconnu, un homme indifférent; on lui ordonne de passer dans ses bras, & de se donner à lui sans réserve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer sa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom ; elle fait le serment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas : il l'emmene, son contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangere : il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entre eux des intelligences suivies, tandis qu'elle sera seule avec sa candeur, sa naïveté, son cœur aimant & sensible.

Ainsi, une union dont dépend la félicité de la vie entiere, & qui ne devroit être fondée que sur le rapport intime des caracteres, est abandonnée au hasard. Des considérations d'intérêt passent avant tout ; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion,

gion, a quelque chofe de dur & de bizarre.

On crie contre la corruption des mœurs, & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-deffus de toutes les mauvaifes inftitutions, puifque l'ordre exifte encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes, & l'on devroit feulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, refpectent leurs liens, & font fidelles au ferment qu'un pouvoir irréfiftible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait refpecter les degrés de parenté, eft une loi auffi fage qu'elle eft antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées; elle eft le premier lien de la fociété, dont le but a été d'empêcher chaque famille de fe fuffire à elle-même, & de mêler les races afin qu'elles ne fuffent pas étrangeres l'une à l'autre, & que fondues enfemble, elles formaffent l'état focial, affemblage d'individus faits pour fe fervir & fe protéger mutuellement.

Par ce moyen les fortunes, au lieu d'être

ſtagnantes, circulent, portent la vie dans les rameaux deſſéchés, & l'intérêt perſonnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts ſe rapprochent, & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces, on n'eſt plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs ſe fait moins ſentir, & les racines de la ſociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre les citoyens, dès que les barrieres qui ſéparent les races tombent, & qu'on peut s'allier à des hommes qui, diſtingués par leur rang, attendent les careſſes de la fortune, ou qui, favoriſés de la fortune, veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

SATIRIQUE.

VOYEZ-VOUS cet infecte ailé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'eft l'image d'un fatirique qui fait cent tours, & qui finit par être écrafé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adreffés à un fatirique : ils m'ont paru devoir être confervés.

Langue maudite,
Plume profcrite,
Vis donc de fiel
Faute de miel.
Dans ton délire
Perce & déchire
Nos doux agneaux ;
Mais fur ton dos
Crains les veftiges
Des jeunes tiges
De nos ormeaux.
De tes égaux
C'eft le partage,
Quand ils font rage

Dans nos troupeaux.
Mépris les ſauve
Quelques momens ;
Mais bête fauve
Vit peu de tems.

Le ſatirique en un clin - d'œil devient adulateur : c'eſt le rôle habituel de ces miſérables écrivains qui uſurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur, en liſant ces vers louangeurs qui tapiſſent les journaux, & qu'on prendroit pour une ironie ſanglante, ſi le génie mendiant du poëte ne perçoit pas à travers ces ſtrophes platement pompeuſes ?

Les verſificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils déménagent l'olympe pour parer de tous les attributs céleſtes le buſte d'un homme en place ; tantôt ils raſſemblent les traits les plus mordans contre le miniſtre qui leur refuſe une penſion.

Quoi de plus inſipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont careſſer la vanité, l'amour-propre & l'orgueil, & qui attribuent

de l'élévation, de grandes vues, de nobles ſentimens à ceux-là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées, de petits intérêts, des opinions communes, des inclinations vulgaires?

De même que le vautour évente une charogne, ainſi l'adulateur ſent de loin un homme en faveur; il s'attache à ſes pas, le flatte, le trompe & le careſſe encore. Croyez que ce ſycophante touche de très-près au métier infame de ſatirique.

Des journaliſtes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne ſentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient beſoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil eſt foible & ſot, quand il oſe ſe jouer au génie!

TALION.

Chez plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi sacrée. Elle est l'ouvrage de l'instinct, & la raison la confirme à plusieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offense ?

Cette loi perd de sa majesté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette justice diminutive est grossiere & barbare ; mais la peine de mort décernée contre l'assassin me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la foiblesse à la place de la vraie sensibilité. Un malheureux qui tombe sous les coups d'un assassin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à son secours ? Ne se dit-il pas : C'est de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels ; tous les hommes doivent me venger ; c'est l'ennemi de l'espece ; il a méconnu en moi

ſon ſemblable ; il eſt plus affreux que le loup, le tigre, la panthere ; & malgré mes cris, mes plaintes, mes prieres, mes gémiſſemens, il s'eſt acharné ſur ſa victime.

Ne ſeroit-ce pas une fauſſe pitié dans le légiſlateur, que d'avoir quelques graces en réſerve pour celui qui a outragé l'humanité en ſe rendant coupable d'un homicide volontaire ? Quoi ! il n'a point reſpecté ſur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mis la main du Créateur ? La pitié n'a rien dit à ſon ame ? Un retour ſur lui-même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être ſenſible ?

La pitié qui reſpecteroit la vie d'un aſſaſſin ne ſeroit-elle pas une cruauté contre les foibles, expoſés à la férocité de l'homicide ? Pour ſauver un particulier, on expoſeroit la ſociété à des malheurs renaiſſans.

Cet homme aſſaſſiné n'avoit-il pas un pere, un frere, un ami, une mere ? N'ont-ils pas reçu le contre-coup de la douleur, plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré ſon flanc ? Et on laiſſeroit reſpirer

l'aſſaſſin qu'ils peuvent rencontrer, & dont la ſeule vue rouvriroit les bleſſures les plus ſenſibles au cœur humain ? Non : quiconque a trempé ſa main dans le ſang de l'homme, n'eſt plus digne d'habiter parmi les hommes ; le jour qui les éclaire n'eſt plus fait pour lui. Le talion eſt la grande loi de la nature ; il faut que l'homicide ſoit contenu par la crainte de ſouffrir lui-même ce qu'il a fait ſouffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion, & vous ſentirez combien elle étoit ſage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit ; proportion que la légiſlation moderne a rompue.

Sous l'empereur Adrien, lorſqu'on étoit ſur le point de prononcer quelque peine contre un coupable, on comptoit combien il avoit d'enfans, & ſelon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtiment ; on ſongeoit à l'homme qui avoit ſervi l'état en les procréant, & qui peut-être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent,

par la néceſſité de pourvoir aux beſoins de ſa famille. Cette diſtinction vraiment politique & humaine me paroît émanée de l'eſprit qui dicta la loi du talion ; elle manque à notre code.

BULLETINS.

LORSQUE les Romains faiſoient la guerre à Carthage, à Mithridate, aux Gaulois, ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enſeigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche, qu'elle occupoit une plaine ou un monticule. Craſſus & Céſar n'envoyoient pas au ſénat des couriers à toute bride ; les nouvelliſtes preſſés ne s'aſſembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'iſſue de la guerre, ſans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une phyſionomie différente. Le chef à qui l'on

avoit confié les intérêts de la patrie, chargé de ce dépôt honorable, ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les aubergiſtes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire, à raiſon d'un ſol, *l'hiſtoire générale des événemens politiques.* Ils diſoient : Nous examinerons la phyſionomie du général quand il expoſera ſa conduite, & nous verrons ſi, porté dans le char triomphal, revêtu d'une robe de pourpre brochée en or, il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faiſoit pas la guerre aux ſouverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine, ou pour piller quelques meubles inutiles de leurs palais : il s'agiſſoit d'être traînés, eux & leurs enfans, au char du vainqueur, & la tête découronnée, de repaître les avides regards de la populace Romaine; car Rome n'apprenoit l'iſſue d'une guerre que par la défaite complete ou la victoire. Le général ne rentroit dans ſes murs que pour la honte ou pour la gloire. Pluſieurs ſe préci-

piterent ſur leurs épées, plutôt que de montrer à l'œil du ſénat un front malheureux.

Les ſoldats n'étoient pas rejetés dans la foule après avoir fixé la victoire : ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur, portant auſſi en main des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaiſirs que donne la gloire, lorſqu'il traînoit à ſa ſuite les armes du monarque détrôné, & qu'il s'avançoit aux acclamations de ſon armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour, quelle gloire, pour un mortel ! Les ſarcaſmes injurieux d'un vil ſatirique rehauſſoient encore le laurier qui ombrageoit ſa tête.

Point de gazettes chez le peuple Romain. *Il eſt vainqueur, il eſt vaincu*, voilà à quoi ſe réduiſoient les nouvelles politiques. Point de ces phraſes tortueuſes, menſongeres, inſignifiantes, qui obſcurciſſent pendant ſix mois la vérité, & qui enlevent également au guerrier la réprobation & l'eſtime.

Rome recevoit la fatale nouvelle & n'en devenoit que plus fiere, ou bien elle étoit témoin, pendant trois jours consécutifs, du triomphe accordé au général : elle voyoit passer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrêmités de l'univers. Ses tableaux, ses statues, ses vases, son argent, son or monnoyé, tout défiloit en détail sous les regards du peuple-roi; & l'on vit au triomphe de Paul-Emile, après les tapis, les bronzes, les coupes & le buffet d'or de Persée, ce malheureux monarque marcher lui-même environné de ses enfans & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humiliation, l'on voyoit son bandeau royal sur un char vuide & qu'il avoit monté autrefois, couronner ses armes nues & flétries.

Le triomphe, chez les Romains, n'étoit pas une seche représentation. Cent vingt taureaux gras, aux cornes dorées, ornés de guirlandes & de rubans, tomboient en sacrifice, & les soldats en partageoient les tranches, ainsi qu'ils partageoient l'argent monnoyé,

les urnes, les cuvettes & les flacons du monarque dépoſſédé.

La guerre alors étoit une choſe ſérieuſe ; il s'agiſſoit de vaincre, ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome.

Aujourd'hui nous ne connoiſſons plus les triomphes ; mais nous avons les bulletins : on enrégiſtre un *vent arriere*, un *calme plat*, un ruiſſeau franchi, un village occupé ; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers, en ſtyle prolixe, de ces graves événemens qui n'inſtruiſent perſonne, & que le peuple reçoit en outrageant le bon-ſens & en défigurant la géographie.

POUDRE A CANON.

COMME la chaîne des événemens eſt imperceptible à toute prévoyance humaine ! Un moine, en cherchant des médicamens, trouve par haſard la compoſition de cette fatale

poudre. Cette découverte change les destinées de plusieurs royaumes, cause la mort de plusieurs millions d'hommes, assure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immense de calamités publiques & particulieres émanent de cette cause fortuite! Est-ce le hasard qui a tout fait, & qui a mis entre les mains des hommes, ou le salpêtre meurtrier, ou la pomme de terre salubre, ainsi qu'il écrit sur les billets de la vie humaine, *tiare* ou *mandille*, *roi* ou *mendiant*.

Un philosophe devroit, tous les ans à certain jour marqué, faire des imprécations solemnelles contre l'inventeur de la poudre à canon; il devroit maudire, au nom de l'humanité, l'homme qui a apporté sur la terre ce fléau destructeur. Il a tué la valeur, en lui ôtant l'espoir de trouver un asyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élancant d'un abyme caché. Les remparts où se refugioient l'héroïsme & la liberté, tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la

tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme eſt donc devenue une chimere, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arſenaux de l'Europe.

Lorſque l'homme combattoit avec le fer, l'audace, le courage, la force du bras, l'amour de la liberté pouvoient opérer des prodiges; mais que faire contre du canon pointé par des géometres? Qui poſſede une fois ce tonnerre, le poſſédera long-tems. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrieres eſt trop vaſte, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuoſité d'un peuple qui ſe ſouleve & ſe venge. Quelle différence, d'avoir du canon à fondre, ou de tirer ſubitement l'épée du fourreau!

Les plaies les plus légeres des armes à feu ſont affreuſes. Elles impriment ſur le tiſſu ſenſible de la peau déchirée en tous ſens, de longues & cuiſantes douleurs. Le brave voit ſon bras emporté par un boulet qu'un canonnier

lui a envoyé à deux lieues de diſtance ; une file de guerriers tombe à la fois ſous une direction accidentelle ; un régiment entier eſt enſeveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé, ſes habitans auroient repouſſé leurs barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de pluſieurs ſouverains ne ſe feroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils opprimoient, comme une défenſe inutile.

Cette invention déteſtable a encore été perfectionnée de nos jours par des hommes qui ont calculé de ſang-froid les moyens d'écraſer ſubitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on ſaura combien chaque ſouverain peut avoir de bouches à feu ; on calculera d'avance le réſultat de telle guerre ; & le monarque qui a le moins de canons, conviendra qu'il a perdu la partie à ce jeu bizarre

&

cruel ; il en ſera quitte pour la payer de l'argent de ſes ſujets.

Le citoyen paiſible voit des magaſins à poudre s'embraſer tout-à-coup, & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel, en traverſant notre athmoſphere, prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers, un traître, avec quelques grains de cette poudre fatale, enleve avec fracas une aſſemblée qui danſe à ſix pouces du foyer artiſtement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme eſt plus cruel, parce qu'il eſt plus de ſang-froid. Les anciens faiſoient tout avec leur bras ; la réſiſtance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit ſoulevé la baliſte & la catapulte, laquelle lançoit des pierres de quatre cents livres, & des fleches groſſes comme des arbres ; le bras qui avoit fait avancer ces tours énormes, chargées de combattans & munies de ponts-levis qu'on rabattoit ſur les murailles des aſſiégés ; ce bras, une fois vainqueur,

pouvoit abuſer de la victoire qui lui avoit tant coûté : mais parmi nous un lâche canonnier tue de loin le plus grand homme de guerre, écraſe un bataillon ſurpris, fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville endormie. Environné d'une vapeur épaiſſe qui lui dérobe les objets, il n'apperçoit pas lui-même toute la deſtruction qu'il cauſe.

Ne doit-on pas frémir, lorſqu'on voit des géometres accourir au milieu des batailles, & tracer d'une main indifférente les moyens d'anéantir une partie de l'humanité, ſous prétexte qu'un mont, qu'un fleuve, qu'un traité les ſépare de ceux que l'on va maſſacrer, en attendant que le même ſecret revienne contre ſes inventeurs ? *L'Art de l'artillerie*, voilà ce qu'on lit à la tête d'un livre. Cet art, pour le mal qu'il nous fait, ne devroit pas être mis au nombre des ſciences.

O vous, qui poſſédez quelques horribles ſecrets de cette eſpece, qui avez l'art de déchirer plus complétement la ſenſible humanité, je me jette à vos genoux, ayez pitié

de l'homme, ayez pitié de vos ſemblables, ayez pitié de vous-mêmes ! Renfermez ces ſecrets déteſtables ; ſongez que l'invention que vous allez publier, retombera peut-être ſur vous, ſur vos enfans. Le tyran qui empriſonna dans le taureau d'airain ſon barbare inventeur, fut juſte une fois. C'eſt pour une légere penſion, que l'on médite ces crimes contre le genre humain : il n'a point de penſion à donner, lui ; mais qui l'aura reſpecté, jouira ſans remords des récompenſes qui attendent l'homme de bien.

Au reſte, cet anathême doit plutôt retomber ſur les mains qui ſe ſervent de cette poudre, que ſur la poudre même. Quelle invention heureuſe, quand elle ne ſera appliquée qu'au beſoin des hommes ! Elle facilitera leurs travaux ; elle déplacera en un clin-d'œil des maſſes énormes ; elle arrachera du ſein des carrieres ce qu'on ne pourroit extirper qu'à l'aide des années ; elle détruira dans le centre de l'Afrique les bêtes féroces & carnacieres qui diſputent à l'homme l'empire du globe ;

elle tracera dans nos fêtes ces ſillons lumineux qui effacent le brillant des étoiles ; elle ſervira à nos ſignaux, dont l'art encore dans l'enfance pourroit ſe perfectionner.

Si l'on pouvoit diminuer ſon inflammabilité, le péril de nos magaſins à poudre ceſſeroit ; la poudre eſt ſur-tout dangereuſe, parce qu'elle eſt très-inflammable. Si l'on trouvoit le ſecret de ne l'enflammer qu'à volonté, nous aurions la force, & nous aurions perdu le danger.

Sans la crainte, trop bien fondée, qu'on n'étendît les déſaſtres qui accablent la race humaine, l'or fulminant auroit des effets bien plus ſurprenans que la poudre, & pourroit nous être d'un plus grand ſecours dans nos travaux. Le globe nous ſeroit ſûrement aſſujetti, & l'on perceroit l'iſthme de Suez & celui de Panama.

On vouloit derniérement appliquer l'électricité aux mines, de maniere qu'on eût été maître de déterminer l'exploſion à telle ou telle ſeconde : heureuſement que ce ſecret dangereux eſt mort dans le ſilence.

HOMME VAIN.

L'ORGUEILLEUX humilie dans telle occasion son semblable ; mais il ne fatigue pas incessamment, comme l'homme vain, cent fois plus insupportable. Celui - ci se répand partout, fait souffrir tous ceux qui le rencontrent, & par malheur il ne blesse point assez profondément pour qu'on soit tenté de se venger en le punissant. On le laisse passer, on sourit de pitié, & il va martyriser d'autres sociétés, comme un insecte incommode qui vole & pique.

Il n'en est pas de même de l'orgueilleux : il donne le signal à l'orgueil de celui qu'il attaque, & c'est du moins alors un combat.

Voyez ce poëte sifflé & non corrigé, qui veut que les autres l'admirent autant qu'il s'admire lui-même. Sa physionomie, ses manieres, son ton, tout vous annonce qu'il est pêtri d'une sotte & profonde vanité. Exami-

nez-le de près ; vous verrez l'arrogance en personne ; il vous offensera plus que ne le feroit l'homme brutal & grossier. Vous lui pardonneriez l'orgueil, s'il étoit fait pour en avoir : vous ne lui pardonnerez pas d'être si platement vain.

ESPRIT DE PARTI.

La vérité est par-tout : mais voulez-vous la trouver ? séparez-la de l'esprit de parti qui l'offusque si souvent. Quand vous verrez une secte quelconque, soyez bien sûr que l'erreur est à côté de la vérité, & que celle-ci ne sera plus reconnoissable.

La vérité est simple, & ne dépend point de l'autorité. Elle écarte le ton de la dispute, & rien n'est plus éloigné d'elle que la passion & la hauteur.

La communauté d'opinions sera toujours l'enseigne des esprits médiocres ; ils deviennent des especes de ligueurs dès qu'ils s'as-

semblent : les plus sots remplacent leur insuffisance par un ton fanatique ; ils se croient invincibles parce qu'ils sont unis. Ils se trompent, parce qu'il est impossible que dans un corps il n'y ait pas des foux, des imbécilles, des ignorans. Ces hommes veulent jouer un personnage ; ils proferent des sottises, des absurdités ; ils exagerent les principes de la secte ; & le corps qui les a reçus devient solidaire de leur ineptie ; les querelles s'engendrent, les drapeaux & la livrée du corps sont bientôt ridiculisés ; les gens sages paient pour les erreurs, les disparates & l'exagération des imprudens.

La secte encyclopédique, la secte économique, la secte académique, en formant une ligue offensive & défensive, n'ont-elles pas donné lieu à l'attaque, & n'invitoient-elles pas les gens sensés à dissoudre par le sifflet ces prétentions si étranges dans le siecle où nous vivons ? Plus les têtes s'assemblent, plus elles se rétrécissent. Cette observation de Montesquieu est applicable à tous ces petits

ſynodes modernes qui annonçoient que la *ſcience*, la *doctrine* & le *bon goût* n'étoient que parmi eux : l'eſprit de cotterie a tué bien vîte l'eſprit du bien général, dont ils ſembloient être animés.

N'eſt-il pas plus avantageux, quand on ſe ſent des forces, de marcher ſeul dans la carriere à ſa libre fantaiſie, de ne pas ſuivre ces bannieres vagabondes, faites pour rallier les eſprits moutonniers, & de chercher paiſiblement la vérité, ſans s'imaginer que telle ſociété, proſternée devant tel chef, en poſſede le privilege excluſif?

Si l'on veut être équitable envers tout le monde, ſi l'on ne veut pas commettre de groſſieres erreurs, il ne faut point adopter de parti.

DIALOGUE DES MORTS.

Entre un Faquir & une Vestale. (1)

LE FAQUIR.

De quoi m'a-t-il servi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les fesses, de dormir debout, suspendu à une corde, de me balancer sur les flammes, de regarder le bout de mon nez jusqu'à ce qu'il s'illuminât? Je croyois monter tout droit au paradis du saint prophete, & là serrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé! Je n'ai ni femme, ni corps; je ne suis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un souffle de vent promene de côté & d'autre; & je n'ai plus même les desirs que je résié-

(1) M. de la Dixmerie a déjà traité ce sujet; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de ressemblance.

nois, le tout pour mieux goûter les jouissances célestes.

LA VESTALE.

C'est bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a sans doute attendu votre mort pour ordonner votre sépulture.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuse syncope ?

LA VESTALE.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre, & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnerent à ce supplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait !...

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire. . . .

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée, & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fustigeant, tailladant mon pauvre corps qui n'en pouvoit mais. . . Vous ne paroissez pas en avoir fait autant. . . . Allons, ne rougissez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque chofe ; je vous protefte que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire fépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette cité maîtreffe de l'univers. Elle attachoit fa confervation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu defcendu par le même chemin.

LE FAQUIR.

Voilà une finguliere fuperftition pour un peuple que vous me repréfentez comme dominant la terre par fes loix & par fes armes !

LA VESTALE.

L'entretien de ce feu facré, dépofé dans un temple, étoit confié à de jeunes filles. Je fus choifie pour veiller auprès de cette flamme célefte ; & comme on croyoit l'empire en danger fi elle venoit à s'éteindre, la loi puniffoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer

vierge, ſous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah! j'apperçois à préſent, madame, très-diſtinctement pourquoi vous êtes deſcendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ſes grandes & ſuperbes deſtinées au frêle ſceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faiſoit tout pour nous faire oublier ce ſacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richeſſes, tout nous étoit accordé. Les premieres places au ſpectacle nous étoient conſacrées. Les haches & les faiſceaux nous précédoient, & ceux des conſuls ſe baiſſoient en notre préſence. Si ſur notre paſſage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit ſa grace, & le ſauvoit du ſupplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce reſpect univerſel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins . . . ſacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre ſerment avoit donc pour vous un attrait bien vif, madame?

LA VESTALE.

Les ſatellites, les bourreaux, la déſolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout diſparut devant les larmes enflammées de mon amant. . . Il riſquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah! je n'ai plus rien à dire. . . .

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chaſte, le calme alors rempliſſoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enſeigner l'étendue du ſacrifice. Bientôt dans la ſolitude le voile de l'enfance ſe déchira, je ſentis un vuide inſupportable : mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de ſa triſte

enceinte alloit choiſir l'objet qu'elle ſe plaiſoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent auſteres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obſcure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé ſur l'autel de Veſta, que l'emblême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne-foi, ce qui eſt aſſez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce ſacrilege... Il m'intéreſſe.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me conſidérer; il me ſembla qu'un trait de flamme paſſoit dans mon cœur; je ſurpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle exiſtence. La nature me parut embellie, je reſpirai pour la pre-

miere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je ſoupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces & de fierté; caché dans la foule, il me contemploit; ſouvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de ſolemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaiſois à développer la nobleſſe de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu ſecret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple ſe fermoit, tout s'obſcurciſſoit autour de moi; je n'avois plus une ame que pour ſentir les friſſons de la mélancolie & les traits du déſeſpoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles ſolitaires. J'aime, me diſois-je; & Valerius au ſein de Rome, environné de beautés faciles & ſéduiſantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui ſont offerts; elles ſe le diſputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime,

m'aime, & ſuis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en diſoit peut-être autant de ſon côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il ſe rendit au temple; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vaſes ſacrés, & parcourions l'enceinte du ſanctuaire à pas lents; un voile léger nous permettoit de voir ſans être abſolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs ſerrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint ſous le voile; pour réponſe il porta la main ſur ſon cœur, & dans un inſtant indiviſible, je vis ſes yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes; les miens ſe couvrirent de ténebres. Je ſerrois, défaillante, le vaſe qui faillit échapper de ma main; mais la joie & l'eſpérance remplirent mon cœur : orgueilleuſe

& ſatisfaite, je m'avançai d'un pas plus ferme juſqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'oſât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéreſſez, prêtreſſe. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je ſens que c'eſt toujours quelque choſe : allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit ſuivante, j'étois de garde dans le temple : on y paſſoit la nuit entiere en préſence du feu ſacré, pour lui fournir ſon aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majeſtueux : quand la flamme pâliſſoit, les voûtes plus profondes inſpiroient un effroi religieux ; mais dans cette impoſante ſolitude, il me ſembloit voir l'image de mon amant errer & ſe multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, pouſſant quelques cris inarticulés, n'oſant lui offrir mes coupables vœux ; & par un ſenti-

ment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient-ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour ? . . . En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête ; il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui, nous errons les mains entrelacées dans les vastes détours de

cette ſolitude : nos paroles , nos bouches , nos cœurs ſe confondent ; l'ivreſſe & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je ſuis & du dépôt qui m'eſt confié. Egarée dans des tranſports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient ; l'avenir & le paſſé, tout diſparoît. Valerius eſt le dieu du temple ; & toute entiere à lui , je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts , qu'elles augmentent , qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu ſacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat ; j'apperçois le danger, je m'arrache des bras de mon amant, je cours ; la flamme pâlit , vacille, ſemble renaître un inſtant ; mais ſon rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale , m'annonce le ſupplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive ſur mes pas ; il prend ma main déjà froide & glacée , il me ſoutient mourante. J'implorois Veſta , j'implorois l'amour. . . Valerius d'un ſouffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit

donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller, & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta !

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour ! Valerius me parut plus adorable ; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore ; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît ?

LA VESTALE.

Hélas ! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés ; je sentois déjà l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres ?....

LA VESTALE.

Je lui aſſignai le même lieu, la même heure ; il étoit bien ſûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens ſi courts & ſi délicieux !

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorſque la flamme vacilloit : & comment oſâtes-vous affronter de nouveau le péril ſept jours après ?

LA VESTALE.

Ah ! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le deſir, la jeuneſſe, la nouveauté des objets avoient pu me ſéduire, m'engager au premier pas : mais l'amour fit le ſecond ; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'é-

tois fiere d'aimer : un ſentiment ſi nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le ſeptieme jour ; je regardois le ſoleil, accuſant ſa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un ſeul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'eſt permis, ſans doute, d'expoſer toute l'étendue d'une foibleſſe que j'ai ſi cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne ceſſe d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-veſtale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je ſuis amante, & je ſuis épouſe, & je ſuis mere.....

LE FAQUIR.

C'eſt bien dit. Et moi, qui me ſuis feſſé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieuſement que c'étoit là de la vertu. On étoit donc à Rome

auſſi fou que dans mon pays ; cela conſole du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être univerſelle... Enfin Valerius revint-il le ſeptieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas, oui ! pour ſon malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des ſoupçons, on avoit épié ſes traces.

LE FAQUIR.

Ah ! je tremble pour lui ; c'eſt bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Veſta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déeſſe... Pourquoi auſſi s'en forger de ſemblables ?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus ſoumiſe. Ah, Faquir, plains-

moi ! Je m'abandonnois aux raviſſemens qui ſuivent l'amour heureux & ſatisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes eſprits. Calme & fortunée, je repoſois dans ce ſilence attendriſſant, où la volupté moins vive & plus douce ſemble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'uniſſon, ſe retrouvoient les mêmes penſées & les mêmes ſentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint ſuccéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des ſatellites, armés de flambeaux, en chaſſent les ténebres ; des prêtres courroucés...

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah, c'eſt fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes déſolées compagnes, leurs reproches écrits ſur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, ſe débattant en vain, me jetant le dernier regard : con-

ſidérez tous ces objets : ils aſſiégerent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur; je vis toute la conſternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre ſur Rome & ſur l'empire; on eût dit qu'il touchoit à ſa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtreſſe; on ne les touche plus qu'avec horreur; tous les ordres de l'état n'enviſagent que les plus effroyables déſaſtres; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, ſont ſuſpendues; on eût dit que Valerius, en m'aſſujettiſſant à ſes loix, avoit rompu le taliſman qui ſoutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien ſingulier, pour un peuple auſſi grave, d'avoir choiſi un pareil taliſman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort eſt prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à deſcendre vivante dans une eſpece de caveau, où, par une pitié cruelle,

on dépoſoit du pain, de l'eau, du lait & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de ſa mort & la prolongation de ſon ſupplice. Conduite au lieu de ma ſépulture, la foule n'oſoit ſe trouver ſur mon paſſage; tout m'abandonna, amis, parens: je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & ſilencieux, baiſſoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, ſur le point de me faire deſcendre l'échelle fatale qui devoit me ſéparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ſes dieux; je lui impoſai ſilence. « Barbare, arrête, lui dis-je; ne me touche » pas: je deſcendrai ſans ton ſecours dans » les entrailles de la terre: là, je n'entendrai » plus parler de tes rites ſanguinaires. Eſt-ce » à toi d'oſer juger l'amour? Je meurs, puiſ- » que Valerius doit mourir. J'ai tranſgreſſé » les loix de Veſta, mais celles de la nature » ſont plus anciennes & plus ſacrées. Si dans » l'âge de l'inexpérience j'ai porté aveuglé- » ment les chaînes de la ſuperſtition, j'ai pu

» les brifer dans l'âge de la raifon & du fen-
» timent. Allez, le feu que vous entretenez
» mourra fur les autels de Vefta ; mais l'amour
» ne s'éteindra jamais, parce qu'il eft allumé
» par la main du grand Auteur de la nature.
» Voilà le feu que j'ai chéri, que j'ai con-
» fervé avec foin, qui ne m'abandonnera
» qu'en mourant, ou plutôt qui furvivra à
» ma cendre. »

LE FAQUIR.

Ce difcours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je defcendis dans la foffe qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'enfevelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me refte à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement, fouffrir mille fois le trépas, paffer du défefpoir à l'anéantiffement & de l'anéantiffement au défefpoir, fouffrir ainfi pour le crime d'avoir aimé ; quels momens ! Mais

dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & ſembloit calmer mes horribles ſouffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer ſon ſort. Mon remords étoit d'avoir fait ſon malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne ceſſai de m'occuper de Valerius qu'en ceſſant d'exiſter.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le paſſé, puiſqu'il eſt aſſez égal à préſent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'eſt plus pour nous qu'un ſonge à moitié effacé. Qu'aucun ſouvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouiſſons. Laiſſez cette miſérable Rome & ſes prêtres pour ce qu'ils ſont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Veſtales ?

LA VESTALE.

Penſez-vous qu'il exiſte encore des Faquirs ?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtreſſe.

SCIENCE.

La ſcience eſt néceſſaire à l'homme pour vaincre ſa foibleſſe, ſa miſere, & contre-balancer les maux dont la nature l'a rendu tributaire. La ſcience eſt un recueil d'obſervations & d'expériences utiles : la ſcience n'eſt point le luxe de l'eſprit, encore moins cette oiſive curioſité qui s'attache à de petites choſes. La ſcience a un caractere grave, réfléchi, & veille aux beſoins de l'humanité : elle a formé le premier inſtrument du labourage, ainſi que le nouveau téleſcope.

D'où vient l'imperfection des loix ? De l'ignorance. D'où vient le deſpotiſme des princes ? De l'ignorance. D'où viennent les maux de la ſuperſtition ? De l'ignorance. D'où vient la médecine ſyſtématique & meurtricre, qui empoiſonne ou abrege nos jours ? De l'ignorance. Elle eſt donc notre véritable ennemie : elle fait de l'homme le plus ſtu-

pide, le plus malheureux des êtres; car l'inſtinct des animaux eſt préférable à cette raiſon non perfectionnée, qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme eſt un être ſuſceptible du plus haut degré de perfectibilité; c'eſt ce qui le diſtingue. Qu'on ouvre l'hiſtoire des peuples ignorans, que d'idées folles & malheureuſes! Voyez tous ces ſacrifices de victimes humaines; voyez les ſauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si des peuples qui cultivent les ſciences ne ſont pas exempts de certains déſaſtres, c'eſt que les ſciences ne ſont pas encore aſſez répandues, que la partie qui gouverne n'eſt pas aſſez éclairée, & garde encore l'empreinte des ſiecles barbares.

La ſcience eſt utile aux mœurs, c'eſt-à-dire, à l'art de vivre avec ſes ſemblables. La probité fine & délicate exige la connoiſſance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait eſt dû à la ſcience dont nous appercevons l'aurore: le mal qui ſubſiſte eſt dû à l'ignorance.

Qu'eſt-ce que l'exiſtence d'un Samoyede, d'un Lapon ? Ces peuples, par leur miſere exceſſive, touchent à leur deſtruction, & leur chétive nourriture n'eſt que la ſuite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance non-ſeulement déshonore, mais encore affoiblit des empires qui, n'ayant qu'une demi-législation, n'ont qu'une moitié de proſpérité & de puiſſance. La Turquie, la Perſe, l'Inde, tous ces vaſtes & beaux climats renferment des ames ſans lumieres & ſans élévation, & la tyrannie anarchique erre, le glaive en main, au milieu de ces champs favoriſés par la nature, fait couler à ſon gré le ſang d'une multitude d'eſclaves qui végetent comme des moutons, en attendant l'heure d'être égorgés.

La France, l'Allemagne, la Suiſſe, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre éprouvent des ſecouſſes politiques : mais les habitans de ces contrées ſont infiniment plus tranquilles, plus libres, plus heureux que dans le reſte du globe. Le philoſophe néanmoins eſt toujours

jours prêt à les appeller des demi-barbares, parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné, autant qu'ils le pouvoient, l'art de vivre en ſociété ; mais il eſpere que les lumieres ameneront une plus grande ſomme de bonheur.

Devant les lumieres répandues dans une nation, on voit diſparoître la cruauté ; & l'autorité la plus fiere ſe tait, lorſqu'elle eſt dépourvue de raiſon. Le peuple le plus ignorant & le plus ſuperſtitieux eſt encore le plus méchant & le plus cruel.

LES LARMES *DE MILTON*, SUR LA PERTE DE SA VUE.

Imitation du troiſieme chant du Paradis perdu.

Ma bouche te ſalue, ô lumiere ſacrée,
Divine effuſion de l'eſſence increéée,
Sublime intelligence, ineffable clarté,
Qui d'un Être infini contiens l'immenſité!

Fleuve majeſtueux, qui nommera ta ſource?
Tu devançois les tems, les ſoleils & leur courſe,
Lorſqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le chaos,
Quand l'univers ſortit du gouffre de ſes eaux,
C'eſt toi qui couronnois ce trône inacceſſible
D'où tonnoit, en créant, cette voix inviſible.
Je ſors du noir abyme, & je monte vers toi;
Je fuis ces lieux obſcurs, ces lieux remplis d'effroi;
Long-tems enſeveli dans une nuit profonde,
Je redreſſe mon vol aux limites du monde.
Je ſens ton doux aſpect, ô ſoleil bienfaiſant,
Image du très-Haut, aſtre vivifiant!
Mais hélas! la ſplendeur de ta vive lumiere
Se cache pour jamais à ma triſte paupiere.
Des mortels fortunés tu ſeras le flambeau,
Mes yeux ſeront couverts d'un éternel bandeau.
Emporté par le feu d'une ivreſſe ſublime,
Je cherche ces vallons dont tu dores la cime.
O muſes! guidez-moi dans ces bois toujours verds,
Où repoſe ce chantre aimé de l'univers.
Aveugle comme moi, dans une nuit obſcure,
L'eſprit reproduiſoit les traits de la nature;
Malheureux comme lui, puiſſe-je dans mes chants,
Pour partager ſa gloire, égaler ſes accents!
Mais, que dis-je? ô Sion! ô céleſte montagne!
Redis-moi ces accords que la harpe accompagne.

Tes prophetes ſacrés, remplis d'un feu divin,
Y puiſoient un génie au-deſſus de l'humain.
La ſombre nuit s'envole & fait place à l'aurore;
Le regne des frimats cede au regne de Flore.
Après l'affreux hiver renaît le doux printems;
Mais ce n'eſt plus pour moi qu'il renaît tous les ans.
Mon œil ne jouit plus de la douce verdure,
De nos prés émaillés ſéduiſante parure.
Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs,
Ce coloris brillant dont ſe peint l'univers,
Cette blancheur des lis, ce vif éclat des roſes,
Et ces fleurs ſous mes pas nouvellement écloſes,
Ne m'offrent plus d'attraits, ne charment plus mes yeux;
Je nage dans le ſein d'un néant ténébreux.
O regrets! du très-Haut le chef-d'œuvre & l'image,
L'homme, ſon temple auguſte & ſon plus cher ouvrage,
Me dérobe ce front ſerein, majeſtueux,
Où ſon ame ſe peint, noble fille des cieux.
Pompe de l'univers, riche magnificence,
Livre heureux, où l'eſprit va puiſer la ſcience,
Nature, œuvre du Dieu qui prouva ſa grandeur!
Tes tréſors variés ſont pour moi ſans couleur.
Mortels, vous me fuyez! Privé de la lumiere,
Je reſſemble à ces morts que couvre la pouſſiere.

Sous un nuage épais l'univers éclipsé
Eſt un tableau brillant pour moi ſeul effacé.
Oh ! comment enfanter de ſublimes images ?
L'éternel Artiſan me voile ſes ouvrages.
Quand mes yeux ſont plongés dans cette obſcurité,
Daigne verſer en moi l'immortelle clarté,
O céleſte lumiere ! ô pure & ſainte flâme !
Eclaire mes eſprits, illumine mon ame ;
Et, ſoutenant mon vol au ſéjour éternel,
Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel.

DE LA ROYAUTÉ

ET DE LA TYRANNIE. SONGE.

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguiſé ſous de vils habits, manquant d'aſyle & preſque de pain. Je traverſois tantôt des villes ſuperbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main ſuppliante, je conſervois ma fierté; le pain dont je me nourriſſois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le ſecret contentement de ſentir que je me ſuffiſois à moi-même. Dans cet état d'hu-

miliation, & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur, mes pensées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je disois en moi-même : O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique ! De quelle foule de sentimens te prive ta triste opulence ! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands sont chaque jour plus délicieuses ; dévore lâchement la subsistance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir, alors tu rougiras en ma présence.

Las, fatigué, j'entrai sous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs simples & pures, m'offrirent une natte pour y reposer. Je me formois sur ce misérable lit une douce image d'un véritable roi, rendant ses peuples heureux, maître de lui-même,

& chéri de tous ses sujets ; c'est le malheureux qui songe le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faisoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une espece de forêt fort rude à traverser ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorsque j'apperçus sur une éminence quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une santé ferme & vigoureuse : elle étoit assise sur une colonne rompue ; son front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules, & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adresser la parole, lorsqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce

n'eſt point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'ame tient à un corps robuſte. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaſte empire ; il doit être ſouverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pieges pour ſon orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'eſt toi que les dieux ont choiſi pour le conduire au ſommet de cette montagne eſcarpée que tu découvres d'ici. C'eſt là qu'un tableau fidele doit ſe préſenter à ſes regards. A ton approche, tous les obſtacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il mépriſoit cette leçon vivante... Mais il ne la mépriſera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me diſois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui ſait ſi mes paroles ne germeront point dans ſon cœur, s'il ne les oppoſera

pas un jour au langage empoiſonné des courtiſans ? Qui ſait ſi je ne pourrai pas ſauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la miſere qui m'environne aujourd'hui ? Un ſeul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perſpective ! la phyſionomie du jeune prince étoit noble, intéreſſante ; ſon front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à ſon âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ſes devoirs. Il jeta ſur moi un regard de bonté & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu ſoupires? Tu me plains, ſans doute, d'être un jour deſtiné à régner ! Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des ſages ; je veux puiſer dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'inſtruiſe. Apprends-moi de bonne heure à mépriſer la molleſſe, à ſévir contre la flatterie, à la reconnoître, quel-

que déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse, où tombent tant de souverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & sensible, dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupissement ; qu'il produise à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai sa franchise....

Prince, lui répondis-je, lorsque vous serez assis sur le trône, il ne sera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même : elle ne sera plus qu'un vain son, qu'un inutile appareil... Profitez des momens que les dieux vous accordent, & songez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'est-ce que ma foible voix ? Eh ! lorsque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées, considérez les regards avides qui fondent sur vous de toute part : ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment,

ils vous crient : O toi, qui feras dépofitaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment, l'homme vertueux vous contemple, & voudroit faire paffer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme inftruit voudroit vous donner toutes fes connoiffances, le philofophe fa modération & fes lumieres ; le fage fon héroïfme & la fimplicité de fes mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne-lui mon cœur, & l'heureufe facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ferra la main fans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux, & fous nos pieds un fleuve mugiffant fe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiffant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit ſon front dans la nue ; de ſorte qu'en la conſidérant d'en-bas, on n'y diſtinguoit qu'un ſommet : mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit ſéparée de l'autre par une fort grande diſtance. D'un côté étoit le ſéjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un ſentier par lequel on y montoit : l'un étoit ſûr, ſans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choiſis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, ſanglant : l'audace, l'imprudence, ſource des plus affreux revers, étoient les ſeuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, oſoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiſſoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence ſe faiſoit ſentir ; elles paroiſſoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-deſſus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre ſe trouvoit dans la région des tonnerres, plon-

gée entiérement dans l'épaiſſeur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduiſois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majeſtueuſe & d'une figure charmante, aſſiſe ſur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche ; ſon ſceptre eſt un caducée de paix. De même que le ſoleil vivifie la terre, ainſi ſes regards protegent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle eſt adorée des gens de bien, elle leur inſpire la confiance, & les méchans ſont les ſeuls qui la haïſſent.

A ſa vue, le reſpect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ſes hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majeſté, ſon viſage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits ſacrés ; ſon regne étoit celui du ſiecle d'or,

la clémence étoit sa vertu distinctive; elle étoit satisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres, aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos; le fort lion reposoit à ses pieds; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également distribué, arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen qui, appuyé sur le soc de la charrue, traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne, &

les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est assise à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'est la Justice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste ; voyez comme elle punit ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ses côtés cette femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux ; c'est la Paix, l'aimable Paix : assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos ;* tout ploie

ſous ſon ſceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en ſon équité, il traîne au ſupplice ce ſatrape exacteur; il fait tomber cette tête odieuſe, qui n'avoit roulé que des projets ſanguinaires; il veille ſans ceſſe, & ſon œil ne peut ſe fermer, qu'auſſi-tôt la confuſion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'eſt le ſeul miniſtre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'eſt le ſeul conſeil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus ſage: la déeſſe éclairée s'appuie ſur ſon bras, & n'oſe rien entreprendre ni rien réſoudre ſans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte; elle conſidere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & ſa couronne n'a de majeſté qu'autant qu'elle ſert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choſes avec la plus grande attention. Je le laiſſai ſe remplir de ce ſpectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaiſir dans ſa mémoire ce qui pourroit ſervir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ſes

réflexions, je le ſaiſis précipitamment par le bras. Deſcendons, lui dis-je; venez voir cette autre déeſſe, pour laquelle tant d'hommes ſont ſi follement paſſionnés, qu'ils commettent mille forfaits ſans remords, qu'ils s'égorgent miſérablement les uns les autres, qu'ils ſe dreſſent toutes ſortes de pieges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Inſenſés! ils deſirent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, ſource de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à meſure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuſes, qui toutes aboutiſſoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les ſentiers ſe montrerent arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés; le jeune prince voulut reculer. Jamais, dit-il, je ne paſſerai par ce chemin horrible; mon

cœur

cœur ſe ſouleve.... Les dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y paſſerez que pour le contempler; & l'émotion terrible & ſalutaire qu'il vous cauſera, vous ſera à jamais utile.

Nous parvînmes au ſommet : nous trouvâmes la Tyrannie aſſiſe ſur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhauſſer. Elle compoſoit ſon viſage & ſon geſte, & faiſoit tous ſes efforts pour reſſembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que ſon diadême étoit plus riche & plus reſpectable, parce qu'il étoit ſurchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs : elle croyoit ſon trône ſuperbement affermi ſur des colonnes de marbre & d'ivoire; mais ſa baſe peu ſolide étoit mobile & chancelante; elle s'enorgueilliſſoit puérilement de ſa pourpre, de ſon ſceptre, de ſa couronne; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit ſon cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'eſtime plus grand.

Tout reſſentoit autour d'elle l'orgueil, l'oſtentation, la molleſſe, la prodigalité, le luxe

insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous sourire gracieusement; mais son sourire forcé nous découvrit son ame fausse, petite & cruelle; son geste n'avoit rien de noble; tout en elle, malgré ses fastueux habillemens, annonçoit quelque chose de bas; la terreur se peignoit dans son regard effaré. Elle ne faisoit rien avec assurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle se rendoit encore plus odieuse que redoutable.

Nous la considérâmes long-tems; elle ne restoit pas un instant tranquillement assise. Tantôt elle se levoit, le front pâle, & croyant déjà sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur; tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrete, & elle frémissoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit bassement l'or dans son sein, puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créa-

tures, complices & miniſtres de ſes attentats. Le lendemain, elle ſe précipitoit en brigand, ſur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant ſans remords, quelque mince que fût la ſomme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme ſecouant ſa torche ardente. Ce dernier la favoriſoit pour augmenter ſa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui diſputoit le ſang des peuples. Toute cette troupe conjurée contre elle, en ſe déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire ſentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur écartoient de ſes yeux les pavots du ſommeil; elle ſacrifioit ſes eſclaves à ſa famille, les finances à ſes fantaiſies, l'état & ſa cour à ſa perſonne. Une tête de Meduſe couvroit ſa poitrine; la moindre aſſociation la faiſoit trembler; & dès que deux citoyens ſe parloient à l'oreille, elle les ſéparoit. La Flatterie, tou-

jours debout, lui parloit à l'oreille, & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derriere son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah! la premiere, me répondit-il, me charme & m'enchante; elle attire avec complaisance le regard des dieux; elle mérite les hommages des mortels: mais celle-ci me fait horreur, & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher... O noble transport! vertueux héroïsme! Prince, attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le

ciel conduit avec une ſage lenteur ; il fait deſcendre la tyrannie ſur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'eſt plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers ſoit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hiennes n'eſt rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir), mais il voyageoit pour terraſſer les tyrans aſſis ſur les trônes, pour frapper ces monſtres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes ſous la voûte éclatante du firmament, au milieu des tréſors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & ſouveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'eſt par là qu'Alcide mérita les reſpects du monde entier ; c'eſt par là qu'il eſt digne de ſervir

de modele à celui que le ciel favoriſera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En deſcendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit aſſiſe la pâle Tyrannie, étoit eſcarpée tout autour, & creuſée en-deſſous juſques ſous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, ſe détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé ſur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaſte profondeur des mers. La Tyrannie & ſes filles abominables furent écraſées dans cette chûte ſoudaine & rapide. Mille acclamations d'alégreſſe & de joie, élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit: Mon eſtomac eſt à jeûn; je voudrois pouvoir appaiſer ma faim; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui

dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous desirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la premiere cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous donner? leur demandai-je. Pour toute réponse, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi! poursuivit le prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici! Doù vient cette affreuse misere? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous savons bien labourer la terre, en faire sortir les moissons; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain; ou si nous en mangeons, il est noir, mal pêtri & formé de cette partie grossiere qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi! dit le jeune prince, ces cam-

pagnes ſont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'eſt point deſcendu ſur la terre, aucun orage deſtructeur n'a renverſé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vaſtes plaines. . . . Des hommes, reprit la voix gémiſſante, plus cruels que l'intempérie des ſaiſons, nous voient le front pâle, les membres exténués, ſans ſonger à nos beſoins, & ils nous parlent encore de leurs beſoins imaginaires, enfans de leur dure & miſérable vanité. Plus nous ſommes malheureux, plus nous ſommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre déſeſpoir, ni l'inſtant du trépas qui finira nos peines & nos ſervices, bien ſûrs de retrouver dans la foule nombreuſe des indigens, beaucoup plus d'eſclaves qu'ils n'en ſauroient perdre. C'eſt à force de nous ſurcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands compoſent leur opulence, dont ils jouiſſent ſans remords & qu'ils conſument dans une amere dériſion ſur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune prince en pleurant ; & il ſe jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute c'eſt parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la ſociété. Non, ce ne peut être ici que le ſéjour des criminels... Ils ne ſont point coupables, repris-je ; mais l'indigence eſt regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triſte foyer où fument quelques feuilles deſſéchées ; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie.... Vous friſſonnez. Là repoſe une mere qui a nourri de ſon lait ces mêmes enfans qui un jour verſeront tout leur ſang pour vous..... Arrête ; je t'entends, s'écria le jeune prince, en ſe cachant le viſage des deux mains. O ciel ! accorde-moi les moyens de réparer d'auſſi funeſtes déſaſtres.

Le ciel, repris-je, favoriſe les deſſeins généreux, il leur prête une force victorieuſe ; & le monarque qui poſſede les qualités d'un

ſouverain, eſt preſqu'aſſuré de voir ſes projets heureuſement couronnés. Un jour, vous ſerez aſſis ſur le trône; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques; ſouvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous préſenter de quoi l'appaiſer. Etabliſſez l'impôt ſur le luxe, & non ſur les beſoins de la vie; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête ſenſible du pauvre; que votre objet ſoit de faire jouir chaque particulier de la richeſſe de l'état, & que cette richeſſe ne ſoit point aſſiſe ſur la miſere commune. Les moyens s'offrent en foule; la gloire, la grandeur, la puiſſance d'un royaume, vains mots qui diſparoiſſent auprès des noms ſacrés de liberté, d'aiſance, de bonheur des ſujets. La duplicité cherchera des raiſons ſpécieuſes pour plâtrer la vérité; elle eſt ici; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languiſſent. Que cette image auſſi forte qu'elle eſt vraie ne ſorte jamais de votre mémoire; oppoſez-la ſans ceſſe à ces

détours ſubtiles & recherchés, qui ne ſont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table faſtueuſe: il eſt des hommes qui ſouffrent la faim; dites avant de repoſer votre tête ſur le duvet : il eſt des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépoſitaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce ſentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embraſera votre ame toute entiere; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes; & vous ſentirez la joie de relever une famille obſcure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Être ſuprême, ſur les ſeuls témoignages de ſa bienfaiſance. Songez que vous ſerez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorſque votre œil aura percé ſous le chaume obſcur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la ſubſiſtance qui lui eſt bien due, après avoir aſſuré

celle de vos ſujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, ſimple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre eſt fauſſe, illuſoire & paſſagere. Que vous dirai-je de plus? l'état eſt une chaîne immenſe dont vous formez le premier anneau; ſi vous ne voulez pas qu'elle ſoit rompue, que votre anneau ſoit uni fortement au dernier; alors nulle puiſſance ne pourra briſer cette étroite alliance; elle triomphera du tems, parce que les générations qui ſuccéderont à la géneration préſente, hériteront de ſon amour, de ſon reſpect & de ſon dévouement, ſeuls gages de votre félicité: une égale & mutuelle confiance du ſouverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton

majeſtueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier, paſſionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement juſtes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui ſéduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis-je né du moins dans le ſiecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiecle où je vivois : j'aurois

moins erré ſur le choix des moyens; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage ; je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans les cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ſes rois, même avant de

les connoître ; c'eſt à vos regards à féconder ſes talens & ſes vertus. Un coup - d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs. . .

Le jeune prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée ; mais auſſi-tôt elle rentra dans le ſein de la terre. Tout ému, il ſe rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque conſolation de l'immenſe fardeau dépoſé entre ſes mains. Je lui dis : Prince, l'hiſtoire fidelle de ce grand roi, bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la légiſlation la route la plus ſûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la ſoumiſſion chere

& lui en fait un devoir ſacré ? Qui l'oblige à faire ſans effort les ſacrifices les plus rares ? C'eſt la raiſon publique, c'eſt elle qui parle & qui perſuade. Voilà le maître abſolu qui doit monter ſur la tribune ; chaque citoyen ſaiſira pour lors avec avidité ce qui ſera relatif aux intérêts de la patrie, & les eſprits ſeront éclairés, les cœurs puiſſamment remués, & les volontés entraînées par une puiſſance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Conſultez cette volonté générale ; faites ſentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres ſont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de ſi facile à bien gouverner qu'un peuple qui penſe ; il a des principes, il connoît ſes devoirs, il eſt une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le ſentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choſes ; pour cet effet, que vos regards diſtinguent les talens avant les richeſſes, les vertus avant la naiſſance, le commerce & l'induſtrie avant les arts frivoles. Reſpectez dans

dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siecle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *divise pour régner*; adoptez celle-ci, plus juste & plus vraie, *anoblissez vos sujets, pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siecle, dans tous les tems, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir* & *le génie*; vous tenez le premier ; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir

à vos côtés ; ayez alors ce defpotifme vertueux qui agit avec fierté & fans reculer d'un pas, lorfqu'il eft queftion des intérêts de l'humanité, qu'il faut fouvent fervir malgré elle. Je ne vous parle point de récompenfe ; il n'en eft point d'affez digne fur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'efpérance de voir mon fonge fe réalifer un jour. (1)

IDYLLE.

C'eft une jeune fille qui parle.

L'ASTRE du jour renaît, & vainqueur de la nuit,
Dans les airs épurés déjà fon char reluit.
Il dore de fes feux le fommet des montagnes
Et la cime des pins qui peuplent les campagnes.
Ces flots précipités, qui roulent en torrens,
Réfléchiffent l'éclat de fes rayons naiffans.

(1) J'ai publié ce fonge en 1768.

Acheve, ô lente nuit, de replier tes voiles!
Soleil, que ta ſplendeur diſſipe ces étoiles!
Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
Plongez dans les étangs votre éclat ſéducteur!
O ſoleil, dieu des cieux! dont la vive lumiere
Enfante les beautés de la nature entiere,
Qui répands dans les airs une douce chaleur,
Qui ſur ſa tige heureuſe épanouis la fleur,
Reçois le pur encens de mon premier hommage.
L'aurore d'un beau jour eſt ton plus bel ouvrage.
Soleil, hâte ta courſe, & preſſe ce moment
Où tes traits radieux m'annoncent mon amant.
Auprès des malheureux la piété l'enchaîne.
Voici, voici l'inſtant qui vers moi le ramene.
Fleurs, dont la froide nuit condenſe les vapeurs,
Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.
Brillez à ſes regards du feu qui vous colore;
Courbez-vous ſous les pas du mortel que j'adore.
Je ne ſais: mais, ô dieux! l'heureuſe volupté,
Qui de ſon rayon pur amollit ma fierté,
De ſon ſourire aimable embellit la nature.
Ce bocage eſt plus verd, & cette onde eſt plus pure.
De plus riches attraits ces chants ſont couronnés.
Tendre amour, que tout plait à mes ſens étonnés!
Cet air délicieux, qu'à longs traits je reſpire,
M'apporte les parfums de Flore & de Zéphire.

Ah! c'eſt ſans doute ici, c'eſt dans de ſi beaux lieux
Que le bonheur vanté deſcend du haut des cieux...
Mais quel tourment ſecret & quel trouble m'agite?
Quel poiſon inquiet dans mon ame s'irrite?
L'eſpoir de mes beaux jours ſeroit-il donc trompé?
La nature pâlit... le charme eſt diſſipé.
Douce félicité, tu n'es que paſſagere;
Tu fuis comme un zephir ſur une aile légere.
Mon attente eſt trahie... Inſupportable effroi!
Il ne vient point... Qui donc le retient loin de moi?
Quel devoir plus ſacré que de voir une amante,
Que d'apporter la paix à ſon ame tremblante,
Que de calmer l'ennui d'un trop ſenſible cœur?
Fuyez, ſoupçons jaloux; vous perdez le bonheur.
Ces ſentimens honteux étouffent la tendreſſe.
Tel on voit le lierre: il rampe avec baſſeſſe;
S'il embraſſe le chêne, il monte autour de lui,
Et deſſeche le tronc qui faiſoit ſon appui.
Je connois mon amant, ſon cœur tendre & fidele.
Loin du faſte des cours, où le luxe étincele,
Il a cherché la paix en cet aſyle heureux,
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
C'eſt ce front ingénu, le tableau de mon ame,
Ou plutôt c'eſt mon cœur qui le touche & l'enflâme.
Ma ſuperbe rivale, en volant ſur ſes pas,

Etale vainement l'orgueil de ses appas :
La volupté l'anime, & non pas la tendresse.
Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse.
Eh ! seroit-il séduit par cet art imposteur
Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
Que sais-je ! il feint peut-être, & consommant
son crime,
De ce piege odieux je deviens la victime.
Hélas ! puis-je ignorer les préjugés cruels
Dont, pour mieux nous tromper, se servent les
mortels ?
Ils n'ont que du mépris pour un sexe timide.
Dans leurs plus vifs transports l'imposture les guide.
S'ils baissent devant nous leurs fronts humiliés,
Si dans leurs vains sermens ils tombent à nos pieds,
C'est pour mieux signaler leur tardive vengeance,
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
Hélas, n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus
Le courage féroce & ses cruels abus,
Et la gloire sanglante, & l'ardent fanatisme,
Et la soif des combats, qu'ils nomment héroïsme !
Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,
A dressé des autels à la fidélité ?
S'ils aiment, les ingrats, dans leur subtile adresse
Ils cherchent à surprendre un moment de foiblesse.
Leur vanité triomphe... Injuste que je suis !

Où mon eſprit s'égare & cherche des ennuis ?
En ce vallon paiſible il va bientôt ſe rendre :
S'il eſt poſſible, hélas ! je le verrai plus tendre.
Enfin, je le verrai. . . J'éprouvai mille fois
Qu'auſſi-tôt qu'il approche & que je l'apperçois,
Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;
J'efface toute plainte, & d'amour tranſportée,
J'oublie & mes douleurs & mon reſſentiment ;
Je ne ſais qu'être heureuſe auprès de mon amant.
Cependant ſi, tandis que mon amour l'excuſe,
Il trahiſſoit un cœur qu'un tendre eſpoir abuſe ;
Si dans les bras d'une autre . . . arme - toi, ciel vengeur ;
Que l'univers entier reſpire ma fureur !
Qu'il périſſe ! . . Que dis-je ! arrête-toi, vengeance ;
Que ces vœux effrayans meurent dans le ſilence.
O terre ! n'ouvre point tes gouffres ſous ſes pas !
Laiſſe ce monſtre en paix . . . & qu'il ne meure pas.
Qu'il vive, qu'il commette encor de nouveaux crimes !
Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes.
Si le ciel irrité ſur lui lance ſes feux,
Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux.
Mais mon œil l'apperçoit. . . D'une courſe légere
Il franchit le ſommet de ce mont ſolitaire.
Ses regards inquiets tombent de toute part ;

Il me voit... il ſourit... Ah ! j'entends ſon regard.
Aux tranſports les plus doux quand mon ame eſt
en proie,
Dieux ! ranimez mes ſens... Je ſuccombe à ma joie.

BONS ROIS.

Un homme du ſeizieme ſiecle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes : il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvellât de nos jours cette imagination plaiſante, qui a du ſel, & qu'on fît de ce beau denier une monnoie courante.

Le réſultat de l'hiſtoire ancienne & moderne tiendroit, pour ainſi dire, dans cet étroit eſpace. Quel laconiſme philoſophique !

O denier couvert du nom des bons rois, tu effacerois à mes yeux les plus beaux quadruples, & je te porterois à ma boutonniere !

Mettons-nous tous enſemble à compoſer ce rare denier. Récapitulons, & voyons les

noms qui feront admis, les noms qui feront rejetés. Cet ouvrage ne fera pas volumineux; mais combien il demande un efprit jufte, éclairé !

J'aime ces belles paroles de Montefquieu : La clémence eft la qualité diftinctive des monarques ; les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle eft fuivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'eft prefque toujours un bonheur pour eux d'avoir occafion de l'exercer.

Ne tardons pas, mes amis, à frapper notre rond denier ; qu'il devienne la médaille de la poftérité ; qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oifif accumule, & qui offrent les phyfionomies dures de ces rois méchans, dont le genre humain ne fut foulagé que par la bienfaifante faux de la mort.

HOSPITALITÉ.

CHEZ les anciens Romains, on entroit dans une maison comme on entre dans un temple; on alloit s'asseoir à la table, on y mangeoit: le maître se levoit pour vous recevoir. Dès lors on étoit dans un asyle sacré; l'hôte vous auroit reconnu pour son plus cruel ennemi, qu'il n'eût point violé la loi de l'hospitalité. Chez les Indiens, on voit à peu près la même chose. Cette coutume a je ne sais quoi de noble & d'attendrissant, qui rend l'enfance des sociétés bien plus touchante que leur âge mûr. Quel usage plus simple & plus auguste des biens qu'a dispensé le Créateur? Et que représentent nos auberges semées sur les routes, en comparaison de ces institutions pieuses, qui étoient, pour ainsi dire, sous l'œil des dieux?

Je trouve encore chez les anciens une chose admirable & que je ne vois nulle part;

c'est la *couronne civique*, donnée à celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Quoiqu'on soit assez heureux de faire une pareille action, & qu'elle porte sa récompense avec soi, c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

GEORGE DANDIN.

J'AI vu aujourd'hui la représentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuse du tems de Moliere; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du parterre & des loges) c'est bien la piece la plus indécente, la plus scandaleuse que la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultere, & ridiculiser l'honnête homme trompé.

Don Japhet d'Arménie, vieille scaronade, du moins scandalise; mais ici tout le parterre complice applaudit à la perfidie ingénieuse de l'épouse, & semble être de moitié dans ses

ſtratagêmes pour rire & ſe moquer de l'époux.

George Dandin me paroît une des pieces à proſcrire du théatre, ſi l'on ne veut pas que l'adultere ſoit regardé publiquement comme une gentilleſſe, puiſqu'on oſe en donner des leçons auſſi peu équivoques ſur la ſcene françoiſe qu'on dit épurée, & que le *Mercure* la proclame comme une école de mœurs.

Moliere ceſſe ſouvent d'être philoſophe, pour mettre les rieurs de ſon côté : il fait tomber alors la plaiſanterie ſur des choſes ſérieuſes; mais il n'y a rien de ſi ſacré qu'on ne puiſſe tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire que la morale avoue; &, que ce mot ici n'effarouche point, la morale eſt gaie & ſuſceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles feront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Moliere, heureux ce grand homme, ſi toutes ſes pieces reſſembloient au *Tartuffe*, à l'*Avare*, au *Malade imaginaire*; ſi à la peinture vivante & agréable des caracteres il avoit ſu unir plus conſtamment le

talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice ; si au bon-sens & à la profondeur de ses observations il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs !

Après la représentation de *George Dandin*, l'on a annoncé *Phedre* pour le lendemain. Je ne saurois m'accoutumer à la passion incestueuse de Phedre, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour, faite à son beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute personne de son sexe. Ses fureurs, lorsqu'elle apprend l'arrivée de son époux, révoltent le sens moral. Je ne sais à quoi peut servir le tableau de cette passion effrénée, exposée sans ménagement sous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théatre. *Phedre* est encore une de ces pieces dont la représentation devroit être interdite, parce que les détails du poëte donnent l'idée d'un déréglement qu'il feroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit-on pas de la poésie dramatique, si le législateur, plus attentif au choix des sujets, savoit l'employer à propos, s'il livroit au poëte ses loix, en lui disant : colore ces saintes effigies de la raison publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'esprit; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit respecter & chérir un peuple !

Alors le poëte, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du sujet, rencontreroit les images propres à animer les décisions de la patrie; & revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile seroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poésie théatrale, prenant un ton grave & solemnel, s'éloigneroit de ses formes vicieuses, & rejeteroit une imitation puérile.

Ces personnages antiques & rebattus, qui reviennent pour nous entretenir d'incestes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inspireroient les idées dont nous avons besoin. La poésie, d'accord avec la législation,

feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des loix & les mœurs nationales.

Le propre des beaux-arts n'eſt-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre eſprit un caractere plus relevé ? La poéſie dramatique n'eſt-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe ? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

PHYSIONOMIE.

O viſage de l'homme, ô miroir plus vrai, plus expreſſif que ſon geſte, ſon diſcours & même ſon accent, tu peux te déguiſer quelquefois ; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame : il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même, il le ſent & tire le rideau ; il voudroit commander à ſon ame, mais elle s'eſt

échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissé voir à nu.

Le poëte doit croire à la physionomie : tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractere intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractere qu'elle modele à sa façon. Qui ne sait distinguer, dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'esprit d'un sot? Celui-ci n'a-t-il presque pas toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'œil? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la mal-adresse & la pauvreté de l'esprit. Mad. de Sévigné admiroit dans une société un beau garçon qui ne disoit encore mot : il vint à ouvrir la bouche, & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front*, s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.

Quelle eſt la ſtructure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur, l'allume & lui donne une autre nuance que celle de la colere : qui nous fait pâlir de joie & de frayeur, qui donne un pleurer doux, un rire amer ? Quels ſont les amirables reſſorts de ces mouvemens ?

Le phyſionomiſte Campanella a fait des obſervations exactes ſur les viſages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire, il compoſoit l'habitude de ſon corps auſſi exactement qu'il le pouvoit ſur celle de la perſonne.

En copiant leur geſte & leur air de tête, il obſervoit quel tour d'eſprit prenoit alors ſa penſée : ſa penſée, à ce qu'il prétend, lui repréſentoit la paſſion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute cela ne pouvoit manquer d'être très-fautif; mais il eſt ſûr qu'il y a un rapport entre le geſte du corps & la paſſion qui le domine.

AMOUR.

AMOUR.

PASSION définie dans tous les tems, peinte de diverſes couleurs & encore inconnue, malgré le tableau des plus grands maîtres.

Inſtinct violent qui rompt les plus puiſſantes barrieres ; paſſion excluſive qui méconnoît elle-même ſa fougue & ſon audace.

C'eſt ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'eſt le levier qui porte le cœur humain à toutes les extrêmités.

La force & l'activité de cette puiſſance productrice ne conſultent guere nos loix & nos inſtitutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures ; elle marche à l'accompliſſement de ſes loix ſouveraines, & les digues qu'on oppoſe à ſon cours ne font que changer l'inſtinct en fureur, au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractere ; elle reçoit par lui une trempe de

douceur & d'humanité. Il eſt toujours farouche ou dur l'homme qui s'écarte de ſes plaiſirs. Son cœur qui s'échauffe, ſe durcit; il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion; il eſt inacceſſible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'aviliſſement? conſidérez dans les ſerrails ces êtres dégradés; leur ame eſt mutilée comme leur corps; de tous les eſclaves ce ſont les plus vils & les plus cruels: de tous les ſentimens morts dans leurs cœurs, il n'y reſte que la baſſeſſe & une rage ſourde qui fermente & s'accroît: ils ne jouiſſent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes ſympathiſent avec l'affreuſe jalouſie qui les ronge: ils ont ſoif des douleurs d'autrui pour adoucir les leurs: il faut qu'ils voient des malheureux pour ceſſer un moment de l'être; ils triomphent, lorſqu'ils écraſent un objet ſenſible, ſous ce même deſpotiſme qui leur a été ſi funeſte.

L'amour produit le plus grand plaiſir qui puiſſe interroger les ſens; il eſt vif chez preſque tous les hommes; chez quelques-uns

d'entr'eux il monte juſqu'au raviſſement, juſqu'à l'extaſe, juſqu'à la fureur, ſi ce mot peut s'employer pour peindre les tranſports de la volupté ſuprême.

L'amour eſt le roi de l'empire qu'occupe l'imagination ; c'eſt là qu'il regne, qu'il crée ou détruit les objets, qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui diviniſe la beauté, l'émotion ſenſuelle, miſe dans la balance, ſe réduiroit à bien peu de choſe.

Le foyer de l'amour eſt au centre de l'homme paſſionné ; mais ſi ce feu qui doit ſe partager entre deux êtres & ſe jouer entre leur ſurface, ſi ce feu reſte dans le ſein d'une des deux victimes, il brûle, il dévore.

C'eſt le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres paſſions concentrent l'homme en lui-même, l'amour le fait vivre dans un autre, éteint le farouche intérêt perſonnel, pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime.

La débauche eſt née de l'ennui, du vuide

de l'ame, de l'égoïsme, de l'impossibilité de s'occuper, de concevoir de grandes idées & des sentimens nobles. L'amour, qui est son contre-poison, est compagnon de la force, du courage, des grandes entreprises, & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laissé dans leurs écrits quelque trace de la douce flamme qui les a soutenus dans leur carriere.

Cette sensibilité précieuse, ce besoin d'aimer, qui anime & vivifie tous les êtres, est une vertu; car en nous détachant de nous-mêmes, elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres: elle affoiblit l'orgueil & adoucit la férocité. Le bien constant que cette passion procure, fait excuser les accidens qu'elle cause. Peut-être qu'au moment de sa plus grande activité elle remplit l'ame toute entiere: mais ce moment de vertige ne dure pas; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs, ni détruire les vertus civiles; l'amant devient époux, pere, & conséquemment se lie davantage au titre de citoyen,

L'amour communique ſon ſentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inſpire des penſées vaſtes & élevées, & l'on reconnoît juſques dans les écrits qui ſurvivent au trépas, ſi leur auteur a ſu aimer; il s'exhale de ſes productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus ſouvent nos vertus que nos vices; le cœur échauffé s'améliore. Après un court inſtant de délire, il eſt formé. L'homme devient plus ſenſible, plus ſage; il conſerve ſa bonté, & n'a perdu que quelques momens abandonnés au plaiſir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames baſſes & rétrécies, ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte c'eſt de terraſſer la débauche, ce monſtre qui prend ſon maſque pour avilir notre ame, & obſcurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a enſuite de meilleur dans l'amour que ſe portent deux êtres, c'eſt l'amitié, qui néceſſairement y demeure compriſe.

L'amour n'eſt reſpectable & puiſſant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'eſt la réflexion , le ſentiment , l'amitié , la confiance enfin, qui nous lient à cet objet. Tout ſe réunit dans un ſeul & même foyer : ſans cette affection ſentimentale , le feu de la paſſion phyſique s'évapore & fait même place au dégoût. De là vient que la beauté eſt quelquefois délaiſſée , & que toute femme , même la plus laide , peut inſpirer un ſentiment tendre & durable.

VIEILLESSE.

Qu'un financier concuſſionnaire vieilliſſe & perde tout le feu de ſon âpre génie , il n'y a pas de mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance , & n'ayant plus la moindre idée des vérités ſublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieilleſſe, ôtant aux organes leur force & leur reſſort, change du moins en mort douce & tranquille, ces morts douloureuſes & violentes, où la vie lutte avec effort contre la deſtruction, où la convulſion naît de ce combat terrible. Il n'en eſt plus ici : c'eſt un flambeau dont la lumiere tremble, vacille, s'évapore & s'éteint.

La nature, à notre inſu, ſait nous réſigner, & nous facilite ce paſſage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de ſa carriere; on y touche, & l'on croit avoir encore un long eſpace à parcourir. L'eſpérance même devient plus vive à meſure que le terme avance. Un vieillard de quatre-vingt-quinze ans ouvre la gazette, & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans; il ſe flatte d'un ſemblable privilege, & il ſe confirme dans cette idée, en liſant, porte cloſe, l'*almanach des centenaires.*

Cependant, ſans la mort qui, douce & charitable, vient délivrer le vieillard de la progreſſion inévitable des loix du mouve-

ment, il ſe trouveroit enſeveli dans ſon propre corps : les canaux qui s'obſtruent, les fluides qui s'épaiſſiſſent, les cartilages qui s'oſſifient, les muſcles qui ſe roidiſſent, le ſang qui ſe deſſeche, tout métamorphoſeroit en ſtatue ce corps autrefois ſi ſouple, ſi flexible; & ſon ame, rendue captive par le principe terreux de la vieilleſſe, ſoupireroit dans une froide maſſe, & crieroit après ſa délivrance.

Nous ſommes conduits à la vieilleſſe par une pente inſenſible; nous perdons nos goûts, nous oublions nos beſoins, avec la faculté de les ſatisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeuneſſe comme des privations, n'en ſont plus alors : le cœur qui deſiroit beaucoup, deſire peu; il ſe fait un nouveau monde de l'eſpace étroit qu'il occupe; cet eſpace lui ſuffit. Il lui falloit de vaſtes projets : aujourd'hui une robe-de-chambre, le caquet d'une voiſine racontant les nouvelles du quartier, remplacent les deſſeins ambitieux.

Ce que la vieilleſſe a de fatal, c'eſt qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont

nous étions le plus éloignés; c'eſt qu'elle éteint en nous le ſentiment, l'amour des nôtres; c'eſt, diſons le mot terrible, qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la ſenſibilité.

Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'univers, tu as tout vu, dit Montaigne, *la nature ne ſait plus que recommencer.* Je ne ſais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la-fois plaiſant & ſolemnel.

La philoſophie, que l'on dédaigne dans les années brillantes de la vie, vient offrir ſes ſecours à la vieilleſſe; elle eſt ſeule, & délaiſſée. Heureux alors le ſage qui a cultivé ſon eſprit! Il retrouve autour de lui ces jouiſſances que les années n'ôtent point. Pourquoi la plupart des vieillards ſont-ils chagrins & de mauvaiſe humeur? C'eſt qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes; ils ne ſe ſont point créé des reſſources pour cet âge rigoureux; ils ont cru, en amaſſant une grande fortune, avoir pourvu à tout; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a ſu orner ſon eſprit, jouit dans ſa vieilleſſe des fruits de l'étude : preſque tous les gens de lettres terminent leur carriere par des ouvrages gais & plaiſans. Le ſecret de la vie humaine leur eſt, pour ainſi dire, dévoilé : ils ſourient du paſſé, & de ces paſſions qui les agitoient ; leur tête, éclairée par pluſieurs faits, devient un creuſet où tout s'eſt épuré ; ils lancent la ſaillie ſur ces mêmes objets qui leur avoient paru ſi graves, ſi importans ; ils ſemblent avoir trouvé la véritable proportion des choſes.

Autant le vieillard qui n'a ſongé qu'à l'or paroît ſtupide & déjà enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard inſtruit brille au milieu de ſes nouveaux contemporains : ſon ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, ſemble receler plus de lumiere lorſqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le ſéjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignées ; & s'il manie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de

l'aigreur. La critique du jeune homme eſt ordinairement dure, altiere, emportée; celle du vieillard eſt enjouée & légere.

Si l'on étoit ſûr de mourir jeune, on pourroit ſe diſpenſer du ſoin de cultiver les lettres; mais comme on peut vieillir, il eſt important de ſe créer de loin cette inépuiſable reſſource, lorſque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons ſeuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à ſoixante ans la jolie femme & l'homme à la mode? L'ennui les tue. Entendez cette cenſure amere du préſent, qui cache les regrets du paſſé, & qui accuſe l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment eſtimer un vieillard dont la tête eſt encore vuide après tant d'années, qui n'a ſu rien voir, rien retenir, lorſque le ſpectacle de la nature s'eſt tant de fois renouvellé ſous ſes regards; qui ne peut pas parler à la génération naiſſante, ni diſtribuer les leçons de l'expérience? On détourne les regards de cet

être malheureux, parce qu'il n'a pas ſu mettre à profit cette foule d'événemens qui ont paſſé ſur ſa tête avec une indifférence honteuſe.

Préparons nous de bonne heure à la vieilleſſe : que les lettres conſolatrices, les arts, la gaieté, l'amitié embelliſſent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'eſt dans cet âge qu'on ſent ton prix ineſtimable ! Heureux qui termine ſa carriere dans les bras de ſon ancien ami !

Si nous avons perdu ce tréſor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine repréſente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image eſt touchante !

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage.
Eh quoi ! défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore...

DE LA CAMPAGNE.

IL n'y a que le charme puiſſant & ſecret de la campagne, qui ait un empire conſtant & univerſel ſur le cœur de l'homme ; vainement les créations du luxe voudroient uſurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles laiſſent un vuide qui fait encore ſoupirer à la ſuite des efforts, des recherches & des combinaiſons des artiſtes. La campagne ſimple & magnifique a un attrait inépuiſable ; ſes traits rians ſe reproduiſent à meſure que l'œil les détaille ; ſes avantages ſe multiplient à meſure que l'on apprend à les connoître ; & le cœur que n'a pu remplir le faſte des cours, le tumulte des fêtes, les décorations artificielles, repoſe délicieuſement dans les belles & ſolitaires retraites de la nature.

C'eſt là que l'homme peut ſe contempler en ſilence, jouir de lui-même, appré-

cier le tems & l'exiſtence, rendre pleins des jours que l'on dépenſe ailleurs avec une folle prodigalité. Débarraſſé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la ſollicitude des ſociétés, il n'a plus cette inquiétude ſecrete qui ronge l'ambitieux, pourſuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoiſonné des villes; il éprouve ce calme, ce repos égal & profond qu'enfante le ſentiment de la liberté; c'eſt par elle qu'il trouve la richeſſe dans l'aiſance, la ſageſſe dans la modération, le tréſor du tems dans ſon emploi, les jouiſſances enfin ſans repentir.

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des villes, trouve la campagne ſilencieuſe & morte! A coup ſûr, le germe du bien eſt étouffé en lui. La campagne eſt éloquente pour l'ame ſaine; elle eſt animée pour le cœur ſenſible; elle entretient la paix de l'ame, & la rétablit même quand elle eſt troublée; elle écarte les paſſions orgueilleuſes & petites, tourment des hommes livrés au tourbillon du monde; elle

calme ces convulſions orageuſes que la cupidité fait naître. La campagne eſt mere des ſentimens honnêtes ; & indépendamment des avantages phyſiques qu'elle procure, tels que les alimens ſains, la tranquillité, la pureté de l'air, qui reſtituent ou entretiennent les forces de la ſanté, elle a des avantages moraux très-remarquables : les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ces aſyles où les bois, la verdure, les prés, les haies fleuries ſemblent enfermer les goûts ſimples & les vertus paiſibles.

La campagne ! Les poëtes l'ont chantée ; les peintres l'ont tranſmiſe ſur la toile, les philoſophes l'ont préconiſée ; plus heureux celui qui, amant de ſes attraits, la contemple, ſait jouir de ſes tréſors divers, & conſerve ſes mœurs pures, en reſpirant l'air balſamique des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a ſenti le beſoin de la viſiter, du moins à la renaiſſance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant

des oiſeaux, les rayons plus actifs du ſoleil, hâtant la végétation, appellent l'être le plus indifférent pour admirer la main agiſſante & cachée, qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les ſommités des arbres de boutons déjà impatiens de s'ouvir, & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage les fleurs & les fruits!

O tableau enchanteur! ô ſpectacle plus intéreſſant que tous ceux que l'art pourroit offrir! Qu'il eſt doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruiſſeau ſerpentant ſur la pelouſe, & d'appercevoir, le pied mouillé par la roſée fraîche & brillante, dans cette aurore d'un beau jour de printems, la ſuite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaiſirs innocens de l'homme!

C'eſt à la campagne que les écrivains acquierent plus de nobleſſe & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans; c'eſt là que ſe compoſent les ouvrages généreux, c'eſt-à-dire, ceux qui embraſſent

le

le plan de la félicité publique. A la campagne, on ſonge néceſſairement à la plus nombreuſe portion du genre humain ; on la voit, on l'a ſous les yeux, on l'apperçoit courbée ſous le travail & exerçant les arts de premiere néceſſité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées ſimples, génératrices des grandes idées ; tandis que dans les villes les arts, trop raffinés peut-être de nos jours, tombent dans les formes minutieuſes, & n'ont d'autre but que de récréer un inſtant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuſes, on écrira les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies maniérées ; mais l'*Hiſtoire naturelle*, l'*Emile*, l'*Hiſtoire du commerce des deux Indes*, toutes ces grandes compoſitions qui honorent notre ſiecle, ſemblent avoir été tracées ſous le point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts ſéculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces ſcenes raviſſantes qui prêtent tant au pinceau du poëte, & non

moins à la meditation du philofophe, lorfque les nuages colorés fe fondent & fe marient avec la tête arrondie & fuperbe des arbres les plus élevés, lorfque les rayons qui s'échappent en traits étincelans, étalent, par leur prodigieufe réfrangibilité, ce que l'aftre du jour a de plus pompeux & de plus éblouiffant; quand la lumiere, devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un payfage en un autre payfage, tant fa teinte eft chaude & vigoureufe; quand les lieux, en ces trop rapides inftans, font métamorphofés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne & ne reconnoît plus l'endroit qu'éclairoit, le matin, le doux & paifible rayon de l'aurore, tant la magie des couleurs eft vive & frappante, tant elle imprime aux mêmes objets une diverfité magnifique & non moins admirable!

Et le foir, quand le lac paifible répete le front de la lune, fa lumiere argentée & le brillant des étoiles; quand les nuages légers qui l'environnent, paffent en mobiles images dans le miroir des eaux, fous les pieds du

contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelqu'oiſeau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant, mais uni, reproduire le payſage frais d'alentour ; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus abſolu, une paix plus douce ? où éprouvera-t-il mieux le ſentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée ?

Et le matin, quand l'athmoſphere s'épure, que les nuages qui s'argentent ſont épars ſur l'horizon comme des flocons de laine, qu'il voit le laboureur déjà dans les champs, peſer ſur le ſoc, briſer la mouſſe & diriger le ſillon droit & profond, d'où ſortiront les épis dorés, ne ſourit-il pas de joie devant les germes de la fécondité, confiés au ſein maternel de la terre ?

Aveuglement inſenſé ! Ce cultivateur qui, par un travail journalier & renaiſſant, fait ſur la nature les plus nobles conquêtes, qui, créant les objets de premier beſoin, contribue plus qu'un autre citoyen à la ſplendeur, à la proſpérité, à la force, à la vie de

l'état, humilié par l'arrogance oisive & insolente, voit ses mains laborieuses, qui conduisent le soc de la charrue & manient la beche nourriciere, avilies & reléguées dans la derniere classe de la société. Et sans ces mains couvertes de durillons, la disette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle est l'incroyable injustice, ou plutôt l'extravagance de l'homme, qu'il suffit de lui être utile, pour démériter à ses regards.

Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation sacrée des anciens patriarches, ordonné par Dieu même, le travail, (1) seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matiere oisive, est regardé, de nos jours coupables, comme un emploi avilissant : tandis que le financier tortionnaire,

---

(1) *Ne oderis laboriosa opera & rusticationem creatam ab Altissimo.* Ecclésiast. chap. VII, ℣. 16.

le guerrier cruel, le citadin indolent osent prendre le pas sur l'homme qui, donnant à la seve son premier mouvement, a dans sa tête plus d'observations justes, & dans son cœur plus de vertus hospitalieres, que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être considéré avec juste raison comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur, qui réclame seulement l'égalité, ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisanne, ni s'exposer au rire insultant d'un commis, insidieux distributeur des graces qu'il fait acheter par une entiere dégradation ; il sait que la terre le nourrira, & il s'attache à ses mamelles. Eh! qu'opposeront les êtres superbes & vains, qui, parés des livrées du luxe & leurs éternels esclaves, osent se croire au-dessus de lui, qu'opposeront-ils hélas? On ne le sait que trop par l'expérience : des inutilités, des vices & des crimes.

Les écrivains philosophes n'ont point par-

tagé ce dédain arrogant, crime de l'opulence; ils ont tous dit d'une voix unanime, *honneur immortel à la ſainte agriculture!* Ils l'ont vénérée conſtamment dans leurs écrits; la charrue fut pour eux un objet ſacré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & ſolemnité dans telle fête annuelle. Virgile, à la cour d'Auguſte, a décrit la herſe, le hoyau, la beche, le rateau & les orillons du ſoc qui rangent également la terre des deux côtés; & tous les écrivains que j'ai appellés *généreux*, ont préféré dans leurs chants les inſtrumens de la ruſtique ſimplicité à tous ces ornemens du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A meſure que la race humaine ſera plus éclairée, ils ſeront plus eſtimés, ces interpretes ſenſés de la voix publique; eux qui oſent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs; eux qui ont reſtitué la nobleſſe à l'homme aux cheveux blancs, qui, pendant ſoixante années, a procuré à ſes ſemblables le vêtement & la ſubſiſtance, & qui, pour ſurcroît de bienfait, a donné à ſa

patrie, dans ſes propres enfans, des ſoldats robuſtes & dociles. Comment après tant de ſacrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne repréſenteroit-il pas aux yeux du philoſophe le véritable Atlas, ſoutenant tout le fardeau du globe ſur ſes épaules de payſan?

Triſtement enchaîné dans la capitale, où le ſort, hélas! m'a fait naître, je ſalue de loin la campagne: mais je demande à mon imagination les jouiſſances que le deſtin m'a refuſées; je me dédommage de ſes rigueurs, en me rendant propriétaire, à ma fantaiſie, des lieux que je fréquente. Lorſque je m'échappe de l'athmoſphere qui m'environne à Paris, une fois ſorti de ſes triſtes barrieres, je goûte plus vivement le plaiſir après lequel j'ai longtems ſoupiré. Les princes me cedent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent; les eaux limpides du riant Chantilly (1) coulent,

(1) Lieu que j'ai viſité tous les ans pendant plus de vingt-cinq années.

écument, jailliſſent ſous ma loi ; je parcours le *Hameau* (2) : tant que ma vue peut s'étendre, je jouis, je recule les limites de mes poſſeſſions ; elles ne ſont point imaginaires ; j'en uſe autant & plus que le fier poſſeſſeur. J'aſpire tout l'air qui m'environne ; je foule tous les gazons, je meſure de loin la hauteur de tous les arbres, je ſalue toutes les

---

(2) Jolie création, pleine de graces, de détails piquans & négligés ; c'eſt une féerie champêtre ; on y ſourit au goût, & l'on eſt touché en même tems de l'art qui a ſi bien ſenti & reſpecté la nature. Quand le *Hameau* eſt illuminé le ſoir d'un beau jour d'été, rien n'eſt plus pur, plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées ; & la préſence rare de quelques perſonnages qui ſe promenoient loin de leurs trônes, ajoutoit encore à la magie du ſpectacle. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de paſſer un jour entier dans ce ſejour frais, & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit eſpace ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoreſques. Je remercie bien le prince qui l'a bâti pour moi.

fontaines ; & quand je vois paſſer la biche légere & le dain fugitif, je me dis : Ils ſont à moi ; mais je veux les laiſſer errer librement ſous les portiques verds de leurs paiſibles habitations, ſans les déchirer par la morſure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrieres.

Egaré ſur le ſoir, un livre en main, qui connoît le plaiſir de grimper ſur un côteau en cueillant quelques fleurs aromatiques, & ſi ce n'eſt pas aſſez, d'eſcalader une petite & rude montagne ; parvenu là, d'aller s'aſſeoir ſous un bouquet de vieux chênes qui imitent un paraſol, d'y reſpirer un air pur comme la penſée que forme l'innocence ; de ſentir le charme de ſe trouver ſeul, & de laiſſer enſuite errer ſes regards ſur les prairies, les ruiſſeaux, les chaumieres & les clochers qui forment un tableau varié ? Un vent modéré ſouleve vos cheveux & incline l'herbe touffue ; vous vous couchez avec délices ſur un tendre gazon ; le ſoleil eſt à demi voilé, & ſortant de deſſous un nuage, il jette des traits

de lumiere ſur une partie éloignée. Quel coup d'œil! Il ſemble en ce moment que l'univers ne roule que pour la paiſible contemplation du philoſophe. Il oublie & l'injuſtice & l'indifférence des hommes. Il eſt loin d'eux ; il lie dans ſa penſée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il ſuce, & le ſoleil qui, penchant ſur ſon déclin, ajoute à la majeſté de ce tranquille horizon. Il eſt ému de la moindre plante, comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau ; & ce n'eſt qu'en deſcendant de la montagne, lorſque les ombres grandiſſent & comblent les vallons, ce n'eſt qu'en rentrant à pas tardifs ſous la chaumiere où travaille & gémit l'indigence exténuée, qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral, & qu'il éprouve cette mélancolie triſte & douce, qui n'eſt que la ſuite du raviſſement qu'il vient d'éprouver au ſommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt ſolitaire ; & ſi le cri barbare de la chaſſe ne réſonne point pour réveiller en lui des images

douloureuſes de meurtre & de carnage, l'inſpiration auguſte le ſaiſit. Cette forêt a quelque choſe de majeſtueux, parce que la nature ne paroît là travailler que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art; la terre eſt loin de ſon maître & en paroît plus belle; les arbres s'élevent, ſe deſſinent fiérement, jettent leurs bras immenſes dans les airs au gré de leur libre indépendance. Elle ſe caractériſe de toute part avec cette force créatrice que la nature conſerve à toutes ſes productions, quand l'homme n'y a point porté ſon ciſeau, *inſtrument de dommage*, comme le dit mon cher la Fontaine.

Mais ſi l'amant de la campagne & de la nature, dans ſes promenades du ſoir, apperçoit deux jeunes amans qui ſe ſont trouvés, & qui, tout entiers à eux-mêmes, traverſent enſemble les mêmes bocages, il ſortira un inſtant de ſa rêverie. Fût-il un poëme épique, il s'arrêtera pour les obſerver; il ſera heureux du bonheur de l'innocence; il reſaiſira ſes adoleſcentes années, il ſe livrera

quelques inſtans à de doux ſouvenirs. Pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée , qui, ſous un vêtement ſimple ou même groſſier , n'en a pas moins l'air du contentement ? Pourroit-il s'interdire le plaiſir furtif de ſuivre leurs pas, de ſaiſir quelques expreſſions qui, dans leur ruſticité villageoiſe, n'en rendent pas moins l'accent de la paſſion & celui du plaiſir ? En voyant leurs mains pendues négligemment, & leurs doigts déjà entrelacés, tandis que d'un pied égal ils marchent dans l'étroit ſentier & touchent de leurs vêtemens le bord des haies, au moment que le ſoleil ſe précipite au couchant & pénetre de ſa lumiere dorée les antres de verdure, il évitera, ſans doute, de les diſtraire; il ſe gardera bien d'interrompre par un bruit indiſcret, ou plutôt ſacrilege, le regard rapide & expreſſif que par intervalles l'amante jette ſur ſon bien-aimé, riant du rire de la joie & du bonheur.

Non, ce n'eſt point dans les villes que l'amour regne avec tout ſon empire ; un goût

paſſager y prend ſon nom ; c'eſt dans la ſolitude, que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des ſombres vallées ; c'eſt dans la profondeur des bois, à l'ombre des forêts, en écoutant le chant des oiſeaux, qu'il revoit l'objet dont il eſt idolâtre ; il cherche à être ſeul alors, parce que ſon ame eſt totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des villes, les goûts qui ſe contrarient auroient mis l'ame de cet homme dans une eſpece d'équilibre, & il n'eût connu qu'un ſentiment foible, factice & languiſſant, au lieu de nourrir dans ſon ame une ſenſation forte, profonde & unique.

DE LA CUPIDITÉ.

SONGE.

JE me trouvois dans un bois obſcur, ne ſachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foibleſſe d'un enfant qu'on a abandonné dans un déſert. Tout me faiſoit peur; chaque ombre me paroiſſoit un fantôme; le moindre bruit me faiſoit dreſſer les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, ſe rendoient mes guides ſans mon conſentement. Ils me faiſoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutaſſe foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis inſultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité.

Non contens, ils me faifoient paffer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me défefpérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je diftinguois au bout d'une immenfe allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la fortie du bois, je ne trouvai qu'un petit efpace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je verfai dans cette nuit longue! L'efpérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin fur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je fortis de cette forêt fombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre féjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vaftes plaines enrichies des dons de la féconde nature; jamais un afpect auffi raviffant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y

attachoit ſes grappes dorées qui pendoient en feſtons. Je courus, tranſporté de joie, pour étancher ma ſoif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorſqu'un homme ſinguliérement vêtu oppoſa un bras de fer à mon paſſage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu ſors de l'enfance, & que tu ignores les uſages de ce monde; lis ſur ce portique de pierre; ſes loix y ſont gravées; il faut t'y ſoumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaſte & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y repoſer ma tête, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Il étoit poſſeſſeur excluſif de tous ces fruits que mon eſtomac à jeûn convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour aſyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines

petites

petites boules de vif-argent, fort ſubtiles à ſe perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produiſoit la terre. Je diſois en moi-même : Cet homme n'a pas plus de droits que moi ſur ce terrein ; voilà un tyran aſſurément : mais je ſuis le plus foible, il faut ſe ſoumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules ſi fugitives, il falloit ſe mettre une groſſe chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus peſant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit ſuivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je ſuis bon ; approche, mets-toi au col un anneau de cette groſſe chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me préſentant de quoi manger, il

accompagna ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorſque je fus fort ſurpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large ſoufflet qu'il reçut humblement en baiſant la main qui l'avoit frappé. Il eſt vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il ſembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon reſſentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous ſouffrez un pareil affront? Pourquoi cet homme a-t-il l'inſolence de vous outrager? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami; apprends que telle eſt la mode du pays : tout homme en place qui donne, ſatisfait toujours & au même inſtant ſon orgueil ou ſa dureté aux dépens de celui qui reçoit; mais c'eſt, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du ſoufflet que je

viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'espere moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci-par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend stupéfait? Pauvre jeune homme! il n'est pas tems encore de t'étonner: oh! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue; eh bien! là réside l'objet éternel des desirs de tous les hommes; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes. Viens avec moi; franchissons les obstacles, combattons; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles seront pesantes, & plus tôt nous parviendrons. Oh! si je peux jamais puiser à

ſouhait à cette heureuſe fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curioſité, encore plus que la néceſſité fatale où j'étois, m'entraîna ſur ſes pas. Dieu, quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! Je cachois la rougeur de mon viſage ſous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le ſurprenois quelquefois ſe mordant les levres juſqu'au ſang, & ſe déſeſpérant à voix baſſe, tandis qu'il me crioit tout haut, *courage, ami, cela va bien.* L'avidité lui donnoit des forces ſurnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la ſienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient avec toute la civilité poſſible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroiſſoit guere poſſible de traverſer cette foule impénétrable, lorſque mon conducteur, avec une audace téméraire, ſe

mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer ; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible maniere sur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons, me dit-il ; le premier pas est fait, le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres ? Ici, c'est autre chose ; nous sommes près de la fontaine : il ne faut plus aller si fort ; il faut, avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos ; toujours sans quartier ; on n'en abyme pas moins son homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop ferré pour lui répondre un feul mot. J'étois ftupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raifon d'en agir ainfi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui fembloient favorables. Quel fpectacle ! quel tumulte ! que de fcenes diverfement affreufes ! Toutes les paffions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & fans ce trafic elles paffoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le mafque de la juftice, & rempliffoit fa balance facrée de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils fortoient, étoient honorés, & infultoient à la mifere publique.

D'autres fe frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eftimoient fupérieurs aux autres hommes, & méprifoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des foufflets à ceux qu'ils

rencontroient, leur geste étoit une offense, leur sourire un outrage : mais souvent ce vif-argent s'usoit ; & ces mêmes hommes si fiers, si durs, redevenoient bas, soumis, rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vif-argent si funeste leur avoit monté à la tête, de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extase, il contemploit son corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever ; il crut que je venois pour le voler, il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif-argent, & en même tems il me tendit une main suppliante d'un air piteux, me priant de l'assister d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes insatiables, à l'œil avide, emportoient dans des

tonneaux une quantité prodigieuſe de ce métal. Il n'avoit pas été puiſé à la ſource ; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres ; il étoit teint de leur ſang, & arroſé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur ſolde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui poſſédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais raſſaſiés ; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & obſervateur ; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet raviſſant ? Vois-tu couler à grands flots cette ſource éblouiſſante ? Elle ſe précipite en caſcades. Ah ! courons ; je crains qu'on ne la tariſſe. Que de monde ſe la diſpute ! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y ſommes pas encore ; les derniers pas ſont les

plus dangereux. Combien, faute de prudence, ſont tombés du faîte dans l'abyme ! En y renverſant les autres, garantiſſons-nous d'une chûte horrible ; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus ſûrement au terme deſiré.

En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre ; c'étoit une eſpece d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems ; mais bientôt le chemin ſe trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures ſont le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ; les originaux en*

ſont dans les cieux. O mortels ! reſpectez ces images ; qu'elles ſoient ſacrées pour vous, puiſqu'elles ſont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne ſera touché, & maudit ſoit à jamais le ſacrilege qui oſera les endommager !

Je ſentis à cette vue une émotion reſpectueuſe, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un inſtant auſſi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris ſur une nouvelle éruption de la fontaine, ſon viſage ſe colora d'un rouge noir ; il ſaiſit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il briſa ce monument ſacré avec une fureur impie, & paſſa outre ſur ſes débris. Mes efforts redoublés & contraires aux ſiens, briſerent enfin la chaîne odieuſe qui m'attachoit à ce monſtre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours ſatisfaire ta cupidité ; la foudre de la juſtice divine eſt prête. . . . Il ne m'entendoit déjà plus ; je le ſuivis des yeux : le malheureux, égaré par ſon forfait, en voulant

puiser trop avidement dans cette fontaine funeste, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu, il fut brisé sur les pointes des rochers, & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, saisi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars sur la terre, craignant de les fouler, n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup, aussi belles, aussi majestueuses, aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilege & de l'impie.

GESTE.

Le geste, qui est la voix du corps entier, a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colere, le geste de la frayeur, le geste du suppliant terrassent l'ame, tant ils la pénetrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant; & ce que la parole n'a jamais su faire, un geste l'exécute en un clin-d'œil : c'est la langue universelle, qui frappe également tous les habitans de la terre.

Le geste est net, jamais équivoque; il ne ment point. Il peut être fin, subtil, ingénieux. Les anciens, qui connoissoient son pouvoir, ont excité, au moyen de leurs pantomimes, les mouvemens les plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes, si on les laisse faire, finiront à Paris, comme chez les Romains, par chasser du théatre tous acteurs parlans & déclamans.

ASTRONOMIE.

Il faut beaucoup raiſonner pour vaincre ce témoignage des ſens qui ſemble nous aſſurer que la terre eſt immobile, & que le ſoleil tourne. Ce ſyſtême nous rend bien petits à nos yeux, & nous l'avons adopté, malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit ſi beau de ſe regarder comme habitant du premier globe, comme l'unique objet de la création, que je m'étonne que nous ayons conſenti à nous rejeter dans un coin de l'univers avec tant d'autres planetes.

Et ce ſoleil immuable & fixe au centre du firmament, entraînant toutes les planetes qui l'environnent, n'eſt lui-même qu'un point lumineux du vaſte ſyſtême de l'univers.

Que l'imagination s'élance vers l'étoile la plus élevée, que de là elle contemple ; elle appercevra encore une voûte plus ſéduiſante

& plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra jusques dans l'infini; il ne restera au contemplateur que la surprise & l'effroi qui suivent cette admiration.

DE L'INÉGALITÉ

DES TÊTES HUMAINES.

NON, mon cher Helvetius, non, les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête, lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes, lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main? Il s'éleve, il s'abaisse, selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi ! il n'y auroit point eu de différence eſſentielle entre le cerveau d'un Licurgue, d'un Cromwel, d'un Pitt, & le cerveau de tant d'adminiſtrateurs ineptes ?

Les tribunaux, les légions, les hommes ſont les mêmes ; le chef change, & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations eſt ſubordonnée viſiblement au génie qui leur donne ſes opinions, ſes idées ; qui leur inſpire ſa haine, ſon amour, ou ſes préjugés ; qui les entraîne rapidement dans l'abyme, ou les éleve au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire pour être ſaiſi de cette grande vérité, qu'un ſeul homme influe également ſur l'univers & ſur les ſiecles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il eſt l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'eſprit national ? Quelquefois un ſeul homme. Un peuple eſt calme, tranquille ; il eſt préſidé par des hommes ſages & timides ; une tête audacieuſe s'élance, allume la torche de la guerre civile, & ſon

génie ſe montre de niveau à ſon audace. Voyez les Guiſes bouleverſer la France preſqu'à leur gré ; voyez Voltaire donner à ſa nation un langage & un ton dériſoire qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets juſqu'alors les plus reſpectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens, ou les grands événemens font-ils les grands hommes ? Ils ne ſont jamais ſéparés; mais je crois que c'eſt le caractere qui eſt le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait derniérement Franklin : quatre ou cinq têtes fortes ont préparé & décidé l'inſurrection générale.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines eſt encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le ſtatuaire médiocres, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaiſons que leur dicte un eſprit froid & rampant : jamais ils ne peuvent s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né ſans imagination, en acquérir ? Le ſentiment qui vivifie

vivifie les pieces de théatre a-t-il pu naître dans le ſein du poëte qui accumule les tragédies, lorſqu'il eſt dépourvu de ce tact ſenſible & profond ? L'on a remarqué avec raiſon que les eſprits médiocres montroient, en paroiſſant, cette eſpece de perfection froide qui poſe à jamais la borne de leur génie. Ce feu ſacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens, l'ont-ils reçu ſous les voûtes du Louvre, en rempliſſant les fauteuils où ſiégeoient Corneille, la Fontaine & Voltaire ? L'eſprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme, même par la plus étroite aſſociation ? Les confreres de Monteſquieu ont-ils même ſu le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'eſt point annoncé à peu près ce qu'il eſt aujourd'hui, ce qu'il ſera dans vingt années ?

Celui qui a du génie, à la premiere brochure, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argille, annonce qu'il eſt né pour donner la vie à toutes ſes productions.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

La nature fait tout ; elle nous donne le germe que nous fommes réduits à développer ; & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a affignées.

Les épreuves d'une eftampe qui font les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété diftincte, font l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, effence de la nature, & dont le fecret ne peut fe montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux fciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénetrent pas ; il iroit enlever une idée mere, abfolument neuve, qui nous découvriroit un monde inconnu. Attendons ce philofophe : entrevoir fa poffibilité eft une efpece de prédiction qui femble tracée près de l'événement.

Qui ſait les révolutions que doivent ſubir nos opinions ſi flottantes, ſi incertaines, tantôt dormant des ſiecles dans une inertie ſtupide, tantôt changeant du ſoir au lendemain? Cette mobilité annonce que la baſe vraiment ſolide n'eſt pas encore trouvée.

Le coup-d'œil obſervateur eſt parti comme un rayon qui ſe détache du globe lumineux & qui va ſe briſer par ſa réfrangibilité ſous toutes les couleurs poſſibles.

Un homme penſe, & la foule des raiſonneurs ſaiſit ſa penſée, la travaille, la pêtrit, la tourmente, à peu près comme un lingot d'or qu'une main ouvriere diviſe & fait paſſer par tous les trous d'une filiere. Hippocrate, Ariſtote, Bacon, Monteſquieu n'ont-ils pas donné leurs idées au genre humain, & ſans eux ces idées ne feroient-elles pas encore à naître?

L'homme de génie ne ſe diſtingue-t-il pas au premier bond? Sa phyſionomie le caractériſe. Il eſt des hommes en qui l'ame ardente deſſeche & ruine le corps: leur ſang

qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cede à cette activité; elle éteint la vie ou la raison : ainsi le génie touche plus à l'imbécillité, c'est-à-dire, à la cessation totale de ses fonctions, que l'esprit vulgaire de l'homme qui traîne ses années avec les lumieres communes.

On paie ordinairement cher ce présent des cieux; & si ce n'est la nature, c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes, qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie est tellement le fils privilégié de la nature, & non des circonstances, que le feu qui le tourmente est un despote : il commande & ne veut point être servi à demi; il veut toutes les heures; il a semblé dire à certains écrivains : Je ne me contente pas du tems que vous croyez avoir de reste; vous n'aurez que celui que je vous laisserai. Alors il fait disparoître la ressemblance ordinaire qui se trouve entre les hommes : il fait d'un écrivain un être à part; le tems semble

avoir pour lui ſeul des reſſources extraordinaires ; il brille dans un court eſpace de la vie ; il n'exiſte qu'un inſtant, & il éclaire des ſiecles.

On prononce ſoi-même & fréquemment contre le ſyſtême de l'égalité des eſprits. En rencontrant cette eſpece d'hommes que l'indifférence & l'oiſiveté condamnent à une éternelle enfance, le philoſophe, occupé de l'idée univerſelle & utile, n'eſt-il pas tenté de dire : Eſt-ce là mon prochain ? Que de fois il a occaſion de répéter ce mot tout bas ! On le ſuſpecteroit orgueilleux. Non : c'eſt une penſée involontaire, que la force de la ſituation lui arrache.

L'inégalité des eſprits, viſiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts, prouve qu'il n'y a point de regle dans aucun art ; car s'il n'étoit pas aſſervi au coup-d'œil du génie qui ſubordonne tout, un ouvrage ne ſeroit plus qu'une opération méchanique, dont les effets ſeroient toujours certains. La page des exceptions eſt toujours infiniment plus ample

que celle des regles. C'eſt un tact fin & profond, qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits; mais nulle élévation, rien de mâle, rien de penſé : l'auteur plait à l'eſprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorſque vous liſez tel autre auteur moins poli & plus animé, vous dites auſſi-tôt, il eſt vivant. Vous voyez ſon front, vous entendez ſon accent; ſon élocution vous pénetre; il marche, il vous entraîne; vous ne le quittez point, & vous devenez enthouſiaſte, parce qu'il vous a appris à penſer comme lui.

Le ſyſtême de l'égalité des eſprits a été imaginé dans un ſiecle de Sybarites, où la converſation donnant une couleur preſque égale à tous les hommes, on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point des paſſions extrêmes, on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées: on a préféré un coloris menteur à la phyſionomie des choſes. On a créé le mot *goût*, qui n'eſt que l'art de parer les petits objets;

mais on a profcrit la nature, parce que c'eft un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés ; mais celui qui juge fon fiecle, comme il juge l'inftant qui s'écoule, décidera que le fyftême de l'inégalité des efprits ne pouvoit être adopté que par une claffe d'hommes qui, payant des maîtres de toute efpece, & livrés à un intariffable babil, ont penfé que l'argent & une bonne table pouvoient naturalifer en eux toutes les idées. On s'eft rejeté commodément fur la faute des circonftances, & l'amour-propre a dit : J'aurois été un Turenne, un Michel-Ange, un Corneille, un Sully, fi le fort m'avoit mis à ma place. Que ce fyftême eft confolant !

MAL PHYSIQUE.

SOIXANTE mille hommes font écrafés fous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir : mais

lorsque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible désastre, nous appercevons qu'il ne differe des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'est pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui surprend un seul homme frappé subitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr seul dans une fête publique, c'est tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de sa douleur : il n'a pas été plus cruel pour tous de périr ensemble, que s'ils fussent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours de quelques années, ils sont morts le même jour : voilà toute la différence.

Tel qui s'est vu languir dans un lit douloureux, au milieu de sa famille, a plus souffert que celui qu'un instant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la Providence de hâter & de

joindre plusieurs trépas : mais ce n'est toujours, dans ce tableau vaste & désastreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raison suggere ; mais l'instinct repousse cette froide consolation, & multiplie ses douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

LIBÉRALITÉ.

Il y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare ; car tous les hommes opulens dissipent leurs richesses, & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices ; les autres donnent des fêtes ; ceux-ci décorent des villes : mais au milieu de ce somptueux étalage, les habitans languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse, éclairée, voilà ce qui est rare.

La libéralité, quand elle eſt bien exercée, donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle ſe trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ſes fruits, ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibere accordoit une gratification à un homme, il lui faiſoit compter la ſomme en ſa préſence.

Un archevêque arrive à minuit auprès de Bordeaux : il veut traverſer la Garonne ; point de bateliers ſur ſes bords. On crie, on appelle ; l'un d'eux accourt nu en chemiſe, & manifeſte ſon zele. Qu'on donne un louis d'or à cet homme, dit l'archevêque. Eh ! monſeigneur, reprit le batelier, ſeulement douze francs ; mais donnez-les moi vous-même.

BASSESSE.

Comment appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours, & si familier aux grands, qui rassemble toutes les couleurs du mensonge & de la perfidie? Il consiste à caresser quelqu'un quand on en a besoin, à faire servir ses talens à nos desseins, à nos vues, à nos entreprises; à paroître l'honorer, à reconnoître son mérite, à le lui témoigner, tant en public qu'en particulier: mais après toutes ces démonstrations extérieures, le prôneur intéressé vous lâche, vous éconduit, vous méconnoît, parce que votre talent ne lui est plus nécessaire, & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante: c'est pis que de l'ingratitude, en ce que ce vice réunit l'orgueil hautain, le mépris de son bienfaiteur, l'oubli des promesses & de toute

pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcevable ; c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté, ne fait point rougir en votre présence, & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De toutes les épreuves douloureuses que le cœur humain puisse essuyer, celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passe encore pour celui qui, embarrassé du choix des voluptés exquises, vous entretient de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets, de ses terres, de ses châteaux ? Qui consulte-t-il sur ses riches ameublemens ? Un homme qui demeure au quatrieme étage. Notre opulent ne manque pas de lui demander des conseils sur son équipage, ses maisons de campagne, l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là sans doute qu'une distraction de sa part ; car je ne croirai jamais qu'il ait voulu, pour renfler son style, mettre en parallele sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouteur.

Le même homme est capable de dire à son

fils : Pourquoi recevez-vous votre ami de college ? Il eſt honnête & bien élevé ; mais il ne peut rien faire pour vous : rompez la liaiſon de l'enfance ; qu'on ignore que vous l'avez connu ; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

D'UN MONDE HEUREUX.

SONGE.

JE crus, en rêvant, me trouver dans un temple ſolitaire : je vis venir à moi une eſpece de fantôme ; mais en s'approchant, ſa taille ſe deſſina & devint plus qu'humaine : ſa robe tomba majeſtueuſement ſur ſes pieds ; ſix ailes plus blanches que la neige, & dont les extrêmités étoient dorées, couvrirent une partie de ſon corps : alors je le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines

éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface, je fus plongé dans une athmoſphere embaumée, & à la naiſſance de l'aurore je me trouvai aſſis ſur un ſiege de gazon : j'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde

couvroit ce globe; la nature y étoit ravissante & incorruptible : une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la joie ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur, qui tressailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaisir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute sa profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir salué, ils me prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je sus depuis être celui de l'Éternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupieres.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendresse la plus sincere ; & en même tems la voix de la raison, voix majestueuse

& non moins attendriſſante, ſe faiſoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne reſſembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux; mais relevé d'une main careſſante, & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleſte, de cette amitié qui uniſſoit leurs ames & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténebres, avec toutes ſes ruſes, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré ſa malice vigilante & profonde, il n'a point ſu verſer ſes poiſons ſur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y ſont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un tranſport extatique éleve ſans ceſſe leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui raſſembla ſur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ſes ailes humides & dorées,

dorées, diſtilloit les perles de la roſée de deſſus les arbuſtes & les fleurs, & les rayons d'un ſoleil naiſſant multiplioient les couleurs les plus vives, lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils ſe rempliſſoient en même tems de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit ſe maniſeſter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'inſecte brillant, je ne ſais quelle ſenſibilité univerſelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, tout donnoit des marques de ſentiment ; & l'oiſeau arrêtant ſon vol au-deſſus de leur tête, ſembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front ra-

viſſant des jeunes beautés dont le ſein reſpiroit l'amour ? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles ſeules peuvent concevoir & ſentir? La langue de l'homme ſe trouve impuiſſante & muette, & le ſeul ſouvenir de ces beaux lieux ſuſpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le ſoleil ſe levoit; le pinceau me tombe des mains. O Thomſon, tu n'as point vu ce ſoleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt : elles s'affaiſſoient ſous mes pas pour ſe relever plus brillantes, le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante; à peine il humectoit le palais qu'on en ſentoit le ſuc délicieux couler dans ſes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie; le cœur qui s'épanouiſſoit ſur

toute la na ure, sembloit posséder & jouir de sa féconde étendue ; le plaisir universel ne causoit le tourment de personne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'estimoit moins heureux par son propre bonheur que par celui des autres.

Ce soleil ne ressembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prison ténébreuse ; on pouvoit le fixer sans baisser la paupiere ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumiere douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparens : chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton

n'auroit point ſu décompoſer. Lorſque cet aſtre ſe couchoit, ſix lunes brillantes flottoient dans l'athmoſphere : leur marche, diverſement combinée, formoit chaque nuit un ſpectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroiſſent jetées au haſard, ſe découvroient là ſous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoiſſoit dans toute ſa pompe.

Quand ſur cette terre heureuſe l'homme s'abandonnoit au ſommeil, ſon corps qui ne participoit en rien aux élémens terreſtres, n'oppoſoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans un ſonge qui tenoit de la vérité, la région lumineuſe, trône de l'Eternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme ſortoit d'un ſommeil léger, ſans trouble & ſans inquiétude ; jouiſſant de l'avenir par le ſentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce réſultat funeſte de la ſenſibilité imparfaite de nos corps groſſiers, ne

ſe faiſoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une ſenſation légere des objets qui pouvoient les bleſſer , la nature les éloignoit du péril, ainſi qu'une mere tendre écarte ſon enfant du foſſé, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſéjour de concorde & d'alégreſſe ; mon exiſtence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif , plus mes idées ſe reportoient triſtement ſur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine ſe réunirent comme en un ſeul point pour affliger mon cœur , & je m'écriai douloureuſement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaiſirs purs s'évanouirent. Que ne ſuis-je né parmi vous ! Quel contraſte ! La terre qui fut ma triſte demeure, retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y eſt un

dieu, & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuses.

Frémissez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même ; ses chefs sont ses tyrans ; ils veulent tout ployer sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent, pour ainsi dire, d'un pole à l'autre ; un monstre, prenant le masque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix, demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête, demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé, lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons

encore des ſaiſons, des élémens, des plus vils inſectes : la nature entiere nous eſt rebelle; & ſi nous la domtons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons eſt arroſé de notre ſueur & de nos larmes; des hommes avides viennent enſuite, & nous en raviſſent une partie pour le prodiguer à leurs complaiſans oiſifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres ! La haine nous pourſuit, la vengeance aiguiſe dans l'ombre ſon poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte juſqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce ſentiment conſolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans, & des cris d'alégreſſe s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois

dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami ; l'inſtant de notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore... Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoiſſez point les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ?.. Non, mon fils, reprit-il ; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs levres ; leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle ; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards ; je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils aban-

donnoient l'autre au féraphin, qui étendoit déjà fes ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur effor & s'élevent d'un vol majeftueux & rapide au-deffus du faîte de nos palais. Mes regards triftement prolongés les fuivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables fe perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi, je reftai feul fur cette terre magnifique & déferte.

Je fentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je fouhaitai de revenir fur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'eft ainfi que l'animal, échappé à fon conducteur & forti de fa loge, revient fur fes pas, fuit les traces de fa chaîne, baiffe un front docile & rentre dans fa prifon. Le réveil diffipa une illufion qu'il n'eft pas permis à la foibleffe d'une langue indigente de peindre dans tout fon éclat : mais cette illufion me fera toujours chere ; & appuyé fur la bafe de l'efpérance, je la conferverai jufqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

VISION.

BRUTUS apperçoit la figure hideuſe de ſon mauvais génie, qui ſembloit lui préſager la perte de cette bataille déciſive où expira la liberté romaine, & où il tomba ſur la pointe de ſon épée.

Brutus n'étoit ni crédule, ni peureux, ni ſuperſtitieux; il étoit intrépide & philoſophe, dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu; il a vu ce qui n'étoit pas; ce fantôme n'exiſtoit que dans ſon imagination échauffée; & voilà à quoi ſe réduiſent toutes les viſions des ames fortes ou paſſionnées. Le grand Condé vit auſſi un de ces fantômes.

On croit combattre ſon ennemi, embraſſer ſa maîtreſſe, voir des morts qu'on a chéris; & l'impreſſion ne differe guere de la réalité.

Je me ſuis vu deux fois dans ces inſtans qui forment le paſſage de la veille au ſom-

meil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvanierent d'abord ; mais un effort de raison les décomposa, quoique lentement, & je reconnus que mon cerveau, travaillé long-tems de sa rêverie, les avoit créés. Cette situation est un phénomene inexplicable, encore plus étonnant que le rêve, & qui déroute la sagacité des physiciens & des métaphysiciens.

Il y a des sens internes qui font toute la différence des caracteres. Quand on rêve, que de choses ne fait-on pas ! quelle richesse d'idées & d'images ! On est un sot en s'éveillant ; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ses opérations ; on est vraiment enchaîné.

Un hébété se laissa cheoir, on le trépana ; il devint spirituel, & fut doué d'une mémoire étonnante. Le sot seroit-il l'homme le mieux portant, & l'homme de génie, l'homme le plus infirme ? N'y auroit-il pas un combat entre l'ame & les sens ? Quand les sens l'emporteroient, sottise & santé ; quand les sens céderoient, imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorſque les ſens phyſiques ſont foibles & dépravés. C'eſt dans l'équilibre du ſens intérieur & du ſens extérieur que réſide la ſanté de l'ame.

Si nous ſommes de bonne-foi, nous avouerons que ce qui ſe paſſe au fond de notre ame eſt au-deſſus de notre conception ; que nous ne pouvons déterminer quel reſſort nous a fait agir plutôt d'une maniere que d'une autre.

APOSTROPHE.

MONSTRE de la guerre ! ta tête eſt ornée de trente diadêmes ; tu domines l'Europe, un faiſceau de ſceptres à la main ; tu es environné des palmes de la gloire ; on prononce autour de toi les noms impoſans de valeur, de fermeté, de patriotiſme ; quand tu marches, c'eſt au bruit d'une muſique éclatante ; tu offres à l'œil ébloui la pompe des

tentes, les panaches, les aigrettes flottantes, le front reſplendiſſant de l'élite de la race humaine. Je vois l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes courſiers qui henniſſent au ſon des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuſe la terre. Je vois les habits rehauſſés de plaques d'or, & les rayons du ſoleil, qui ſe jouent au milieu du voltigeant acier : j'apperçois la race choiſie des plus beaux hommes, les lauriers qu'ils moiſſonnent, & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat? Si ma main ſouleve le ſuperbe manteau qui te couvre, que verrai-je?.. Des plaies, du ſang, du carnage, des bleſſures hideuſes, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, les convulſions de la rage, des bouches mourantes, exhalant des ſoupirs longs & plaintifs, une boucherie humaine; puis les larmes des épouſes, des meres, des enfans, des amis; l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine, & la peſte livide, qui fermant le cortege,

livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars reſtés ſans ſépulture.

Et malgré ta tête couronnée, & tes cent bras, & tes trophées, & tes bronzes tonnans, & ta formidable puiſſance, & le vil chant de tes poëtes, je n'attacherois pas à ton éclat impoſteur, à ta force exécrable, l'indignation qui ſouleve mon ame! Que me fait ton coloſſe effrayant qui foule le monde? Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le ſein des nations; je t'accuſe au nom de l'humanité, je te cite à ſon tribunal, je déchire tes manifeſtes; je te repouſſe dans ces ſiecles de férocité, où rien ne diſtinguoit l'homme de la brute; j'appelle ta force un ſacrilege, je flétris tes exploits, & j'éleve l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations eſt faite pour épouvanter l'autorité des armes, pour percer l'athmoſphere qui environne les trônes, pour flétrir l'ambitieux ſous ſes couronnes, pour rendre les uſurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richeſſes, auſſi mépriſables

qu'ils ſont odieux ; pour éclairer l'homme enfin, & ouvrir les yeux de l'univers ſur ce préjugé deſtructeur qui anéantit la puiſſance réelle de l'homme, l'oppoſe à lui-même, & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & ſa félicité.

Monſtre de la guerre ! je te charge ici de tous les anathêmes ! On ne lira bientôt plus ſur ton front orgueilleux, que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui font penſer la foule des hommes, attacheront l'horreur & le mépris à ces exploits que l'extravagance des poëtes n'a que trop célébrés.

RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

QU'EST-CE que cette renommée ? Elle eſt ſoumiſe, comme tout le reſte, au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours, peu eſtimé, paſſera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain ſupérieur : cela dépend de la

marche des idées, que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens; c'eſt le haſard qui les a fait parvenir juſqu'à nous; & ce que nous en avons, il nous eſt difficile de douter ſi c'eſt le pire, n'ayant point vu le reſte.

Nous mettons Démoſthene au premier rang des orateurs, quoique toute la Grece nommât Phocion pour ſon égal, & Démades pour ſon maître. Ce Démades avoit une telle ſupériorité ſur Démoſthene, que ſans préparation il renverſoit les diſcours les plus étudiés de ſes rivaux. Démoſthene voulant le redreſſer un jour ſur quelque point, Démades lui dit avec mépris : *Ne ſus Minervam.*

De même, chez les Latins, Varus ſurpaſſoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique, au jugement même d'Horace; mais les écrits de Varus & de Démades ont péri, ainſi que ceux d'Alcée. Qui ſait, je le répete, ſi un de nos auteurs, aujourd'hui dédaigné, ne ſera pas mis dans trois ou quatre mille ans

au

au premier rang des écrivains. Il y a ſous nos yeux des ouvrages dont nous ne ſentons pas tout le prix, ſoit parce qu'un certain vernis impoſteur leur manque, ſoit parce que la trompette littéraire ne les a point ſuffiſamment annoncés, & qui ſurnagerout peut-être au-deſſus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même eſt la proie du tems ; elle périt dans le tombeau des âges & des ſiecles. Le livre du poëte qu'on dit immortel rejoint un peu plus tard la pouſſiere, élément où retourne tout ce qui eſt ſur la terre.

Dans ſix cents années, tous nos livres ſeront réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainſi que nos corps ; nos livres ne ſeront plus, ſi la génération ſuivante ne prend ſoin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxieme ſiecle ? C'eſt ce que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne ſauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation eſt borné ! Il y a

une foule d'hommes à Paris, qui, répétant les noms du gros Thomas & de Ramponeau, ignorent l'exiſtence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes ſe paient d'un peu de renommée circonſcrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'eſtimer heureux d'avoir des génies à ſi bon marché, & de poſſéder leurs chefs-d'œuvres ?

Il y a enſuite des noms qui inſenſiblement font illuſion à l'univers. L'ouvrage le plus célebre eſt le plus ſouvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont exiſté & qui exiſteront ; Mad. Dacier le pleurera à chaudes larmes ; au grand étonnement de ſa ſervante, plus ſenſée que ſa maîtreſſe. Un pédant voudra le reſſuſciter, comme ſi ce travail devoit l'aſſocier à la gloire du rival d'Alcée.

Qui ſait aſſez ſa langue pour en ſaiſir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ; & cependant toutes les académies, tous les colleges, & puis tous les journaux

retentiront éternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars, enſeignés d'abord par des profeſſeurs, & ſemés enſuite dans les poétiques, ont ſuffi, avec la haute idée qu'on a de l'antiquité, à nourrir cette aveugle idolatrie qui dans les uns eſt un reſpect ſuperſtitieux, dans les autres un charlataniſme hardi.

Il n'eſt donc rien de tel, pour beaucoup admirer un auteur ancien, que de ne pas l'entendre; & tel journaliſte n'y manque jamais.

Pour ceux qui ſavent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent, ils prêtent à ſes ouvrages une valeur extraordinaire, puis ils exigent tyranniquement que les autres l'eſtiment à l'égal de leur profonde ſuperſtition.

C'eſt ainſi qu'une foule de ſots ſont devenus hommes de lettres: ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés ſcholaſtiques, qui hériſſent une multitude de livres peſans & déraiſonnables. Ces ſots écrivains y ont pris par inſtinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité, & c'eſt le plus grand nombre, n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration : ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon ; on les exalte outre meſure : mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre tems. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule ; c'eſt quelquefois auſſi un ton.

BOILEAU.

QUE tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois ſec, froid, minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes ſatires ſont empruntées des ſatires anciennes : tu as copié ſervilement leur malignité, à l'exception de quelques injures perſonnelles qui ſont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'eſt l'art du rimeur, & non celui du poëte. La compoſition originale d'Young en dit plus que toi en quelques

pages : ton *Lutrin* eſt une agréable fadaiſe fort bien verſifiée ; mais que ſignifie ton *Lutrin ?*

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni ſentiment, dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y conſens.

Il eſt permis de choiſir ſes livres, comme on choiſit ſes amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois ; j'ai toujours ri de ta prétendue miſſion de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, ſoit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre ſcenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'eſt beau que le vrai, as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui

te penſionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

Grand roi, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire ;

. . . .

Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers auſſi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas ſu tourner une période poétique auſſi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-deſſus de la tienne ; & le Taſſe & Milton que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître ſingulier qu'un écrivain attaque la profeſſion d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'eſt Boileau tour-à-tour ſatirique & adulateur, qui s'eſt permis le premier cette miſérable attaque ; & des rimailleurs honnis ſe

ſont intitulés après lui, *vengeurs du goût.* Leur inſolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature françoiſe ce grand ſcandale, & qui l'a conſacré avec un talent dont ſes imitateurs heureuſement ſont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi : reſpectez les rois ſages & bons, ſans les flatter & ſans leur répéter qu'ils ſont des dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nauſées : exaltez le pouvoir des loix, qui ſuppléent à la foibleſſe d'un être dont l'intelligence eſt troublée par tant de paſſions : que les chants puiſſans de l'harmonie qui unit les citoyens, réſonnent ſur votre lyre : exhortez ſur-tout les ſouverains à goûter le plaiſir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne poſſedent cette gloire : elle eſt à eux ; & c'eſt en cela qu'ils ſont vraiment ſupérieurs aux autres hommes.

Que de diſputes en France ſur la poéſie !

Quel abus des termes ! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser ; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils soient rimés, ou qu'ils aient une prosodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poésie n'est qu'une prose différemment arrangée ; elle n'est pas plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur ; & celui-ci n'est pas poëte, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne seroit pas poëte en France, si la rime faisoit le poëte ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peu-

vent guere souffrir la nôtre ; & les nations disent comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le feront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matieres proprement de goût ? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique ; parce

que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raiſon ſans doute. Mais peut-être lui ſeul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux; & ſi le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections ſans fin, & beaucoup de peines que le peintre ſe ſeroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle eſt inhabile à ſaiſir cette ſorte de perfection; elle n'en a pas même heureuſement l'idée; elle ſent trop vivement pour ſophiſtiquer. Ainſi un auteur de profeſſion voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger; & le public qui voit en gros, doit juger moins ſévérement & juger mieux. C'eſt ce qui arrive; le public caſſe le plus ſouvent les jugemens des gens de lettres, les laiſſe déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaiſir.

L'homme de goût, proprement dit, eſt inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme

de génie. Il faut plus que du goût pour bien ſentir un Richardſon, un Fielding, un Shakeſpeare, un Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont ſi mal apprécié la Fontaine, le Taſſe, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'inſenſibilité produit de ces arrêts qui atteſtent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'eſt là auſſi que les livres originaux ſont plus rares.

Ce qui caractériſe ſur-tout un ſot, c'eſt de croire la critique d'un ouvrage choſe aiſée, & d'entreprendre cette beſogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande préſomption pour oſer fixer ainſi le mérite ou le démérite d'un ouvrage; on s'expoſe à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne ſe doutent ſeulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, ſi toutefois leur prononcé pouvoit voguer juſqu'à cette époque.

ENTRAVES

DÉRAISONNABLES.

L'INTOLÉRANCE appliquée à l'art d'écrire ne l'anéantit pas, ce qui feroit plutôt à defirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoiffances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & fappe dans leur bafe la puiffance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement fe prive de tous les moyens qu'il a de multiplier fes lumieres. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événemens, qu'il entende le *pour* & le *contre ?* Une cenfure utile contrebalance pour fon propre intérêt l'adulation qui l'affiege : un langage fincere & véhément eft quelquefois celui du zele & de la vérité.

Eh ! quel mal fait la philofophie ? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & auftere, elle ne leve jamais contre eux un bras rebelle ou homicide ; tandis que le doute

les environne, elle leur offre ces mâles vérités qu'il leur importe tant de connoître; elle leur montre la marche inſurmontable des idées du ſiecle, & les avertit de ce que jamais perſonne n'oſeroit leur dire.

Le ſiecle étant très-éclairé, il faut que les hommes en place le ſoient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant, qu'en la combattant publiquement. Qui oſera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeſte au gouvernement, ou bien qu'il ſeroit inutile de laiſſer à l'homme un moyen de renverſer les opinions politiquement dangereuſes?

Conſidérons l'effort des eſprits depuis Philadelphie juſqu'à Veniſe : la littétature univerſelle prend un caractere de morale politique, & les capitales de l'Europe réfléchiſſent des lumieres qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philoſophie eſt ſemblable à un aſtre qui roule au-deſſus de la terre; il doit éclairer

ſucceſſivement tous les points du globe : tantôt ſes rayons ſont obliques, tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent tôt ou tard entrer dans les yeux des nations qui ſemblent les plus éloignées de recevoir leur influence ſalutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'eſprit philoſophique, favoriſent ceux qui s'efforcent de l'acquérir ! car il paroît que déſormais les arts, les ſciences & les états ſuivront le ſort de la philoſophie ; & l'on peut voir que les gens ſans étude & ſans lettres ſe policent & s'enrichiſſent inſenſiblement, la plupart même ſans y penſer, par les idées, les opinions & les vues nouvelles que les philoſophes ont répandues. Certaines claſſes d'artiſans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux, par la communication des lumieres.

Tout vice eſt iſſu d'ânerie ; cet ancien axiome mérite d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire. Pauvre eſprit humain, que tu as beſoin qu'on détruiſe tes dangereuſes ſuperſtitions ! Tu es près à

chaque inſtant de tomber dans les plus viles erreurs ; tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire, la théologie ſcholaſtique, la grace verſatile ; & tes mépriſes politiques, non moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement !

Pourquoi parler de l'adminiſtration des empires ? (diront quelques-uns) pourquoi ne pas s'impoſer un ſilence abſolu ſur ces matieres ? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent, quand ſa patrie reçoit des bleſſures vives ? Comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées d'un royaume dont on fait partie, lorſqu'on ſe voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique ? Eſt-il poſſible d'appercevoir diſtinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne ?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphoſer les citoyens en automates inſenſibles à la cauſe commune ? Ils perdroient toutes les qualités qui en font de bons ſujets.

Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumieres publiques ce qu'il fait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié? On le jugera, & l'idée ſalutaire ſortira toute épurée de la fermentation univerſelle. Auſſi les états, où tous les projets pour le bien public ſont publiquement diſcutés, ſont-ils les mieux gouvernés.

Sans une ſage liberté de penſer, il n'y a plus d'écrivains, conſéquemment plus de ſciences, plus d'arts; car leur liaiſon intime me ſemble démontrée : & de fait, les artiſtes ceſſant d'être éclairés par cette claſſe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des eſpeces d'automates façonnés à une ſeule & même routine.

D'un autre côté, les romanciers, les poëtes dégénéreront en compaſſeurs de phraſes, en jolis arrangeurs de mots, égareront la penſée mâle & fiere, l'atténueront & verſeront une enluminure dangereuſe ſur les objets ſérieux qui intéreſſent l'homme. Le perſifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raiſon publique.

DE

DE LA GRECE.

On a vu des hommes de génie dans des ſables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles; mais les hommes de génie ſont toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux cenſurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs; mais diſons que le climat le plus favorable pour les beaux-arts paroît celui où l'air eſt pur, le ſol fertile, où le riant ſpectacle de la nature donne les images grandes & poétiques toutes formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le ſang.

Là, une nourriture ſaine & rafraîchiſſante donne je ne ſais quelle fluidité aux eſprits, qui les rend ſouples & inventifs. La Grece, ſi favoriſée du côté du climat, a produit les plus beaux génies de l'univers; c'eſt ſans doute au milieu des plaines embaumées que

ſe trouve le beau continu, & je ne ſais quelle fraîcheur de ſentiment qui diſtingue également l'hiſtorien, le ſtatuaire, le philoſophe, l'architecte & le poëte. N'eſt-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvedere? Profanes, à genoux!

O patrie des beaux-arts! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de ſoldats, que deux vaſtes empires ſont prêts à répandre? Quand la capitale de l'Attique, qui a perdu juſqu'à ſon nom, ſortira-t-elle de ſes ruines? Qu'il ſeroit beau aux ſouverains de lui rendre ſa liberté, ſes mœurs, ſes théatres? Son génie renaîtroit ſans doute.

Pour moi, l'imagination remplie & ſatisfaite de l'hiſtoire de ce peuple unique, en contemplant le temple de Minerve, la tour où Démoſthenes s'exerçoit à l'éloquence, le berceau de Jupiter, l'oracle de Delphes, la colonne où furent gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant les Thermopyles, le portique fameux où fraterniſoient la philoſophie & la poéſie; je voudrois pou-

voir ressusciter cette nation qui porte un si grand nom ; je voudrois voir cette Athenes délivrée du joug stupide des Ottomans ; je voudrois y fonder une colonie dont le génie seroit analogue à celui des Athéniens.

Ah ! si le fer des conquérans a tant de fois mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire refleurir cet arbre antique ? Ses ruines intéressent encore l'univers ; toute ame née pour les arts s'élance vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie ; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du tems, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement ! S. George fuiroit du temple de Théſée ; des Caloyers n'occuperoient plus la place de Sophocle & de Platon ; la résurrection de ce peuple seroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-

nous, lorſqu'une pépiniere de républiques a pris naiſſance ſur le continent de l'Amérique, & de là ſemble devoir couvrir un jour les deux hémiſpheres.

PERSE.

On a fait dans tous les tems de grands efforts pour le reſſuſciter & le rendre intelligible. Perſe, dans ſon ſiecle, avoit ſes raiſons ſans doute pour s'envelopper d'une obſcurité myſtérieuſe. Pluſieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obſcurément; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout ouvrage énoncé clairement vivra plus de tems qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le tems, la différence des uſages, les traits ſatiriques qui ont leur à-propos & qui tiennent à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obſcur un auteur qui n'eſt peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau ; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire ; il consentit a laisser paroître sous sa protection une version remplie de contre-sens & écrite du style le plus plat. Que devenoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni au Tasse ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son tems au nom d'Homere, de Virgile & de Pindare.

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur; que l'éloignement seul des tems & l'ignorance des coutumes sont ce qui rend pour nous quelques morceaux presque inintelligibles ; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'entendons peu ; que cet auteur n'est pas le seul poëte dont les révolutions des siecles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

pourroient s'appliquer à ce ſatirique lui-même, ſi le commentaire de ſes écrits ne les accompagnoit un jour dans la poſtérité.

L'autre prétend, au contraire, que Perſe ayant formé le deſſein d'attaquer Néron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'eſt ménagé le double plaiſir de percer le tyran, & de rire impunément des bleſſures qu'il lui faiſoit; que pour cet effet il avoit combiné ſes expreſſions & ſes images, de maniere que le ſel âcre & piquant fût perpétuellement déguiſé, & que l'original ne pût ſe reconnoître. Il s'enveloppoit de ténebres volontaires, ſûr d'être deviné par ſes lecteurs, & remettant à leur haine le ſoin de percer l'allégorie; & ce fut ainſi qu'il eut la gloire d'attaquer le tyran & de le tromper en mourant dans ſon lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis. Il n'eſt pas rare dans l'hiſtoire de voir un prince ou un miniſtre en but aux fleches de la ſatire, & lui ſeul ne pas ſe reconnoître, ſoit par aveuglement, ſoit par amour-propre.

Dans tous les tems les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec paſſion, & qui, forts de ce ſentiment rare, haïſſent juſqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, ſe ſont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette arme inviſible qui les cicatriſe de plaies éternelles; & l'on concevra ſans peine que tout écrivain ſous le regne de Néron a dû ſentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puiſque ſes ſatellites protégeoient ſon odieuſe perſonne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu ſûre.

Il étoit donc impoſſible à un poëte auſſi vertueux qu'on nous repréſente Perſe, de ne pas employer l'arme qui lui étoit familiere, & de ne pas venger à la fois ſes compatriotes & la liberté, dont il avoit un ſentiment vif. Il eut ſeulement la précaution de n'employer qu'une ſatire indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adreſſe politique, il mettoit ſa vie en ſûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui

devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie en satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu, que partageoient ses intimes amis.

Cette hardiesse, pour être voilée, ne mérite pas moins le nom de courage; car la moindre lueur, jetée dans l'ombre de ses vers, auroit suffi à lui faire perdre la vie: mais il eut l'avantage de diffamer Néron de son vivant, en bravant sa couronne impériale; plaisir qui ne sera connu que des ames fortes & sensibles, qui savent appeller à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ce vers,

Auriculas asini Midas rex habet.

qu'on a tant de fois répété après lui, est décisif & devient très-piquant contre un empereur qui prétendoit être l'homme le plus éloquent, le plus grand poëte, & le plus

grand muſicien de ſon tems, qui avoit enfin tous les vices monſtrueux qu'enfante l'amour-propre le plus ſtupide, & qui vouloit écraſer les humains du poids du trône & du poids de ſon orgueil inſenſé.

TEMPLES.

Tous les temples des anciens étoient ſombres, comme devant diſpoſer l'ame à l'état où elle doit ſe trouver quand elle oſe contempler la Cauſe éternelle & deſpotique. La terreur doit alors l'environner; & comme notre penſée ſe perd dans un abyme impénétrable, il faut que celui qui médite ſoit entouré de ténebres.

Le jour eſt importun quand l'ame ſe replie ſur elle-même; il faut la nuit pour ſe plonger dans ces idées religieuſes où l'eſprit pourſuit la Cauſe étonnante & immuable de tout ce qui eſt.

Il n'y a rien de ſi majeſtueux ſous la

voûte du ciel, qu'un pontife qui, au nom d'un grand peuple aſſemblé, adreſſe à l'Etre éternel des cantiques & des actions de graces, & dont le cœur eſt auſſi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Eccléſiaſtique dit du grand-prêtre Simon, fils d'Ananias, que lorſqu'il prenoit ſa robe de gloire & qu'il ſe paroit de tous les ornemens de ſa dignité pour monter au ſaint autel, il ſembloit ajouter à la ſainteté & à la gloire de ſon miniſtere.

Je n'aime point à voir un prêtre ſans dignité extérieure ; il affoiblit en moi toute idée ſolemnelle, parce que je ne ſuis pas un ange, & que je ne vois que l'homme meſquin ; je veux qu'il ſoit habillé.

Une religion, dans ſa premiere jeuneſſe, a une phyſionomie douce, reſpectable & bienfaiſante ; elle s'appuie ſur la juſtice, la miſéricorde & la bonté : quand elle avance en âge, elle devient intolérante & contentieuſe ; elle a verſé ſon ſang pour s'établir ; bientôt, pour perpétuer ſon regne, elle verſe le ſang d'autrui :

la ſuperſtition & la barbarie déshonorent ſa maturité. Au dernier période, elle attire la dériſion ſur ſes dogmes ; elle devient ridicule ; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale, pour ſapper tous les fondemens de la derniere. Alors c'eſt le moment de perfectionner le culte, en le ſimplifiant ſous des formes toujours auguſtes quoique ſimples, & en renverſant tout échafaudage étranger ; ou c'eſt la chûte entiere de cette même religion, qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & conſolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas ſur nos véritables devoirs d'homme, elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'eſt plus la religion, il eſt vrai, qui nous conduit ; c'eſt nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieuſe nous égare, & la démence nous mene à la perſécution. Que ne colorent pas nos paſſions ? Que ne juſtifient-elles pas à nos yeux ? De quoi l'homme n'a-t-il pas abuſé ? Plus on approche de l'autel, plus on doit trembler

d'être fanatique : on le devient à ſon inſu. La perſécution ne conſiſte pas à allumer des bûchers ; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers ; mais il eſt une perſécution ſourde & ſacerdotale qui, s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire, ſe permet la calomnie ſous le voile du zele & de l'amour de l'Evangile.

SÉMIRAMIS.

SONGE.

Je rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces ſquélettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diſtinguer le ſquélette Egyptien du ſquélette d'un pendu mis au four par

ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits fripons qui se moquent des profonds savans.

Je n'étois pas dupe de ces imposteurs; je reconnoissois presque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatisés par un secret particulier, & qui ont été jaloux de nous transmettre leurs figures desséchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouissois en disant : Tout cela parloit il y a trois mille ans; ils ne se doutoient guere qu'ils sortiroient des catacombes qui se trouvent près du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faiſant la revue un jour de mes richeſſes antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la conſidérai attentivement. Qui es-tu, lui diſois-je tout bas, qui es-tu ? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je ſuis Sémiramis. — Toi ? As-tu été belle ? — Oui, j'appaiſai une ſédition en me montrant le ſein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces ſuperbes jardins ſi vantés ? — J'ai fait conſtruire Babilone ; j'ai bâti avec magnificence ſur le Tigre & ſur l'Euphrate. — Tu as fait des choſes vraiment extraordinaires ! — J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait pluſieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec paſſion ? — J'étois née pour elle. - Et ces foibleſſes dont parle l'hiſtoire ? - Qu'importe ? les devoirs de l'empire n'en ont pas ſouffert ; j'ai rendu l'Aſſyrie heureuſe ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéoſe. — Toutes vos idées étoient élevées, madame ; je vous reſpecte

beaucoup : mais quelque chofe me chagrine, vous étiez defpote. — Une femme eft très-bien affife fur un trône defpotique. — Pourquoi, madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement eft toujours adoucie par la pitié naturelle à mon fexe, & par l'afcendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point affimilés au refte de mes fujets. — Mais, madame, avez-vous refufé de remettre à votre fils Ninias le fceptre dont vous n'étiez que dépofitaire ? — Le fceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oferai-je vous le demander ? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'hiftoire le dit. — L'hiftoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-deffus, & vous donne des remords. — Les tragédies font des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accufe ? — L'univers fera défabufé. — Et quand ? — Quand le jour néceffaire pour la vérité fera

venu. — A ces mots, la tête devint plus pefante ; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans fon coffre.

BEAUX-ARTS.

POURQUOI un lion, un tigre, une panthere, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaifons nobles en poéfie, & que les animaux paifibles & domeftiques, tels que le bœuf, l'âne, la chevre, le cochon, difcréditent les plus beaux vers? C'eft que ces animaux qui nous font foumis, obéiffant à notre volonté, ne réveillent que des idées d'êtres paffifs ; au lieu que les autres, terribles & libres dans les forêts, indomtés & furieux, forts & cruels, réveillent des idées de liberté, de puiffance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent ; & nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur.

Lorfqu'un écrivain ne veut plaire qu'à une fociété

ſociété choiſie, il en prend le langage, il en ſaiſit l'eſprit ſuperficiel, il devient léger, vif, ſémillant; il attrape les couleurs locales, admirées au ſallon : mais il n'eſt guere conſidéré au-delà, en ce qu'il manque d'élévation. Que le même poëte décrive une bataille, un voyage dans les mers du pole, un dans la ſolitude effrayante des forêts, alors la vaſtitude de l'objet lui imprimera une maniere grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits inconteſtables ſur nous.

Les beaux-arts ne ſont donc jamais ſi nobles que quand ils portent un caractere d'audace, de fougue & d'énergie ; cent fois plus admirables alors que lorſqu'ils reçoivent ce poli factice qui eſt à leur rudeſſe primitive ce qu'un froid quinconce eſt à une forêt ſuperbe. Il faut même, dans certains arts, une eſpece de férocité, ſi je puis m'exprimer ainſi. Michel-Ange rend mon idée.

Le ſublime inſpire toujours une certaine horreur qui n'eſt ſentie que des ames faites pour le grand. La poéſie audacieuſe eſt la

vraie poéſie. La poéſie élégante n'eſt que de la verſification. O combats d'Oſſian ! ô chants ténébreux de Milton ! ô enfer du Dante ! ô nuits d'Young ! ô Cléopatre avalant la coupe en préſence de ſes fils ! ô Zopire expirant ſous le poignard du fanatiſme ! vous tous, grands objets, vaſtes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame !

Oui, les objets ſublimes ſont ſombres & ténébreux. Le ſublime eſt inégal & négligé ; le ſublime ſouvent ne ſuit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le ſublime eſt dans les ſpectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grands déſaſtres, les calamités, les fléaux qui battent & écraſent l'eſpece humaine. C'eſt parmi les horreurs de la peſte, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ſes images & qu'il s'offre au pinceau des poëtes.

ANSON.

IL y a peu de traits d'hiſtoire auſſi beaux que celui de l'amiral Anſon, qui, étant deſcendu dans une isle où les habitans avoient pris la fuite, leur laiſſa ſur le rivage des préſens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit cauſée. Rapprochez de cette action juſte & magnanime les fureurs des Eſpagnols maſſacrant les malheureux habitans de l'Amérique, & jugez ſi l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les miſſionnaires de la philoſophie monter ſur des vaiſſeaux coſmopolites, porter dans la mer du Sud les arts conſolateurs, & y montrer le zele de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont enſanglanté le globe.

Ce n'eſt plus un intérêt particulier, toujours borné dans ſes vues, qui préſide à leur

voyage ; ce ſera une aſſociation vraiment philoſophique, qui fera circuler les connoiſſances humaines dans les climats les plus lointains, qui enrichira les ſociétés naiſſantes de ces inſtrumens utiles & néceſſaires, inventions des ſociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroiſſement rapide, & ces philoſophes voyageurs hâteront la maturité des ſiecles. Les arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, ſeront exempts de ces inconvéniens qu'ils retiennent encore parmi nous de la rouille de notre ancienne barbarie : le ſoulagement de toutes les claſſes ſera l'heureux fruit de la tranſplantation de nos idées ; il n'y a que celles qui ſont bonnes qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la ſageſſe, & la folie ne nous quittera point.

Il eſt beau de voir ainſi l'élévation de la penſée de l'homme à côté de la foibleſſe de ſon bras. Il a dit : allons aux extrêmités de l'univers enrichir de nos arts des peuples ſans

induſtrie. Il faut qu'il meſure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il ſe méconnoît lui-même; il faut qu'il embraſſe le paſſé, l'avenir, tandis que ſon exiſtence eſt rapide & fugitive; il faut qu'il s'étende ſur tous les points du globe, tandis qu'il n'eſt lui-même qu'un point.

DOULEUR.

Le plaiſir ſemble moins fait pour notre nature que la douleur. Nous ſommes trop foibles pour le ſupporter long-tems. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuſe enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre ſenſibilité. Prolongez la douleur, notre être ſe réveillera tout entier pour la combattre, & le combat ſera long.

Voyez un malheureux aſthmatique qui réſiſte trente ans à la privation d'air, & ne reſpire qu'en ſouffrant. Voyez un priſonnier

qui trouve assez de force pour vivre quarante années dans une espece de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le désespoir & la mort.

La cruauté ingénieuse des tyrans a tourmenté pendant un long espace de tems leurs malheureuses victimes, & la nature se prêtoit à leur barbarie; elle se roidissoit & paroissoit rassembler ses forces pour les souffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaisse dans les plaisirs de la table & dans les sensations les plus exquises. La patience, cette vertu divine, vient au secours du malheureux qui souffre; elle le soutient; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons*, dit S. Paul, *posséder notre ame par la patience.* Ce mot est sublime.

Il ne faut pas seulement le fer rouge des bourreaux pour nous envoyer des douleurs aiguës; une maladie produit cet effet. On souffre vingt-cinq ans de la pierre, de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps est sujet, est infini: on frémiroit, si j'en

traçois l'énumération ; & quand j'aurois terminé cette liste terrible, je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connoît les souffrances de l'être infortuné, dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre ? Son imagination malade étend & multiplie les effets du désordre physique ; il éprouve tous les genres possibles de douleur, mille fantômes l'environnent, & il ne sent plus en lui cette force qui résiste aux maux violens ; il se met aux pieds du charlatan, & fait de chaque homme qu'il rencontre, un médecin à qui il demande la guérison : la sombre mélancolie flétrit son cœur ; plus de larmes, plus de rire, plus d'attendrissement : les heures de la vie sont pour lui lentes & cruelles ; il ne peut à la lettre, ni vivre, ni mourir. On survit à cet état, dont je ne fais que crayonner les douleurs, frémissant moi-même de reporter la vue sur ce que l'homme peut souffrir.

L'on prétend que certains tempéramens mélancoliques & sombres ne sentent plus la

douleur, paſſé un certain degré. La ſtupeur ſuccede à la convulſion.

Pluſieurs phyſiciens croient que la preſſion de l'air nous fait ſouffrir des tourmens néceſſaires, que l'habitude nous déguiſe. Des dentiſtes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'eſt-ce que le beſoin, ſi ce n'eſt une douleur commencée ? Que n'aſſervit pas le beſoin ? Le libre habitant des airs, né pour y régner & franchir les eſpaces ſans maître & ſans entraves, obéit & deſcend à la voix de l'homme ; il deſcend du ſommet des plus vaſtes hauteurs ; il vient ſur ſon poing y chercher ſa nourriture : vaincu par la violence de l'appétit, il eſt aſſujetti à ſes volontés ; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chaſſeur qui lui commande ſes mouvemens : le ſigne impérieux que l'homme fait à l'oiſeau de proie planant vers la nue, eſt fondé ſur le beſoin, ſur la faim qui tourmente l'animal ailé.

La douleur eſt un ſpectre hideux qui veille

à notre conſervation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaiſir.

Mais, quoiqu'avide de plaiſirs, nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les ſens & l'ame ; une piquure fait évanouir le charme ; appellez des muſiciens, des décorateurs, auprès de celui qui a la colique ; il en ſouffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs, dont l'imagination eſt peu exercée, réſiſte mieux à la douleur que l'homme civiliſé. Le ſauvage ſe fait une gloire de la braver ; il ſoutient ſans ſourciller le plus cruel ſupplice ; il raille même ſes bourreaux. Le priſonnier Indien, attaché au poteau où les flammes vont le conſumer, raſſemble toutes ſes forces & inſulte au vainqueur dans ſon chant de mort.

La volupté ſemble abattre l'homme davantage ; le feu de la volupté fond ſouvent comme dans un creuſet deſtructeur, & le plus beau génie, & le plus riche naturel,

L'amour des plaiſirs anéantit de grandes qualités ; le grand homme s'efface entre les bras d'une courtiſanne : elle fait diſparoître celui qui auroit été le défenſeur de la patrie ou le flambeau de ſes concitoyens.

Quelques grands hommes, il eſt vrai, ſe ſont élevés du ſein des plaiſirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de ſon bûcher ; mais cela eſt rare. Qui nous dit que ces mêmes grands hommes n'auroient pas été plus illuſtres, plus célebres, plus utiles, s'ils n'euſſent pas payé un auſſi fort tribut à la molleſſe ? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire ?

La douleur eſt donc bien moins dangereuſe que l'amour du plaiſir. Celui-ci dégénere en libertinage ; il n'eſt que trop répandu ; il éteint les vertus nobles & courageuſes.

Une vie auſtere appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée : avec la premiere il ſupportera la douleur ; le courage, la force le ſoutiendront ; mais il ſera atterré par l'autre.

Seneque, dans ſon ſtyle énergique & précis, s'écrie: La vertu a quelque choſe d'auſtere, il eſt vrai; mais elle fortifie l'ame. La volupté eſt terreſtre & trompeuſe : où trouverez-vous celle-ci? Dans les lieux publics, les cabarets, &c. Où trouverez-vous l'autre? Dans les temples, au ſénat, dans le cabinet des grands écrivains.

PROSPÉRITÉ.

LA proſpérité n'eſt pas dangereuſe comme proſpérité, mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance, & qu'elle la diſpoſe à être terraſſée par la premiere infortune. Elle éteint peu à peu dans le cœur de l'homme la fermeté, la conſtance, & lui inſpire cette vanité, maladie funeſte & incurable, qui nous trompe ſur nous-mêmes & ſur les autres. Elle engendre la préſomption qui dénature les objets, & tend des pieges à celui qu'elle domine. Une infortune diverſi-

fiée eft plus convenable à l'homme ; elle lui apprend à fe connoître lui-même, à chercher en lui des reffources ; elle lui découvre en peu de tems ce qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la conftance des événemens & de la durée des fuccès.

STASICRATE.

C'ÉTOIT un ftatuaire qui vint fe préfenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé fur une lourde maffue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque tems, il lui dit d'une voix haute : Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, eft le temple de votre gloire ; chaque bouche répete votre nom ; chaque pays a les yeux attachés fur vous ; il vous faut une ftatue d'une dimenfion extraordinaire, qui réponde à cette immenfité de grandeur & de puiffance. Je ne la rabaifferai point au niveau de celles des autres hommes, tandis que vous marchez au

milieu d'eux, l'égal d'un dieu. C'eſt la plus haute montagne de la Grece qui ſera le bloc d'où je ferai ſortir votre tête auguſte & fiere. Je taillerai le mont Athos, ſitué aux confins de la Theſſalie ; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, l'autre ſur la terre ; votre main gauche verſera un fleuve, & dans la droite vous porterez une grande ville. Une forêt majeſtueuſe ne paroîtra plus dans l'éloignement que les anneaux légers d'une flottante chevelure ; & quand le ſoleil ſe levera, ce ſera vous qui ſemblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieux. Le tems, à l'aide des ſiecles, ne pourra ronger ce monument qui ſera lui-même une colonne du monde, & qui, bravant les aſſauts des élémens, ſubſiſtera immortel comme lui. Qui ſait ſi, dans l'avenir, les mortels frappés de terreur & de reſpect, appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints ſur l'univers, n'imagineront pas que votre ſtature a égalé votre prodigieux courage, & que le conquérant de la Grece, de

la Perſe & de l'Inde n'a laiſſé que ſon fidele portrait dans ce coloſſe ? C'eſt alors que l'heureux ciſeau du ſtatuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre, ſouriant à cette propoſition, répondit : *Staſicrate, quelle mince idée ! façonner une bute !* Et le fier ſtatuaire s'éloigna, confondu de cette réponſe.

VERS FRANÇOIS.

Le public eſt tellement raſſaſié des vers françois dont tous nos journaux ſurabondent, qu'il faudroit que tous les verſificateurs, prenant pitié de notre longue complaiſance, s'accordaſſent à n'en plus faire pendant vingt-cinq années : alors le goût en reprendroit peut-être ; la langue poétique du moins auroit eu le tems de ſortir de ſes habitudes faſtidieuſes : on auroit trouvé probablement le moyen de ſubſtituer quelqu'autre meſure à

nos lourds hémiſtiches, & d'anéantir cette rime monotone & ſempiternelle, qui rend la verſification françoiſe inſupportable à toute oreille exercée à la poéſie latine, angloiſe ou italienne.

Ces jeunes gens qui, la tête pleine de leur *Richelet*, riment méchaniquement la proſe de nos bons auteurs, s'étudieroient à penſer & à s'exprimer d'eux-mêmes, au lieu de tourmenter des mots qui ne ſont qu'atteſter la ſupériorité de la proſe ſur notre gothique poéſie.

On laiſſeroit la facture des vers aux amoureux, les belles ne devant pas en être privées; d'ailleurs, les chanſons, les ſonnets, les madrigaux ſont de toute néceſſité, en ce qu'ils préludent efficacement à la naiſſance des enfans. Or, un joli madrigal, careſſant les graces d'une jeune vierge, vaut mieux qu'un gros poëme ſomnifere, alongé en douze chants, le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les ſtances amoureuſes en faveur de la population.

Peut-il y avoir des poëmes en profe ? Cette queftion ne pourroit-elle pas être propofée fous d'autres termes : fi la qualité de poëte eft inféparable de celle de verfificateur ? On regarde aujourd'hui comme certain que l'on peut être verfificateur fans être poëte : témoin M. l'abbé Delille. Un ouvrage, quoiqu'écrit en vers, mais fans épifodes, fans figures, fans mouvemens, fans images, ne feroit point l'ouvrage d'un poëte. Mais admettez du génie, de la force, de l'imagination, de la variété en profe ; cet auteur-là fera poëte fans être verfificateur.

Horace, juge très-compétnet, reconnoît le poëte à trois grands caracteres.

Ingenium cui fit, cui mens divinior, atque os
Magna fonaturum. . . . . .

Il n'eft pas là queftion de vers ; il eft tant de vers fans poéfie !

Moliere n'eft-il pas un poëte par l'invention, par les touches fortes & comiques, par les expreffions fines & qui peignent l'objet ?

Les

Les verſificateurs françois prendroient-ils obſtinément leur langage particulier & conventionnel pour la poéſie des nations ? Déciſion dont ils ſont capables, qui ſeroit très-ridicule, mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bizarre.

On diſtribuoit bien légérement dans le dernier ſiecle des brevets d'immortalité. On l'aſſuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quatre-vingt années ont fait juſtice de ces intrus au temple de la renommée : ils en ſont chaſſés aujourd'hui. Attendez encore quatre-vingt ans, & vous verrez que la juſtice s'exercera ſur ces écrivains qui, en ſe diſant ſpécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût*, publient les plus froids ouvrages du ſiecle.

MORALE.

C'EST l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale, ſans réflexion préliminaire ; & celui qui a lu, à force de raiſonner, a perdu ſouvent cet inſtinct vigoureux.

Pluſieurs negres marrons ſont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux, à condition qu'il ſervira de bourreau : il refuſe ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ſes negres pour cette exécution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la caſe, prend une hache, ſe coupe le poignet, revient à ſon maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pende mes camarades.*

Des Caraïbes voient leurs ennemis échouer contre des écueils : ils ſe précipitent, les arrachent à la mer, les étendent ſur la greve, prennent toute ſorte de ſoins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit : *Vous êtes*

nos freres aujourd'hui, demain vous ferez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez.

Où brille l'effigie facrée de la morale ? Au milieu des incendies, dans les naufrages. Ici, l'ami fait monter fon ami fur la chaloupe, & refte fur le vaiffeau qui va s'engloutir : là, le voifin paffe à travers les flammes, pour fauver l'enfant qui dort dans fon berceau. Les grandes calamités enfantent les actions héroïques & généreufes.

Qui fe précipite dans la mer, dans un abyme, pour fauver fon femblable ? Des hommes réputés groffiers. Chez eux l'inftinct prévient le raifonnement ; l'héroïfme ne calcule pas, & l'on doit les actions les plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu befoin des hommes ! Il contracte une dureté de cœur qu'il appelle noble fierté : il prend le fafte pour la dignité, le maintien orgueilleux pour la nobleffe ; il vit fans fe connoître, & méprife le genre humain, fans fe douter que ce

qu'il renferme eſt au-deſſus de tout ce qu'il croit être.

Le plus puiſſant des hommes ne ſait pas s'il ne ſera pas un jour à la merci du dernier. Avis aux hommes puiſſans de voir dans tous les hommes un frere qui peut leur tendre une main ſecourable.

PLATON.

L'UNIVERS n'eſt pas l'être néceſſaire & indépendant, diſoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une Intelligence ſouverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque choſe ? Quelque choſe exiſte : or, il a été créé par une Puiſſance qui ne dépend d'aucune cauſe.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne ſont pas d'une néceſſité abſolument géométrique, mais qui ſont un effet du choix &

de la ſageſſe de Dieu , ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un Être intelligent & libre, contre le ſyſtême de la néceſſité abſolue & brute de Straton & de Spinoſa.

Le monde a été appellé un miroir néceſſaire de l'exiſtence de Dieu ; chaque individu de l'univers eſt auſſi un miroir, ſoit qu'on le conſidere en ſoi, ou qu'on ait égard à ſa liaiſon avec tous les autres. Je penſe , donc je ſuis ; je ſuis, donc il y a un Dieu. Après le ſentiment de notre propre exiſtence, il faut reconnoître la cauſe par qui nous exiſtons : il y a une liaiſon invincible entre ces deux propoſitions.

Il exiſte néceſſairement un Être qui ne tient ſon exiſtence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Deſcartes , il exiſte. Plus j'ai creuſé cette penſée, plus elle m'a frappé ; car il eſt certaines vérités très-ſimples qui, étant nées avec nous , ne ſont pas plus tôt apperçues , qu'on penſe ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'exiſte pas ; il

n'a pas la démonſtration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

Dieu eſt tout ce qu'il doit être, ſon eſſence eſt une & néceſſaire ; mais l'être fini ne peut atteindre que ſucceſſivement la plénitude de ſon exiſtence.

L'homme eſt un être fini par ſa nature, il eſt donc impoſſible qu'il ſoit parfaitement heureux : il faut qu'il éprouve des peines, des chagrins.

Le tems doit développer ſon être, doué de ſentiment & d'intelligence ; il peut les perfectionner, parce qu'il y a progreſſion à tout. Il eſt néceſſaire ſans doute qu'il paſſe par tant d'erreurs, par tant de foibleſſes, par tant de miſeres, pour arriver au but de la création. C'eſt alors qu'il entrera ſucceſſivement dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

LECTEURS.

La littérature n'eſt peut-être ſi généralement répandue, que parce que chacun ſe croit en droit d'en juger en dernier reſſort. Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires, que de déciſions ſingulieres !

Tout lecteur prenant un livre, s'aſſied à ſon aiſe comme ſur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon, il le réprimande ; il le loue, il l'approuve, il lui fait bon gré de penſer comme lui ; il ſe fâche quand on contredit ſes opinions ſecretes, il lui en fait preſqu'un crime.

Rien n'eſt plus flatteur pour l'amour-propre que de diſtribuer ainſi à ſon gré & ſans contradiction les honneurs de la renommée, ou les diſgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on

veut juger sa personne ; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger ; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un désœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes ; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons : chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit.

S'il est modeste, on le prend au mot ; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse ; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes ; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point ; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus

difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet; & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractere, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devroit nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens de lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échange. Croit-on avoir payé un livre, parce que l'on a déboursé un peu de monnoie?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent; ils intéressent, & l'auteur a per-

ſuadé la morale ſans en parler. Il ne s'eſt point enfoncé dans des diſcuſſions ſouvent ſeches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuſes qu'il préconiſe; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement. L'auteur s'eſt fait écouter par le plaiſir; & les préceptes de la plus auſtere morale ſe trouvent établis, ſans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora molleſcunt.*

Tout écrivain eſt particuliérement lié à la juſtice d'une maniere ſolemnelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la juſtice eſt une injure faite au genre humain; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom ſent vivement le tort qu'on fait à ſon ſemblable; il ne peut le tolérer; il eſt le ven-

geur de la cauſe publique ; & l'oppreſſion qui eſt tombée ſur ſon voiſin, doit lui devenir perſonnelle. Il ne peut ſe diſpenſer d'élever la voix, & l'écrivain le plus eſtimé ſera toujours celui qui réclamera avec le plus de force les droits impreſcriptibles de la juſtice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître, & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de ſentiment, s'ennuie en liſant *Clariſſe*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaſte étendue, encore trop court. A meſure qu'on a plus d'eſprit, de fineſſe, de connoiſſance des hommes & du cœur humain, on goûte da-

vantage Montaigne, la Fontaine, la Bruyere & Richardſon. Il eſt impoſſible à quelques gens de rien ſentir de certaines beautés qui frappent pluſieurs autres. Tel critique paroît dur & injuſte ; il n'eſt ſouvent qu'inſenſible : vous êtes au-deſſus de ſa ſphere ; la portée de ſon talent eſt la meſure de ſon jugement.

Il y a plus : pour lire certains auteurs, ce n'eſt pas aſſez d'être homme d'eſprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne ſe révelent qu'à une belle ame, à une ame ſenſible, qui a des diſpoſitions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'eſt qu'un mauvais juge : il n'y en a ſi peu de bons que parce que les gens cauſtiques qui liſent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de ſe pénétrer des beaux, des ſublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête eſt quelquefois reçu tout comme l'honnête homme, c'eſt-à-dire, avec

froideur & même avec une certaine dérifion, fur-tout s'il fe préfente au milieu d'un cercle compofé de gens frivoles & corrompus.

RÊVE.

Je rêvois que j'étois exceffivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la nobleffe; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Auffi-tôt je fis peindre mes armoiries fur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver fur les chapeaux de mes domeftiques, fur leurs bas, fur les fers de mes chevaux ; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes fur le dos de chaque volume ; & je les prêtois à tout venant, me difpenfant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiſte qui me faiſoit deſcendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon ſallon.

Quelqu'un s'étant aviſé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une ſeule & même tige, que la nobleſſe devroit être fondée ſur des vertus perſonnelles, je lui ſoutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque choſe dans ce monde; & quoiqu'il ſe tût après cette convaincante réponſe, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il ſe préſenteroit.

Un autre convive ayant ſoutenu que, s'il prenoit fantaiſie au grand-ſeigneur de ſe faire baptiſer, il ne ſeroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de ſa mere, je le pris en ſinguliere affection; car il me répétoit ſouvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon ſallon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadai à moi-même ; & je respectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art héraldique*, qu'elle consultoit soir & matin ; & d'après son récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne ; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réunissant le sang de deux maisons illustres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier.

Je répétois ses paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux

ſourire, ce qui me raviſſoit; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit ſeul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chaſſois tous les jours; & dès qu'un malheureux payſan avoit tué un lievre, je le faiſois traîner dans une cave humide que j'appellois une priſon, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en aſſiſtois pas moins à la meſſe ſolemnelle, puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un ſermon ſur la charité: je louois à haute voix pendant le repas ſa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payſans, pour leur intimer la ſubordination; ce que je faiſois, pour bien conſerver mon rang. Mais un de ces payſans m'ayant rencontré à ſix lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit peſamment ſentir que l'inégalité des conditions n'eſt qu'une chimere: argument déciſif que je ne communiquai

communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriser la robe, à mal parler de la cour, à décider que je resterois oisif, & que je ne servirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par sa mere. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser : ce qui fit présager à madame la baronne l'alliance la plus solemnelle, vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne ; sa tendresse m'en consoloit quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les

inquiétudes attachés à la royauté ; elle me faisoit appercevoir un de mes petits - fils ſuccédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir ſans pouſſer quelques fleurons.

Dans l'extaſe de ces belles idées, nous nous ſerrions tendrement la main, ſur-tout en contemplant la dignité future de notre poſtérité : auſſi, en ſortant de ces converſations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des princes, à la clémence, daignoit généreuſement traiter un payſan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandiſſoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur poſition reſpective & ſans les confondre, le blaſon lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la baſſe-cour, ne craignoit pas pour ſa fille la moindre ſéduction : tous les roturiers, aſſimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit

jamais ma fille que ſous les yeux de ſa mere & à une diſtance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une ſi furieuſe ſurpriſe que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

SUR LE DICTON,

RIEN DE NOUVEAU.

LE génie ſubit le deſtin du deſpotiſme : on s'humilie devant lui, mais en même tems on cherche à le détrôner. Comme le génie, par ſon éclat & ſon aſcendant, rompt ce ſentiment d'égalité, naturel à chaque être, quoique ſes effets ſoient paiſibles & utiles à la ſociété, l'homme vulgaire s'indigne de cette ſupériorité qui ſemble attribuer à un ſeul homme une ſorte d'empire ſur ſes ſemblables.

Dès qu'on veut ſe diſtinguer du commun en annonçant de nouveaux réſultats, on entend répéter avec emphaſe cet axiome : *Rien de nouveau ; tout eſt dit ; nous ſavions cela.*

Il n'en eſt rien ; ſans doute il eſt impoſſible que les premiers linéamens n'aient pas préexiſté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude ſe manifeſte envers l'inventeur ; ſon invention ne pouvoit pas être abſolument iſolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténebres, qu'il ne faudroit point rejeter les premiers eſſais, quelqu'informes qu'ils fuſſent. Une ſimple lueur a quelquefois conduit à l'idée de poſſibilité ; & d'une penſée d'abord conjecturale, on eſt parvenu à la vraiſemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumiere qui rayonne dans tous les eſprits.

La fureur de ſoutenir que *tout eſt dit*, n'eſt donc qu'une injuſtice qui tend à rabaiſſer l'homme qui s'ouvre une carriere nouvelle,

N'eſt-ce pas à la ſuite de mille obſervations particulieres que le phyſicien compoſe ſon ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a diſputé à chaque inventeur ſa découverte ; on ſe perd dans les recherches ; on s'appuie ſur des mots vuides de ſens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu eſprit d'imitation que pour ſe rendre à la clarté & aux conſéquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe, à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'eſt point une opinion erronée & dangereuſe : c'eſt une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainſi l'ont défini les Grecs & Ciceron leur interprete. Et l'autorité des philoſophes, à qui ſeuls il appartient de créer des idées & de fixer le ſens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altere ſans ceſſe ſa grammaire.

La philoſophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus ſociables : elle nous a ſauvés des preſtiges éternels de la ſuperſtition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embraſſé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumiere pure, qui s'accroît & s'accroîtra chaque jour, en détruiſant des opinions abſurdes & cruelles, aura fait connoître la vraie morale comme la ſaine politique.

POINT DE VUE.

QUOI, *n'eſt-ce que cela ?* Voilà le mot que l'homme dit pluſieurs fois pendant ſa vie, à l'heure deſirée de la jouiſſance, au temple de la fortune & de la renommée, au faîte des grandeurs : *Quoi, ce n'eſt que cela ?* C'eſt que toute ſenſation agréable fuit au moment qu'elle nous viſite ; c'eſt que le deſir eſt ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier inſtant qui marque la jouiſſance, eſt

celui où la volupté marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'exiſtence, dit Empedocle, deux génies, toujours ennemis, toujours oppoſés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame : l'un y verſe la gaieté, la joie, le doux contentement ; l'autre y ſouffle la crainte, les ſoucis, les inquiétudes : de ſorte que, pêtris que nous ſommes de ces deux ſubſtances, elles dominent tour-à-tour ; & de là viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue, ce monde ſi brillant ſe décolore ; il ne reſte plus rien autour de nous ; on eſt comme environné de fantômes ; on a pitié de ſoi & de ſes contemporains.

La majeſté du genre humain réſide dans les tombeaux : de là ſont échappés tous ces noms qui rappellent le ſouvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une phyſionomie meſquine en comparaiſon de tous ces illuſtres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous ferons morts. Que dis-je, hélas ! notre vertu même ne fera à nous que quand nous aurons paffé par le trou obfcur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle foit altérée par les coups de la fortune, les pieges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grand charme de la retraite eft de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la profpérité des méchans.

Nous traînons jufqu'au tombeau, dit Boffuet, *la longue chaîne de nos efpérances trompées.* Oh, qu'il a raifon ! L'on n'eft point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne fe connoît pas, & que les fenfations font purement machinales.

Dès que la raifon fe développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le préfent.

Dès que le cœur commence à fentir, & qu'il veut fe livrer à cet attrait touchant & irréfiftible, voix puiffante de la nature, les

loix, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froiſſe ce cœur ſenſible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouiſſance, on la remet au jour de la fortune; ſans elle on eſtime qu'on ne ſauroit être heureux; on calcule, & la volupté fuit à tire-d'aile; bientôt on ſent confuſément que la jeuneſſe ſe conſume dans des ſpéculations qui, duſſent-elles amener le bonheur, ont exigé des ſacrifices chers & préſens.

Cette fortune tant pourſuivie jette enfin une de ſes pommes d'or; on la ramaſſe avidement. C'eſt un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût; il ne flatte que l'œil; on ſoupire, on voudroit revenir ſur ſes premieres années; elles ne ſont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendriſſent point: ils ne font plus monter à l'œil ces larmes d'attendriſſement, ſi voluptueuſes à répandre.

Les mœurs dominantes achévent de vous glacer: on repréſente ſans ceſſe, & l'on n'eſt

pas ſoi. On eſt environné d'êtres ſoi-diſant penſans & ſenſibles, & le cœur & l'eſprit reſtent vuides. Point de loiſir pour l'amitié : les affaires, les devoirs, les bienſéances, voilà ce qui remplit les jours ; & le mécontentement ſecret que produit cette contrainte continuelle, efface la gaieté naturelle ; le moment du rire franc, de la joie, ne ſe trouve plus ; il n'eſt pas beſoin des aſſauts de l'âge pour ſentir que la vie s'éteint ; on vit comme ſi notre ame ne nous appartenoit plus, tant on ſent qu'elle eſt dépendante, & que juſqu'à la maniere de traîner ſa chaîne, tout nous eſt preſcrit par des loix que nous combattons en vain par le ridicule. Elles ne nous aſſujettiſſent pas moins juſqu'au dernier inſtant de notre vie.

ENFANCE.

Pourquoi un enfant nous intéresse-t-il si fort ? Pourquoi l'expression la plus vive modifie-t-elle les traits de son visage ? C'est qu'à raison de sa foiblesse la nature lui a imprimé un charme particulier, que respecte la férocité même.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant ! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme assujetti peut-être à des passions viles & basses : on ne voit que son innocence, sa candeur & son sourire ; on lui rend ses caresses ; on se sent attendrir par ses transports ; c'est un être touchant qui réveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir ; ils semblent par leurs jeux vouloir attirer ses regards & arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfans, si vous les

aimez, tenez-les dans la joie & la gaieté; laiſſez les jouir des plaiſirs de leur âge, qui ſeront, hélas! trop paſſagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouiſſent; le plaiſir eſt pour eux dans la nouveauté des objets. Que ſignifient ces châtimens, ces menaces pour un âge auſſi tendre? Voyez la mobilité du corps de l'enfant: eſt-il fait pour la ſervitude & la gêne? Vous voulez lui donner votre raiſon, & il eſt tout inſtinct; vous lui parlez, & il ne vous comprend pas; vous refrénez ſes aimables penchans, pour lui imprimer le maintien froid que vous inſpirent vos propres chagrins; vous voulez, malgré la nature, qu'ils ſoient malheureux avec vous. Laiſſez à la nature le ſoin d'organiſer ſa tête; ne détruiſez point ſes opérations ſages & lentes: voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mere imbécille! ſont-ce de petits eſclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés, obéiſſans à un geſte, & formés à peu près ſur le modele du petit chien qui eſt à tes pieds, & qui obéit auſſi ponctuellement?

Mais que vois-je ! O ſtupidité ! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, lorſqu'il n'a pas encore pris ſa croiſſance. Deſtructeurs de l'entendement humain, & qui d'une main lourde & peſante allez briſer tous ſes reſſorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. De grace, donnez-lui la meilleure leçon poſſible ; ne lui apprenez rien de ce que vous ſavez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les aſſimiler à ſa portée, de les digérer pour elle, eſt un art bien plus rare qu'on ne penſe ; on n'eſt ſot que parce qu'on a des idées fauſſes : la ſottiſe n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuiſent au lieu de ſervir. Il n'y a tant d'hommes inconſéquens, que parce qu'il y a une foule de ſots maîtres.

N'oublions point ce tems de l'enfance que nous avons paſſé ; jetons la vue ſur ces premieres années de la vie humaine ; ne permettons pas qu'elle ſoit tourmentée par des barbares, & qu'ils transforment des créatures

innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

LE LAC DE NANTUA.

ATTENTIF aux tableaux variés qu'offre la nature, j'ai vu, j'ai observé plusieurs sites étonnans ; mais le lac de Nantua, ce lac resserré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une structure irréguliere, répétant de chaque côté leur base & leur cime ; lorsque je l'ai vu pour la premiere fois, il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été surpris, ému, satisfait profondément ; ce local unique & dont je ne m'étois pas encore formé une idée, pour le coup surpasse la fiction.

On ne sait si la majesté l'emporte sur l'empreinte sauvage ; mais celle-ci n'attriste point l'œil. Ces beautés pittoresques sont fieres sans être dures, rapprochées sans confusion ; & l'imagination, en y rêvant beaucoup, ne sauroit faire mieux.

Le point de vue du fond, ſcene brillante & majeſtueuſe, offre des maſſes qui paroiſſent fermer le lac, & lui oppoſer des barrieres inſurmontables. L'illuſion eſt ſi complete, qu'en avançant on croit être obligé de revenir ſur ſes pas; il faut ſe convaincre par ſoi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit dans un degré égal l'admiration, le plaiſir & la ſurpriſe. Les nues diverſement colorées ſemblent terminer l'horizon, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où ſe réfléchit le plus ſingulier payſage qui ait encore frappé mes regards.

C'eſt le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers; je m'environne avec raviſſement des images agreſtes de ce lieu, véritable ſéjour de l'inſpiration poétique : je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces ſommets, ces bizarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il ſoit plus aiſé de créer à peu de frais quelque choſe de grand & de ſolemnel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon,

le faifit involontairement ; & il faut être cordonnier & avoir pris naiffance dans ce lieu,(1) pour n'en pas fentir les étonnantes beautés.

C'eft la falle la plus magique peut-être qui exifte dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le fpectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus impofant.

Oui, fi j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendroit du prodige & de l'enchantement. Des feux diftribués fur les hauteurs donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois fur leur cime des hommes habillés en géants, qui, armés de maffues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches ; & je me figure en même tems vingt jolies femmes, mais fenfibles, quoique jolies, tout-à-coup tranfportées de Paris fur les bords de ce lac qui leur feroit inconnu.

---

(1) La petite ville de Nantua eft peuplée de cordonniers.

A leur arrivée, mes pots-à-feux, inégalement jetés, s'allumeroient parmi la ſombre verdure des pins; mes géants deſcendroient des hauteurs; quelques fuſées rares s'élanceroient; les chaloupes du lac promeneroient des figures fantaſques & des pavillons bigarrés. Mes beautés Pariſiennes marcheroient de ſurpriſe en ſurpriſe; j'aurois l'air alors d'un magicien qui auroit ordonné à une longue file de rochers de s'ouvrir, de ſe partager en deux, & de verſer un lac tout au milieu. En appercevant une ville & des clochers, dont les pointes figureroient au milieu de ces aſpérités, mes jolies femmes ne pourroient pas croire que l'homme eût jamais bâti là des clochers; elles en feroient honneur à ma baguette.

Je me réjouirois de la frayeur ou de l'étonnement qu'apporteroient ces grandes ombres mouvantes, mêlangées de fugitives clartés. Le lac ſe changeroit bientôt en un miroir de feu; l'écho répéteroit le bruit des boîtes; des antres enflammés s'ouvriroient; le ſon des

tymbales sortiroit de l'épaisseur des bois ; des spectres errans représenteroient des scenes demi-effrayantes : tout seroit, pendant la nuit, terrible, imposant, solemnel ; mais à la renaissance du jour, les flammes & les fantômes disparoîtroient ; des tableaux rians, frais, voluptueux, succéderoient sur la pelouse verte : ce ne seroit plus l'antre de Lemnos, habité par les noirs Cyclopes ; ces formidables roches, qui n'offrent pas une nudité choquante, étaleroient leurs fleurs & leur verdure ; l'on verroit en l'air des grouppes de bergers, & leurs danses animées : mais je crois que l'on regretteroit le rare spectacle de la nuit.

Comment le lac de Nantua n'a t-il pas été chanté par nos poëtes ? Ils ne l'ont donc pas vu ? & où composent-ils ? Celui qui m'a tiré par la manche, en disant, *il est tems de remonter en voiture*, m'a paru proférer un blasphême : il a coupé par ce mot la fête enchantée que je dessinois ; il m'a porté un coup fatal, il m'a causé une perte irréparable.

Quand j'y retournerai, je serai seul, je

contemplerai seul cette file de rochers hauts & verdoyans ; j'agiterai leurs cimes orgueilleuses, en jetant un caillou dans le miroir du lac ; j'acheverai ma composition magique, & je verrai si la réalité des objets l'emporte une fois sur la riche fiction.

Ce lieu solitaire est si beau, si grave, si imposant, que je doute que, devant cette scene majestueuse & profonde, le brigand ait pu tirer son poignard du fourreau. Si ce crime a été commis en cet endroit, cet assassin est un être à part, & je le condamne à une double mort.

De ce beau lac de Nantua, d'où mes jolies femmes ne croiroient pouvoir jamais sortir sans rétrograder, je les conduirois à quelques lieues de là ; je leur ferois considérer les abymes du pont de *Bellegarde.* C'est là qu'on voit la *perte du Rhône.* Les plus hardies descendroient avec moi ; les autres sonderoient d'un œil tremblant les profondeurs où le fleuve tout-à-coup s'engouffre & rentre en terre. Sans leur donner presque le tems de

réfléchir ſur ce qu'elles auroient vu, je les reconduirois à Paris, & je les menerois le ſoir même à l'opéra.

Là, je ſuis bien ſûr que, l'imagination encore remplie de ces magnifiques tableaux, elles ne pourroient plus voir rouler ces décorations qui repréſentent des rochers, des forêts, des torrens, ſans ſourire à l'impuiſſante imitation. Pendant ſix mois le décorateur, malgré ſon talent, leur paroîtroit audacieux & ridicule; & c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces ſcenes de grandeur. A la premiere décoration roulante qui vouloit repréſenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire; & mes voiſins me voyant rire tout ſeul, ſans en pénétrer la cauſe, me prirent certainement pour un inſenſé.

CRITIQUES.

QU'ONT fait les premiers critiques ? Ils ont cherché les regles de l'art dans les ouvrages de l'art : comme si l'art pouvoit donner les regles qui constituent l'art ! Au lieu de puiser dans la nature, modele universel, fécond, varié, intarissable, ils ont établi l'artiste comme le modele de perfection ; & de là ceux qui sont venus, se sont trouvé renfermés dans un sphere étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuse s'est répandue sur les productions des écrivains. Les poëtes ne sont pas sortis de cet esprit d'imitation, jusques là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées.

Les poëmes épiques, les tragédies, les oraisons funebres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs : comment porter un jugement qui ne soit pas

imparfait, lorſqu'on ne fait que comparer une choſe à elle-même ? N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature ? Le moindre objet, quand on l'obſerve, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront ; au lieu que les regles donnent de fauſſes lumieres qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journaliſtes, les diſſertateurs, toute cette tourbe ſcholaſtique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes ſottiſes, préconiſant tout ce qui eſt fait anciennement, & livrant ſagement la guerre à ce qui ſe fait & à ce qui ſe fera, ont la prunelle des hiboux, qui ſe contracte douloureuſement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois ; ils vous parlent de ce qu'on ſait ; ils crient au blaſphémateur dès qu'on ſe moque d'eux ; ils vous accablent de paſſages & d'autorités étrangeres, ſans quoi ils ne parleroient pas long-tems. Il faudroit rire de leur engouement ſuperſtitieux,

ſi toutefois cela étoit permis, quand on ſonge qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables aſſaſſins du génie.

Il ne faut point haïr leurs ſatires, mais bien leurs éloges : qu'ils ſont inſolens quand ils ſe mettent à louer ! Semblables à ces bons prélats qui d'un air ſérieux ſacrent les rois & poſent le diadême ſur leur tête, comme s'ils les faiſoient régner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir ſur leurs trônes ; on diroit que ce ſont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui conſtatent leurs droits chancelans. Ils en impoſent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils ſe tranſmettent, & des phraſes qu'ils ne ſavent pas même varier. *La décadence des arts eſt totale. Le goût s'eſt perdu. La nature eſt épuiſée, elle ne peut rien produire de ſemblable aux ſiecles paſſés. Le temple de la gloire eſt fermé, & ſes portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les briſe à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel : ils vont répétant encore que

celui qui y eſt entré il y a cent ans, étoit bien plus g and, bien plus illuſtre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le ſacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuiſſance. Rubens depuis a peint ſur le même viſage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mere; & nos critiques ont loué abſolument ſur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art, & ſon menſonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il eſt plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher ſeul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres: on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant ſans guide; on ne fera que paſſer par la porte commune, en obſervant les pas de ſes prédéceſſeurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les eſprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oſer d'eux-mêmes, ils auroient

ouvert la carriere d'une maniere qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que ſous le même aſpect ; & de là naiſſent triſtement les mêmes réſultats : au lieu de creuſer, ils paſſent légérement ſur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés ; ils auroient commandé à leur ſiecle, ils lui obéiſſent ; ſéduits qu'ils ſont par la ſotte autorité des barbes griſes, ils adoptent ce que ſous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art ſe perfectionne, parce que les copies ſe multiplient ; c'eſt une abondance indigente, & cette fauſſe richeſſe ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie, plus on eſt eſclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à ſon huitieme luſtre eſt déjà durement modifié ; c'eſt la libre & ardente jeuneſſe qui fait s'ouvrir une nouvelle lice ; elle ſeule donne un poids aux idées récentes

& utiles, & proſcrit le fatras du ſiecle qui fuit.

DES FEMMES SAVANTES

DE MOLIERE.

Moliere, dans les *Femmes ſavantes*, a chargé les portraits, comme dans toutes ſes autres pieces, mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu ſe venger de certaines cotteries, où probablement il n'étoit pas bien traité; & que n'ayant pu captiver le ſuffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui de ſon tems faiſoient conſiſter tout leur mince ſavoir à former un bizarre aſſemblage de mots ſcientifiques & *précieux*, il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'inſtruire, & qui ſont retenues par la crainte de paſſer pour ſingulieres. Ainſi les effets qui réſultent de cette piece ſont plus nuiſibles qu'utiles.

Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense, a si bien dit M. Diderot, qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit, lorsqu'elles ont vû applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé, qui n'est pas encore éteint en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres.

Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs; & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis, tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes, occupées de miseres & de futilités, triomphent de cette

piece, & semblent dire, en faisant des nœuds : « Vous voyez comme on traite les femmes » qui veulent s'instruire; nous nous garde- » rons bien de donner dans l'étude. »

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode ; elles se jettent dans la médisance, fille de l'oisiveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi frivole. De sorte que, dans toutes les maisons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles; le babil, les tracasseries remplacent la bonne conversation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment instruites dans notre siecle que dans le siecle passé. L'on ne voit que dolentes petites-maîtresses qui n'ont qu'un jargon stérile, & qui à la lettre sont des *oies couleur de rose.*

Telle femme qui dépense avec son maître-d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par

an, auroit pu employer une partie de cette ſomme aux progrès de l'aſtronomie, de la phyſique, de la chymie, &c. qui en eſt empêchée par le funeſte tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule ſur les hommes livrés aux ſciences exactes, il auroit fait rétrograder ſon ſiecle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute ſon humeur, au lieu d'embraſſer l'enſemble, c'eſt-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'eſprit que l'homme; autant de ſagacité; & la vie ſédentaire leur permettroit de longs travaux & des ſuccès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en penſant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion barbare, qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petiteſſes qui l'accompagnent. Auſſi cette oiſiveté autoriſée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuſe activité contre la ſociété même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & ſecretes, qui

alterent la franchiſe & la cordialité. *L'homme inſtruit*, comme l'a dit Helvetius, *ne médit que pour ſe venger; il le fait en paſſant, & non pour s'amuſer.*

FACILITÉ.

J'AIME les génies faciles. Leur ſtyle a de la grace, de l'aiſance, un certain air animé, vivant. Ils ne ſe conſument pas laborieuſement dans l'ombre du cabinet; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puiſent le ſujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, préſentent à leur eſprit une foule d'idées; ils ne s'appeſantiſſent point ſur les objets étrangers, ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'inſtinct de l'art: & ces intrépides travailleurs, qui remettent l'ouvrage vingt fois ſur le métier, ſont des ouvriers de patience, auxquels le tems amene enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aiſé & brillant des gens de qualité.

Les vers de la Fontaine, de Voltaire, la prose de Fénelon ressemblent à une source abondante & pure, qui coule sans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un instant, elle ne le peut avec des mois entiers; elle est lumineuse & rapide; elle compare & combine avec célérité, ou elle reste ensevelie dans les nuages qui l'offusquent.

TURENNE.

LES grands hommes ne savent point les petites choses. Turenne, après avoir remporté plusieurs batailles, apprit avec assez de peine la maniere de saluer à la tête de son régiment d'infanterie.

LES HISTORIENS.

FABLE.

UN finge tenoit le pinceau ; mais fidele obfervateur de la nature, il peignoit les animaux avec une fcrupuleufe reffemblance. Il donnoit au courfier fon noble & libre élan, à l'ours fa pefanteur, au tigre fa phyfionomie cruelle, au baudet fes longues oreilles. Les animaux carnaciers, mécontens de leur portrait, lui refuferent le falaire. Il fallut encore qu'il fe dérobât à leur vengeance.

Un renard, moins favant, mais plus fin, dit : Je profiterai de la fottife de ce peintre véridique. Eft-ce qu'on fait un portrait reffemblant de ces fuperbes animaux ? Non. Ils veulent être flattés ; c'eft alors qu'ils paient.

Le renard broya fes couleurs fur une palette différente. Il donna à la tête du lion, malgré fon horrible criniere, une aimable douceur ; fa gueule fut moins large ; il fit prefque

presque sourire sa rugissante majesté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & sanglant; l'ours devint mignon : il retrancha à l'âne la moitié de ses oreilles, & donna au porc un corsage léger : le loup parut débonnaire : les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé, ni serres tranchantes.

Ces fiers animaux, charmés de cette forme nouvelle, lui donnerent patentes & pension.

TAVERNIER.

Le fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant Louis XIV qu'il vouloit acheter un domaine en Suisse. Le roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans son royaume, Tavernier répondit avec une singuliere naïveté : *C'est que je veux, sire, que mon domaine soit à moi.*

J'ai visité la maison qu'il avoit acquise à Aubonne, près du lac de Geneve. Mais je me

trompe, cette maiſon eſt une baronnie.

En parcourant donc la baronnie, je me diſois : Que ne puis-je converſer avec l'homme qui, pendant quarante années, tourmenté d'une paſſion ambulante, a fait ſix voyages en Turquie, en Perſe & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir, & qui, courant enſuite après les débris de ſa fortune, eſt allé terminer ſes jours à Moſcow, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ! Quelle ſinguliere deſtinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célebre voyageur, & lui demander pourquoi, après avoir viſité l'Europe & l'Aſie, il étoit venu ſe fixer près du lac de Geneve. En y réfléchiſſant, je crus en deviner la raiſon. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre, les riches contrées de l'Aſie, où croiſſent les épiceries, la ſoie, les parfums, l'or, les diamans, tout ce qui flatte les ſens & l'imagination de l'homme ; mais en même tems il y avoit trouvé l'eſclavage, l'ignorance, la barbarie ; il avoit remarqué

que ces pays, enchanteurs dans la deſcription, n'étoient pas faits pour l'Européen civiliſé, qui tient à ſes mœurs. Il chercha donc, pour finir ſes jours, un climat doux, un ſol fertile, un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suiſſes, alors ſimples, hoſpitaliers, recevoient comme un frere l'étranger qui venoit s'établir chez eux, & s'empreſſoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce tems-là ; & je ne conſeille plus à tout voyageur qui veut ſe repoſer de ſes longues fatigues, de chercher les douceurs de la vie en Suiſſe plutôt qu'ailleurs.

Tavernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrêmités de l'Aſie ; & Louis XIV toujours reconnoiſſant de ce qui pouvoit étendre ſa gloire, lui donna des lettres de nobleſſe, quoiqu'il fût proteſtant.

Tavernier eſt le guide des joailliers. Quelle combinaiſon dans l'ordre ſocial, que celle qui attribue à un petit caillou tranſparent, fort inutile au bonheur & même au plaiſir, une

valeur auſſi conſidérable! Cela eſt bien plus étonnant que les voyages en Perſe de Jean-Baptiſte Tavernier né à Paris, & ſa courſe à Moſcow lorſqu'il étoit plus qu'octogénaire.

MONTESQUIEU.

Je me tranſporte au jour où parut *l'Eſprit des loix*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Perſannes* & le *Temple de Gnide*, dûrent bien être étonnées, quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Monteſquieu avoit attrapé ſa nation. Il étoit curieux, à l'apparition de l'ouvrage, d'entendre le prononcé des juriſconſultes, des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut-être que dix ou douze philoſophes en France, qui fuſſent capables d'apprécier le livre.

Le chapitre de la conſtitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrerent pas à Paris trente lecteurs; & cependant tous

les audacieux folliculaires, toujours pressés d'écrire & de juger, dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le relégua, pour ainsi dire, parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation, qu'il étoit entré dans le sanctuaire des loix, qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique, la nation passa à une autre extrêmité; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singuliere destinée de *l'Esprit des loix*, d'avoir été regardé d'abord avec indifférence, loué ensuite avec enthousiasme, acheté avec empressement, & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute *l'Esprit des loix* contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius, de Puffendorf & autres jurisconsultes s'y manifeste trop. L'au-

teur met les citations à la place du raisonnement ; déguise sous un ton léger des choses dont il ne s'est pas bien rendu compte à lui-même ; affecte d'être obscur lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits : mais, à tout prendre, c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitieme siecle.

Il apprend à lier des idées séparées, il établit des rapports jusqu'alors inconnus, il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée, il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation, fut jeté au milieu d'elle, lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de *pantins* & de l'opéra comique, & qu'elle reposoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœuvre de ses chefs.

Montesquieu peut être considéré parmi nous comme le Descartes de la politique. Les idées qu'on lui conteste & qui n'ont pour base que son imagination, portent un caractere élevé ; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen, & qui

excerce notre raisonnement. Il semble converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France sur les matieres politiques ; si la secte des économistes nous a si fort ennuyés, en nous débitant en mauvais style ses idées creuses, c'est à Montesquieu qu'est due la premiere impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés, les élégans, les commis, & même quelques femmes prononcent les mots de *démocratie*, d'*aristocratie* & d'*olygarchie*, c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms-là.

LYCURGUE.

C'ÉTOIT un législateur qui étoit descendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue, qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination, pour ne le soumettre qu'aux besoins primitifs, excluant la volupté pour

mieux fermer la porte à la douleur, anéantiſſant les deſirs pour l'enlever aux regrets, aux inquiétudes, aux ſoucis; hardi législateur, qui fit l'homme riche en le privant de tout, qui le rendit fort en trempant ſon ame dans une diſcipline auſtere, qui le rendit éclairé en lui ôtant juſqu'à l'ombre des fantômes qui perſécutent la foibleſſe, qui le fit puiſſant en appuyant ſon courage ſur la baſe d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées; il faut le traiter de fou, ou l'honorer comme un homme ſublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être iſolé, le premier trait du législateur qui voudroit couper la ſource des vices, feroit, à l'exemple de Lycurgue, d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code feroit preſque fait; car ſon peuple, avec le beſoin des paſſions, n'en auroit que de légitimes, parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le feroient pas.

Que feroit alors un homme vicieux? Avec quoi tenteroit-il? Avec quoi pourroit-il cor-

rompre ? Avec quoi feroit-il corrompu ? Point d'échange qui ne fût vifible, point d'échange au-delà des befoins de la vie ; le particulier feroit vertueux, & l'état auffi.

Si jamais un législateur pouvoit donner des loix adoptées de tous les peuples, ou du moins du plus grand nombre, ces loix ne feroient plus renverfées par les conquérans ; elles feroient éternelles. On en conçoit la poffibilité ; mais l'expérience du paffé range cette douce idée dans la claffe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie, il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à Lacédémone ; comment le rallumer ? En ne permettant plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée. Les Lacédémoniens redevinrent amoureux, & d'époux languiffans monterent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'eft-il pas d'un phyficien ?

Nous avons loué Lycurgue ; mais lorfqu'on fonge que lui-même n'a pu établir la bafe de fa fociété que fur les ilotes qui repréfentoient nos malheureux negres, on ne

ſait plus alors que penſer de ces gouvernemens anciens ſi vantés.

Ces ilotes portoient tout le fardeau de la ſervitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos negres exécutent quelquefois des airs de Rameau; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poëte Lacédémonien. On les enivroit ſans pudeur, pour montrer le hideux ſpectacle d'une groſſiere ivreſſe. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeuneſſe belliqueuſe à fondre à l'improviſte ſur l'ennemi & à ne point manquer ſon coup, on envoyoit des guerriers adoleſcens dans la campagne guetter les ilotes, & le mérite conſiſtoit à les poignarder ſubtilement, ſans être apperçu de perſonne. Et le terrible Lycurgue avoit dreſſé une ſtatue au rire!

Que penſer donc de Lycurgue? Que ſa législation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

AUX LAIDES.

On dit, voilà une jolie femme ; on n'apperçoit guere que ſon viſage. Il eſt dans celles qui ſont réputées laides, des beautés que l'on dérobe à la vue : jamais un attachement durable n'a tort. Ce ne ſont point les plus belles femmes qui inſpirent les plus fortes paſſions. Qui connoît, en voyant une femme, tout l'agrément qu'elle met dans le tête-à-tête ? Devinera-t-on le jeu, l'art, l'aſſaiſonnement de ſes careſſes ? Que de graces animées ſortent de ſes yeux qui ſemblent froids ou diſtraits ! Auſſi tel ſourire enflamme un cœur, tandis qu'il n'effleure pas un autre : c'eſt cette diverſité de goûts qui fait que toutes les femmes trouvent des adorateurs, & que celle qui paroît la plus infortunée, n'a quelquefois rien à envier à celle qui reçoit des hommages publics, leſquels ne ſont pas toujours confirmés dans l'ombre du myſtere.

C'eſt là ſouvent que le menſonge de l'art diſparoît ; c'eſt là que la beauté fiere & ſuperbe n'a plus ſouvent les mêmes perfections, & que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit des triomphes multipliés, dus à des graces étrangeres à la figure orgueilleuſe & vaine.

Si l'amour, comme le diſoit Ninon de Lenclos, eſt la piece où les entr'actes ſont les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une paſſion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuſe raiſon qui l'éclaire, l'inſtruit & métamorphoſe les plaiſirs de la volupté en jouiſſances pures qui appartiennent à l'ame !

PEINTURE

D'UNE BATAILLE.

On a forcé l'homme libre à porter un fuſil ſur ſon épaule, à y attacher l'infernale baïonnette ; on l'a arraché à ſa chaumiere, pour le traîner dans des combats que ſon ame déteſte ;

le laboureur a quitté sa charrue, l'artisan son attelier; le jeune homme a déserté l'autel de l'hyménée, il abandonne un pere infirme, une amante, une famille désolée; il va grossir la foule de ces combattans, dont les cœurs se sont ouverts par degrés à la licence, à la férocité & à violence.

Voilà cent mille hommes opposés à cent mille hommes; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Quel nombre prodigieux d'hommes serrés l'un contre l'autre, déployant leurs phalanges mouvantes, se rangent dans un ordre combiné, pour se donner la mort avec art! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal: féroces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere. Ils ont vendu leur sang à vil prix, & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve, cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Eh! qui s'attendroit aux horreurs du carnage?

La terre eſt en fleurs, le doux printems de ſon voile azuré embraſſe les airs, la nature ſourit en mere tendre, le ſoleil dans une majeſté tranquille verſe ſes rayons bienfaiſans qui dorent & mûriſſent les dons du Créateur; tout eſt calme, tout eſt en harmonie dans l'univers. Les miſérables mortels, agités d'une ſombre frénéſie, portent ſeuls la fureur dans leur ſein; ils vont s'égorger ſur le verd tendre & renaiſſant des prés. Les armées s'approchent, les moiſſons ſont ravagées, déjà la mort vole: quel tumule effroyable! Toute la nature en un inſtant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux inſtrumens des vengeances humaines? Emules de la foudre & plus terribles qu'elle, ils couvrent de leurs mugiſſemens les clameurs plaintives des mourans; ils repouſſent la pitié qui voudroit ſe faire un paſſage dans les cœurs; un nuage de poudre & de fumée s'éleve vers le ciel, comme pour lui dérober l'aſſemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer ſe réuniſſent dans un

étroit efpace. Les tigres, les ours, les lions, preffés de l'aiguillon d'une faim vorace, ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruiffeaux de fang qui coulent : ici vingt mille hommes font égorgés par la fantaifie d'un feul homme ; les voyez-vous tomber les uns fur les autres, fans nom, fans mémoire, fans être regrettés, fans être connus ? Ainfi un vent fubit du nord fait périr cette multitude d'infectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent, ces infortunés, ils pouffent des cris lamentables vers un ciel d'airain ; foulés fous les pieds des chevaux, foulés fous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendriront point, ils meurent fous mille formes plus douloureufes les unes que les autres. Tandis que les plus à plaindre, confervant un refte de vie, & confumés par la foif, le plus intolérable des tourmens, ne peuvent encore mourir, d'autres, oubliant que le trépas les environne, s'acharnent fur leurs compagnons mutilés, & fans pitié pour

leurs bleſſures, dépouillent avec cupidité leurs corps déchirés & palpitans.

O Dieu ! ô Créateur de l'univers ! quoi, c'eſt là l'homme ? Quoi, cette belle créature que la nature avoit douée d'un cœur tendre, d'un front plein de nobleſſe, qui ſourit vers le ciel, qui conçoit, qui nourrit & les douces émotions de la pitié & les tranſports généreux de la bienfaiſance, qui fait admirer & la vertu & la grandeur d'ame, qui fait pleurer ; quoi, c'eſt ſa main qui plante l'étendard de la victoire ſur des monceaux de cadavres avec une joie odieuſe & triomphante ! Quel horrible trophée ! O mes freres ! ah ! laiſſez-moi pleurer ſur vous, ſur vos crimes, ſur vos malheurs. Quelle eſt donc votre conquête ? Je ne vois que du ſang & des larmes. A quoi ſe réduit votre triomphe ? Le pillage n'enrichit point ; les larmes du genre humain ne feront jamais un heureux ; & ce que l'ambition emporte dans ſa courſe effrénée, fuit des mains de l'uſurpateur.

Allez, barbares, allez, triomphez dans les

rangs

rangs de cette vaste scene de carnage; attachez vos regards sur ces visages pâles & livides, où la douleur & la rage sont peintes en traits hideux; jouissez de votre cruelle victoire; errez sur ces immenses tombeaux; comptez les nombreuses victimes que, comme des dieux infernaux, vous avez commandé à la mort de saisir; allumez vos feux d'alégresse parmi ces restes lamentables; osez dans vos cantiques appeller le Dieu qui vous ordonna de vous aimer comme freres, le Dieu des armées. Que vois-je! vos mains sanglantes s'empressent à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité, ces mêmes hommes auxquels vous venez d'arracher la moitié de la vie: vous leur prodiguez vos soins, vous arrosez leurs plaies de vos larmes; un rayon d'humanité a lui sur ces plaines ensanglantées: sont-ce les mêmes hommes? Qu'êtes-vous donc? Méchans ou insensés?

BULLE.

Une bulle très-ſinguliere eſt celle de Léon X. Elle déclare excommuniés ceux qui écriroient quelque critique contre le poëme de l'Arioſte.

On a vu Alexandre VI donner par une bulle toute l'Amérique, isles & continent, au roi d'Eſpagne, & déclarer que les habitans du Nouveau-Monde n'avoient aucune propriété du terrein. Quelques publiciſtes ont ſoutenu la validité de cette bulle, ce qui eſt plus étonnant encore que la donation du pontife.

Quand on égorgeoit un cacique, qu'on envahiſſoit ſa province, on citoit cette bulle émanée de Rome, & l'uſurpation prenoit le titre de propriété. Cet acte par lequel un pape, chef d'une religion de déſintéreſſement, donnoit un monde avec tous ſes habitans, n'a jamais été révoqué.

SAGESSE.

La plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse, & celle-ci a fait naître des questions subtiles & contentieuses. Les plus beaux raisonnemens portent à faux, quand ils nous élevent trop au-dessus ou nous abaissent au-dessous de notre sphere. Peut-on être sage sans cesser d'être homme ? Nous voulons être heureux. Peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes ?

La sagesse est une effusion de l'ame dans sa pureté ; elle rassemble les qualités du cœur & de l'esprit, comme un miroir concave réunit les rayons du soleil.

Les vrais sages composent une classe d'hommes distinguée de toutes les autres. Si on les examine de près, on les verra supporter les défauts de leurs semblables, comme les défauts de la figure ; ils ne se révoltent que

contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroissent que des goûts, quand on les restreint à leur juste valeur ; c'est-à-dire, qu'ils ne passent pas les bornes qui leur sont prescrites. Le sage se prête sans peine aux foiblesses des autres, parce qu'il sent que lui-même y est exposé.

La complaisance & l'indulgence sont des besoins de la société : la rudesse & la dureté en sont les fléaux.

Les censeurs trop rigides font plus de mal que de bien. Les vertus se soutiennent par le sentiment ; on l'éteint ce sentiment, quand on le contrarie avec trop de rigueur. Est-on en droit d'exiger des autres ce qu'on a souvent de la peine d'obtenir de soi-même ? Or tout est perdu, si l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires est en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le soin des mœurs sociales à la saine philosophie, qui veille aux devoirs de la société & de l'honnêteté publique.

Le sage connoît le peu de distance qui sé-

pare les bonnes qualités d'avec les mauvaises; il se défie de la modestie qui déguise la vanité, de la politesse qui dégénere en fausseté, de l'esprit qui n'est plus que du bel esprit & du ton raisonneur qui naît de la sécheresse de l'ame.

La pente du bien au mal est presqu'insensible; le sage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des esprits; mais il se concilie avec tout le monde, autant que la raison & le bon-sens le permettent. Il veut être le frere & l'ami de tous les hommes; en cela bien opposé à ces esprits chagrins, à ces noirs misanthropes, hérissés de contradictions, qui ne sont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La supériorité des rangs, les fortunes brillantes n'excitent en lui ni envie, ni cupidité, parce qu'il se rappelle que nous naissons & mourons tous égaux, le prince comme le laboureur. Ce qui se passe dans le court intervalle qui sépare ces deux événemens, sont

des accidens trop peu durables pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouissances ! La moindre privation lui deviendra fort amere.

Les grandes passions écartent la sagesse ; on ne peut trop tôt combattre leurs premieres attaques ; le sage ne leur laisse de vie qu'autant qu'il en faut pour donner à l'ame quelques secousses qui réveillent son activité.

La raison ne désapprouve pas les passions douces que la nature, notre mere commune, fait naître & qu'elle rend nécessaires. Vivre sans desir, mépriser les sensations agréables, se rendre impassible, c'est renoncer à notre état d'intelligence, pour tomber dans celui d'un individu isolé, étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la somme des plaisirs, comparée à la somme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines sont en plus grand nombre que les plaisirs. La solution de ce

problême dépend beaucoup du tempérament, du caractere & de l'humeur de chaque perſonne en particulier. Si l'on veut le réſoudre en général, on pourra croire qu'il s'eſt trompé. Mettons en ligne de compte nos beſoins ſatisfaits, la ceſſation des maux, le ſouvenir d'en être délivrés ; ajoutons-y les événemens heureux, les eſpérances : on verra que le nombre des plaiſirs ſurpaſſe celui des peines; mais la ſatisfaction qui en réſulte eſt en plus grande partie l'ouvrage de la ſageſſe.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un déſordre qui affecte notre ame d'un ſentiment douloureux : le ſage cherche à s'en délivrer en réfléchiſſant que preſque toujours leur cauſe ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le déſeſpoir eſt une ſurpriſe redoutable qu'il a ſoin de prévoir pour s'en garantir, comme d'une chûte dont on eſt menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en eſt pas le maître; c'eſt avouer qu'on ſe laiſſe conduire par le ſeul inſtinct phyſique. Toutes les grandes agita-

tions de l'ame peuvent être appaifées, puifqu'on fait que leur effet s'ufe avec le tems, & que leur impétuofité fe calmera d'elle-même. Ce qui paroît impoffible à une tête puérile, n'eft pas trop difficile à une tête raifonnable qui veut fecouer le joug de tout ce qui trouble fa tranquillité & fon bonheur.

ROMANS.

LES romans, regardés comme frivoles par quelques perfonnes graves, mais qui ont la vue courte, font la plus fidelle hiftoire des mœurs & des ufages d'une nation. Le philofophe dédaignant quelquefois & à jufte titre l'hiftorien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voifins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'hiftoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête fes fuperbes regards que fur les rois,

ſur leurs entrepiſes particulieres, & ſur les vaſtes & ténébreuſes opérations de leur politique. Le roman moins altier embraſſe la foule des individus, & ſuit la marche du caractere national. Il n'a pu même intéreſſer, dans le moment où il a paru, qu'en offrant ſous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des perſonnes. Cette peinture doit être précieuſe à l'obſervateur des mœurs anciennes & modernes, qui, ſachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles inductions ſur la ſcience importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage, c'eſt le progrès des connoiſſances humaines, ſuivies & marquées dans l'hiſtorique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du ſiecle où ils ont été compoſés; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles ſe ſont naturaliſées. Cette adoption eſt curieuſe à examiner & démontre l'aſcendant du merveilleux ſur les têtes humaines qui ſemblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la ſatire, dans tous les tems, s'eſt auſſi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône juſqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états ; & l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le ſoin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiſer ou expoſer leurs portraits ſatiriques ou comiques.

Le génie de la compoſition, empreint dans différentes époques, ne ſerviroit pas moins par comparaiſon à jeter du jour ſur les interminables diſputes que le goût changeant des peuples amene preſque à chaque ſiecle. On découvriroit combien le coſtume influe ſur les idées & maîtriſe les opinions : rapport intéreſſant, auquel la plume de l'hiſtorien ne touche preſque jamais, tout occupé qu'il eſt de cette minutieuſe exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naiſſance, du caractere paſſager & de la mort des rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la

terre, & apperçoit mieux la phyſionomie de la nation; ce ſont tous ſes traits qui, arrêtant ſon pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Auſſi quelque choſe d'animé & d'actif reſpire dans ces productions, tandis que tant d'hiſtoires n'offrent qu'une eſpece d'oſtéologie ſans mouvement & ſans graces.

Enfin l'amour, ſentiment univerſel & auſſi varié dans ſon principe & dans ſes effets que la foule qui brûle de ſes feux, ſe produit ſous toutes les formes dans ces ſortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en réſulte eſt immortel, parce qu'il eſt fondé ſur la profonde ſenſibilité de l'homme, ſur les combats qu'il éprouve, ſur les plaiſirs qu'il pourſuit, & que cette tendance eſt indeſtructible au milieu des ſables mouvans que ſoulevent les orages de la politique.

Il eſt encore une ſorte de roman bien cher au philoſophe; c'eſt celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale: rêve conſolateur, qui fait entrevoir obſcurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre

en dépôt commun les lumieres de leur raiſon & le courage de leur ame, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes reſpire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantaſtiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le ſonge diſparoîtra ; & du moins il ſe ſent plus diſpoſé à pourſuivre dans la carriere de la vie, en penſant que lui ou ſes enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philoſophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répete, de tout auteur qui dans ſa jeuneſſe n'a pas fait un roman : il annonce par là même une ſéchereſſe d'imagination, & une ſorte de ſtérilité ; car, pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions ; & nos verſificateurs & nos tragédiſtes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas ſu faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulſion du génie.

L'ÉGOÏSME.

SONGE.

Je crus en dormant, qu'un ſpectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, ſi froide, que je fis des efforts pour me dégager; mais le ſpectre plus fort m'entraîna, me fit paſſer ſous une voûte ſouterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle ſe trouvoit une entrée étroite & fort baſſe : il me fallut baiſſer la tête ſous cette porte; après avoir rampé ſur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaſte, mais ténébreux & lugubre.

Cet immenſe & triſte édifice n'avoit pour toute lumiere que trois lampes ſuſpendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Auſſi les ténebres l'emportoient ſur la clarté. En baiſſant les yeux, je vis des ſépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mauſolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaſte contour.

Tout-à-coup une eſpece de ſiege s'éleva au milieu de cette ſalle vuide & ſpacieuſe : je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête groſſe & peſante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre ; elle parloit en ronflant ; un hoquet continuel marquoit que ſa digeſtion étoit laborieuſe : ſur ſon front étoit écrit, *Finance.* De l'autre côté, une figure timide, ſeche & louche, au regard aſſuré, malgré ſa miſere & ſa maigreur, tenoit le ſecond battant. On liſoit ſur ſa joue droite qu'elle cachoit, *Reſſource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui ſe preſſoit & ſe coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuſes, le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés,

Auſſi-tôt chacun de ces individus ſortit un ſac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit preſqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai ſans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux, & je ne me marierai point.* Un cri univerſel, qui avoit quelque choſe de lugubre & d'attriſtant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi !* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un tranſport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils diſoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour ſoi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient inceſſamment ce monoſyllabe.

Le fantôme verd fit un ſigne, & ce fut à qui ſe précipiteroit vers lui. On verſa l'or

& l'argent autour de ſon ſiege ; bientôt il en fut environné juſqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il ſe leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté ; mais à meſure qu'il diſperſoit ce métal, pluſieurs individus tomboient & mouroient : auſſi-tôt les voiſins les rangeoient froidement & l'œil ſec dans les ſépulcres qui environnoient la ſalle.

Les ſurvivans ramaſſoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainſi que l'a dit & pratiqué mon prédéceſſeur ; ſuivons ſon exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils diſoient en buvant : *C'eſt pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit, c'eſt qu'étant ſi avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroiſſoit ſans ceſſe.

Le fantôme tournant ſur lui-même & en douze tems égaux, arroſoit circulairement la multitude

multitude d'une pluie d'eſpeces monnoyées ; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit eſpace de tems, car il ſavoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ah, que le tour eſt long & meſuré ! Malheureux que je ſuis d'avoir été baptiſé* Zacharie *au lieu d'*Abraham ! *Tournez donc plus vîte...* Le fantôme immobile à ces clameurs, liſoit ſans s'émouvoir un petit livre intitulé : *Probabilités de la vie humaine*, avec ſon commentaire particulier ; livre que la multitude ne liſoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſu lire.

Les eſpeces enlevées du tas énorme deſcendoient ſur la foule expectante qui s'éclairciſſoit à meſure qu'elles tomboient : l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & ſon voiſin, le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit ſur ſon camarade en murmurant : *J'ai ſigné ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainſi réciproquement, ſans qu'il y eût une larme ſincere de répandue. On fouilloit les poches des morts ; elles

étoient vuides, & on les maudiſſoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramaſſé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme; de ſorte qu'il ſe trouva enfin ſeul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une groſſeur prodigieuſe.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la ſalle; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es-tu? que fais-tu? qui t'as conduit ici? que veux-tu?* — *Eh, jouir, ſans parchemin, des rayons du ſoleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il ſe tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter; mais il ſembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps giſſans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorſque la robe verte qui le couvroit, tomba à ſes talons. Je vis un ſquélette noir qui monta ſoudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un ſquélette. Je crus relire un verſet myſtérieux de l'Apocalypſe : j'entendis le craquement effroyable de leurs os; le cavalier & le cour-

ſier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette maſſe d'argent : elle s'envola, elle ſe changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre ſans l'ouvrir : rien ne reſta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus ſe fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi*, *moi*, *moi*, ſe leverent, le coude appuyé ſur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes ſe regardoient l'une l'autre, en diſant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort, ce ſquélette aride & dévorant ! Nous avous joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi..... La mort !* Et à ces mots, ils retomberent en ſilence dans leurs cercueils.

Me voyant ſeul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce ſilence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame; une ſueur froide coula ſur tous mes membres; je pouſſai un cri perçant, & je me réveillai.

MADRIGAL.

HIER Amour me dit d'un air riant:
Bonjour l'ami! je viens finir ta peine;
Vois ces deux traits; l'un ſera pour Climene,
L'autre pour toi. — Grand merci, bel enfant!
Mais de deux traits n'eſt beſoin cependant,
Un ſuffira: percez-en l'inhumaine;
Car quant à moi, votre aſſiſtance eſt vaine:
Laiſſez agir ſes beaux yeux ſeulement. (1)

(1) Ce ſont les premiers vers de l'auteur.

BUVEURS.

La qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples, parce qu'elle suppose une force de tête qui convient très bien à un général, à un chef, à un combattant. Les peuples belliqueux ont fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué d'ailleurs que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être pour l'homme le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne

d'or ; mais il mourut trois jours après , & sa mort fut suivie de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

Amurat IV , sultan des Turcs , se promenoit un jour déguisé sur la place publique ; plaisir qu'il se donnoit quelquefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de son palais. Le sultan , jeté dans la foule , rencontra un homme du peuple ivre , & qui , dans sa marche incertaine & chancelante , faillit à renverser l'empereur. Ce spectacle étant nouveau pour lui , il se faisoit expliquer ce que c'étoit que l'ivresse. *Becri-Mustapha* (c'est le nom de l'ivrogne) voyant un homme qui s'étoit arrêté pour le considérer , lui dit : *Eh l'ami , passe ton chemin . . . je ne veux pas qu'on me regarde , moi. . . .* Les souverains se trahissent presque toujours. *Que dis-tu , misérable ?* reprit Amurat , *ne sais-tu pas que je suis le sultan ? — Toi , le sultan ? Et moi , je suis Becri-Mustapha , entends-tu ? Si tu veux me vendre Constanti-*

nople, je te l'achete; tu feras alors Becri Muf-tapha, & je ferai fult an. — La furprife d'A-murat augmentant, fur-tout lorfqu'on lui affuroit que dans peu d'heures la raifon reviendroit à cet homme, il le fit tranfporter dans fon palais, pour voir ce qu'il penferoit lorfque la mémoire lui rappelleroit les difcours qu'il avoit tenus au grand-feigneur.

On le laiffe dormir & cuver fon vin dans un appartement du ferrail. Il fe réveille, en donnant des marques de la plus grande furprife. On lui raconte fon aventure, & la promeffe qu'il avoit faite au fultan. L'effroi fuccede à fon délire; & connoiffant Amurat, il fe regarde déjà comme empalé : il rappelle toutefois fa préfence d'efprit, & demande en grace une bouteille de vin, ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter & la cache fous fon habit.

L'empereur paroît, & lui rappellant fes offres, exige la fomme qui doit payer Conftantinople, ainfi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Muftapha*, fans fe déconcerter, tire fa bou-

teille, & dit à l'empereur : *Ce prix ineſtimable, qui achete une capitale, eſt dans cette bouteille. O très-magnifique empereur ! elle contient le tréſor dont je jouiſſois, & qui ſurpaſſe en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être auſſi riche que je l'étois hier.—Et comment cela, dit Amurat ? — En avalant cette liqueur divine, qui me mettoit au-deſſus des rois.*

Amurat voulut en goûter ; il but, & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la premiere fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie ; & pour augmenter cette ſituation délicieuſe, il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête ; mais le mal s'étant diſſipé, il ſe remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bouteille lui fit ſentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri - Muſtapha*, qui devint ſon favori, & qui eut un crédit immenſe.

Après l'Allemagne, la Suiſſe eſt le pays où l'on boit le plus; la qualité de buveur y eſt encore recommandable dans pluſieurs cantons.

Les Suiſſes ſe ſouviennent avec admiration, d'un ambaſſadeur de France, qui rappellé à ſa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monſeigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas ſans boire le *vin de l'étrier*. Le *vin de l'étrier*, reprit l'ambaſſadeur, doit être bu dans une botte, & tirant une des ſiennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet, & monte à cheval, laiſſant tout un peuple tranſporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les faſtes helvétiques.

ÉPITHALAME.

« JONCHEZ le gazon de fleurs, élevez moi
» un lit de roſes odorantes & de lis rafraî-
» chiſſans ; je veux repoſer ma tête ſur des
» touffes de jaſmin, de muguet & de tubé-

» reuſe, car je languis d'amour. O vous,
» jeunes bergeres, qui avez parcouru ces
» côteaux fleuris, dites-le moi, avez-vous
» vu paſſer celui que mon cœur aime? —

» Quel eſt, fille des cités, quel eſt l'amant
» de votre cœur? à quel trait pouvons-nous
» le reconnoître celui que vous aimez? —

» Mon amant eſt au milieu des bergers de
» ce hameau, comme un lis dans un champ
» ſemé d'humbles marguerites. Ses cheveux
» tombent en boucles ſur ſon col; ſes yeux
» brillent d'amour; le ſourire eſt ſur ſa bou-
» che; il marche avec majeſté, il parle avec
» douceur; l'enchantement, la ſéduction ac-
» compagnent ſes paroles; ſes careſſes ſont
» enivrantes; c'eſt ſur ſes levres vermeilles
» que ſe trouve la volupté; c'eſt dans ſes bras
» preſſans que repoſe l'amour.

» J'ai cherché pendant tout le jour celui
» que mon cœur aime; je l'ai cherché, & je
» ne l'ai point trouvé. Vaſtes forêts, rendez-
» moi mon amant! J'ai parcouru les vallons,
» les plus hautes montagnes; les voyageurs

» ont insulté à ma tendresse inquiete ; ils » ont plongé mon foible cœur dans le cha- » grin. Il vous fuit, m'ont-ils dit, l'amant » que vous suivez ; il se dérobe à votre » amour : les plus hautes montagnes, les ro- » chers les plus escarpés le séparent de vous.

» Quel est celui qui descend de ces hautes » montagnes ? Son regard plein de feu est » semblable à l'astre du jour ; ses yeux humi- » des & ses joues couvertes de pleurs sont » semblables à nos campagnes lorsqu'elles » sont abreuvées de la rosée de la nuit. » Amours, volez à sa rencontre ! Zéphirs, » portez-lui la fraîcheur de ces eaux ; souf- » flez au-devant de lui la douce odeur de » ces fleurs, & faites couler vers lui le tor- » rent de parfum de ces plantes odorifé- » rantes !

» Viens, mon amant, reposer ta tête dans le » sein de ta tendre amie ; viens : je passerai ma » douce main sur le duvet de ton menton & » sur l'incarnat de tes joues ; je chasserai de » ton esprit le souci & les inquiétudes ; ma

» bouche recueillera les larmes de tendresse » qui coulent sur ton visage. Insensible, tu » sembles dédaigner mes attraits ! Si mon » visage est noir, ce sont les feux du soleil qui » l'ont bruni, & mes mamelles sont blanches » comme les nuées du midi : mon sein est » blanc comme le sommet des hautes mon- » tagnes toujours couvertes de neige ; mes » joues sont arrondies, mes yeux sont pleins » d'amour, ainsi que mon cœur ; ma taille » est semblable à la tige d'un jeune olivier ; » je suis vive & légere ; & quand je t'apper- » çois, je bondis dans les prairies comme un » chevreau âgé de deux mois.

» J'entends le doux zéphir murmurer dans » le feuillage. Quel parfum délicieux s'exhale » en ce lieu ! Je crois sentir l'halcine de mon » bien-aimé, plus douce pour moi que le » lait & le miel. Oui, c'est lui ! O joie ! je » l'ai trouvé, celui que mon cœur aime ! Les » jaloux de mon bonheur m'ont trompée. » Je l'ai trouvé, je ne le quitterai plus !... » Bergeres, gardez-vous de réveiller mon

» amant qui dort ſous cet epais feuillage pen-
» dant la chaleur du jour ; gardez - vous de
» le réveiller. J'ai retrouvé celui que mon
» cœur aime. La tourterelle fait entendre ſon
» chant d'amour. . . Réveille-toi, mon cher
» amant, viens dans mes bras t'enivrer de
» plaiſirs ; viens, nous parcourrons enſemble
» cette campagne riante ; nous irons cueil-
» lir les bourgeons de la vigne, & les fleurs
» qui commencent à blanchir la cime des
» pommiers : nous trouverons à leur ombre
» une fraîcheur délicieuſe, nous nous aſſeie-
» rons ſur l'herbe qui croît à nos pieds ; tu
» repoſeras ta tête ſur mon ſein ; mes levres
» apporteront mon ame ſur tes levres, &
» ma bouche ſoufflera dans la tienne le feu
» de mon amour... »

Ce morceau, d'une haute antiquité & dont j'ai raſſemblé quelques traits, eſt une œuvre lyrique, regardée par pluſieurs ſavans comme un épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'eſt l'amour dans toute ſon éner-

gie ; Salomon n'en a pas moins ſait l'*Eccléſiaſte.*

Mais ce morceau précieux nous eſt parvenu tellement déſiguré, qu'on n'en peut ſaiſir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du tems, & dont l'architecte ſeul apperçoit les formes diſparues, l'imagination de l'architecte eſt obligée de le reconſtruire ; & c'eſt en appercevant les baſes & les chapiteaux renverſés, qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la ſimplicité, & jetant ſon eſprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une verſion où chaque mot eſt un contre-ſens qui choque. Il fait dire à l'épouſe :

O mes compagnes fidelles !
Voyez mes craintes *cruelles*,
Adouciſſez ma douleur.
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel dieu m'en a ſéparée.

Quelle terre eſt honorée. Cette expreſſion eſt bien étrange ; c'eſt une idée moderne. L'épouſe continue, en parlant de ſon amant :

Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Roi des cieux.

Quel amphigouris poétique ! Il n'y a pas un mot de tout cela. La Sulamite dit encore, en ſtyle de Voltaire :

Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement ;
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.

Voilà un joli madrigal ! Salomon ne s'en ſeroit pas douté. Quel goût faux ! L'original en deux lignes dit plus que toute cette verſification, pleine d'une enluminure vicieuſe. Reliſez l'original ; & vous verrez, lecteurs, que Voltaire ne ſavoit pas lire ce qu'il liſoit, & qu'il compoſoit inceſſamment avec l'eſprit factice ſi cher à ſon

ſiecle, mais dont la valeur diſparoîtra avec lui.

Il a même inféré dans la verſion de ce monument antique quelques-unes des turlupinades qui lui étoient familieres. Il fait dire à l'épouſe :

> De mes parens la ſévere rigueur
> Me commanda de bien garder ma vigne ;
> Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
> Le vendangeur en étoit aſſez digne.

Ces vers qui figureroient dans un conte grivois, paroiſſent bien ridicules, quand on les rapproche de l'expreſſion douce, naïve & ſentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante, à l'épouſe, & qui pénetre l'ame la plus inſenſible.

L'OPULENCE.

L'OPULENCE.

SONGE.

JE me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau ſur lequel étoit une veſſie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit ſa face blême ; il avoit les cheveux hériſſés, la barbe longue & négligée ; un maſque de verre lui couvroit le viſage, & il étoit ceint d'un linge ſale. Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt ſur ſa bouche.

Je me tus. Il ſouffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille, en diſant : *Il tonne ; bon !* La joie brilla ſur ſon viſage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *ſortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah, que cela eſt heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être... Soyons*

en plein air. Il sembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta sur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit signe, & courut à nous. Tout-à-coup un sillon de feu s'échappa de la nue embrasée, tomba sur l'homme qui couroit, & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jeta un long cri de joie, accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain ; il se baissa, ramassa une petite pierre triangulaire, & se relevant, s'écria : *Nous n'avons plus besoin de rien ; voici la pierre philosophale...* Et comment est-elle là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis si long-tems, ne peut s'opérer que par la décomposition subite & instantanée d'un homme : c'est la foudre qui seule est capable de fondre cette matiere précieuse.

Il me mit en main cette pierre philosophale ; & tandis qu'il faisoit des gestes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiſ-

ſoient dans ſon ame, un ſecond coup de foudre plus terrible que le premier, le décompoſa à ſon tour. Je ne fus pas tenté de regarder ſur la place pour voir ſi j'y trouverois une ſeconde pierre, ſans doute plus parfaite, puiſque l'homme qui en auroit fourni la matiere, étoit un philoſophe. Je me ſauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auſſi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas ſpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le ſoir même, la porte bien cloſe, je métamorphoſai toutes les marmites en or pur ; je les briſai, ou plutôt je les ſciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des ſommes prodigieuſes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuiſinier, des voitures diſtinguées par la ſoupleſſe des reſſorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'eſprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouseroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiselles coquettes, ambitieuses, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de soupirs & de graces artialisées, je pris une petite personne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses, éblouissantes, & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de sable sur un champ d'or. Pour mon épouse, on la fit descendre de Froïla I^er^, quatrieme roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la somptuosité de mes meubles, lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à dé-

meubler mon appartement. J'avois beau leur faire ſigne de diſcontinuer ; ils enlevoient tout, en me faiſant de profondes révérences. Tous les gens de ma maiſon, en m'appellant *monſeigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoiſſois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter juſqu'au coffret où étoit ma pierre précieuſe ; il fut ſaiſi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Juſtice !*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effuſion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me reſtes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendriſſement ; mais ma moitié, ſi douce, ſi ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geſte & l'œil d'une Mégere, & voyant qu'il étoit dégarni, ſauta

ſur une bourſe que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veſte, vint à moi, m'appliqua un vigoureux ſoufflet, & diſparut.

Encore tout étourdi de cette ſcene, je me levai ſur mon ſéant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorſqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança ſur moi, & me ſuça tout vivant. Il ſe gonfloit ſur mon corps à meſure que je maigriſſois; il me deſſécha des pieds à la tête en ſe rempliſſant de mon ſang, & je devins ſi léger que le vent m'emporta de deſſus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je ſortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai ſur un rocher nu, qui par bonheur ſervit à m'éveiller.

DE L'HISTOIRE.

Le caractere de l'hiſtorien eſt un verre qui donne une couleur différente aux objets : ainſi la recherche trop ſcrupuleuſe de la vérité eſt moralement impoſſible. Les mêmes faits ſont racontés par divers auteurs avec des circonſtances qui les dénaturent.

J'oſe donc croire que ce n'eſt point abſolument la vérité hiſtorique qui devient la choſe la plus eſſentielle. Ce qui m'importe dans l'hiſtoire, c'eſt de voir en grand le jeu des paſſions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entrepriſes qui ſemblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'eſt de voir l'ambition punie, les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échapper au châtiment. Ce qui m'intéreſſe n'eſt pas de ſavoir préciſément ce que tel homme a

penſé, mais ce qu'il a pu penſer dans telle circonſtance. En ce ſens, les réflexions de l'hiſtorien ſont ſouvent plus précieuſes que les faits même. Une diſcuſſion détaillée d'événemens inutiles m'endormira; un tableau vaſte & majeſtueux d'un regne, quoiqu'un peu romaneſque, exercera puiſſamment ma penſée. L'hiſtorien qui a dit, lorſqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expreſſion de la vérité, *cela eſt beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponſe philoſophique. Non pas que j'invite au menſonge; mais je rejette ces recherches puériles qui font perdre un tems précieux : je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de diſſertations.

Quinte - Curce a beaucoup inventé dans l'hiſtoire d'Alexandre : qu'eſt-ce que cela me fait? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes, qui poſſédoit cet homme funeſte au monde; je ne ris pas moins de le voir ſe diviniſer, & finir par être dupe de ſa propre imagination; je ne le mépriſe pas moins dans la fureur de ſa colere, dans les excès hon-

teux où il ſe plonge, quand je vois ce conquérant ſoumis à une courtiſanne, embraſer Perſépolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames paſſions, ſurpaſſer en débauche ceux dont il a vaincu la molleſſe. Je remporte de cette lecture une réflexion morale qui m'éclaire ſur la fauſſe gloire, & qui m'apprend à la diſtinguer de la véritable.

Homere eſt auſſi un menteur; mais les diviſions des rois, les malheurs des peuples victimes de leurs débats, n'en ſont pas moins caractériſés ſous leurs véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux, me fait réfléchir : je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & préſidens tutélaires des maſſacres qu'ils exercent; je vois que les paſſions diviniſent tout ce qui les flatte; & Homere, ſous ce point de vue, m'inſtruit autant que Tacite.

Celui-ci creuſoit ſans ceſſe, pour déterminer quels étoient les mobiles poſitifs; il donne ſa ſagacité & ſon eſprit à ceux dont il peint

les actions. Les Tacites ſont trop rares pour que je ſuppoſe un auſſi profond coup-d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place, ce que d'autres feront d'après ſes inſtructions, ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là, que de ſavoir au juſte ſi tel empereur avoit un grand appétit, ou s'il étoit ſobre; s'il avoit le viſage long, ou oval; l'heure de ſon lever & celle de ſon coucher. Il eſt des vérités ſeches, qui n'arrêtent que les yeux du lecteur; il eſt des choſes haſardées qui le font penſer.

PARESSE.

Ce n'eſt plus le tems où tout homme qui vouloit poſſéder tel art ou telle ſcience, paſſoit une moitié de ſa vie à l'étudier, & l'autre à mettre ſon étude en pratique. On ne voit plus des ſavans pâlir vingt années ſur des livres; méditer à la lueur de la lampe nocturne;

raſſembler, combiner des idées ; traiter & & retraiter cent fois leur ſujet, pour produire à la fin quatre volumes *in-foliò* ſur quelques-unes des ſciences abſtraites. Il eſt vrai que ces quatre tomes étoient pour l'ordinaire un amas d'abſurdités ; mais je ne parle pas ici de la rectitude de l'eſprit, je parle de ſa force patiente & du génie laborieux de nos prédéceſſeurs.

Aujourd'hui l'on fait peu, & l'on ne veut faire que des ouvrages aiſés ; on ſe contente de bagatelles ; le peintre ne fait plus que de petits tableaux : on eſt homme de lettres pour une chanſon, un petit conte en vers ou une brochure ſur l'objet des converſations du jour : une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre ſiecle eſt celui de la pareſſe : toute grande compoſition fait frémir ; on n'oſe même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige ſon talent, excuſe ſa nonchalance oiſive en diſant qu'il reſpecte le public, & bientôt il voudra qu'on honore ſa diſſipation. Tel écrivain qui auroit des lumieres & de la

capacité, s'en tient à un petit pamphlet où il consigne tout son avoir, dédaignant ce qu'il pourroit acquérir; il dit que les lecteurs, plus pareſſeux encore, ne liſent jamais deux volumes entiers, & que, dans ce beau monde où l'on parle tant, on n'a plus le tems de lire.

Si, parmi ce peuple indolent & diſſipé, il ſe trouve de tems en tems un homme vigoureux qui, exact au cabinet, produiſe pluſieurs volumes, on lui fait un crime de ſa fécondité; des académiciens qui dînent & digerent, des hommes qui tuent leur journée, s'étonnent de cette facilité. Où prend-il ſon tems? dit-on.

Philippe de Macédoine, aſſis à un feſtin prolongé bien avant dans la nuit, en diſoit autant de Denis qui faiſoit des tragédies. Un courtiſan en belle humeur oſa lui dire: *Il prend juſtement le tems que nous employons à boire & à nous réjouir.*

Le plus grand crime du luxe dans les grandes villes eſt d'enlever à l'artiſan, à l'artiſte, à l'homme de lettres, une portion conſidérable de ſa durée: le luxe remplit les têtes de futili-

tés, il interrompt le travail, le rétrécit, l'empêche d'être grand & utile ; il émouſſe l'activité de l'eſprit, lui ôte ce reſſort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puériles de la ſociété, invente les jeux, les cercles, fait de l'amuſement un objet eſſentiel, auquel tout ſe rapporte ; ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le pareſſeux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide inſupportable, vrai tourment, plus intolérable peut-être que la douleur phyſique, & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perſpective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout ſon tems.

On fait l'hiſtoire de ce fainéant qui crioit dans ſa chambre comme ſi on l'eût aſſaſſiné : les gens de la maiſon accourent effrayés ; on pouſſe la porte, on le voit tout ſeul ſur une chaiſe. *Qu'avez-vous ?* lui dit-on. — *Ce que j'ai, mes amis ? Hélas ! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le tems pour certains hommes ! Comme il s'écoule pour les nobles

enfans des arts ! Ceux-ci querellent toujours le vieillard ailé, & ils ſont obligés de ſe mettre ſous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui, fatigués de leur loiſir, viennent vous dire à la lettre : *Monſieur, débarraſſez-moi de mon tems.*

LUCAIN.

POETE grave, plein d'énergie & de penſées, il a peint de grands hommes ; ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux, il a tranſmis dans ſon ſtyle la noble témérité dont ſon cœur étoit plein. La hardieſſe des tours, la force & la préciſion annoncent ſon génie indépendant ; il parloit contre la tyrannie, & c'étoit ſous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne, ne ſont qu'une ironie des plus ſanglantes : Néron lui-même ne s'y méprit point, & le poëte mourut à l'âge de vingt-ſept ans par une mort violente.

La vertu romaine tranſportoit ſon ame ; & cette paſſion héroïque pour la liberté enfanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroiſſoit parmi les poëtes de ſon tems, comme un courſier fougueux & indomté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de Céſar ne lui en impoſerent point ; par-tout il le voit comme l'oppreſſeur de ſa patrie, fondant le deſpotiſme le plus monſtrueux & le plus outrageant qui ait peſé ſur une nation grande & victorieuſe. Il rend une eſpece de culte à l'infortuné défenſeur de la cauſe publique ; à ce Pompée que ſa modération, ſon âge & la douceur de ſon caractere éloignoient également de tout attentat à la liberté romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi, en peignant la guerre civile qui arma Céſar & Pompée, s'eſt occupé du plus grand événement politique qui ſe ſoit paſſé dans l'ancien monde. Le choix du ſujet n'eſt pas d'un génie ordinaire ; & quand on ſonge que c'étoit un jeune homme qui faiſoit parler Caton, Pompée & Céſar, on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'eſt pas d'avoir été traduit, mais d'avoir été médité par le grand Corneille, qui a tranſporté dans ſes pieces pluſieurs traits de la *Pharſale.*

MAHOMET.

SONGE.

J'ÉTOIS au bord de la mer, & je me plaiſois à conſidérer ces montagnes écumeuſes & mugiſſantes qui viennent ſe briſer ſur un grain de ſable; elles accourent avec impétuoſité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui ſemble avoir écrit ſur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit reſtée à ſec à demi-pied de l'eau; la vague blanchiſſante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au ſoleil comme pour s'abreuver de ſes rayons. J'apperçus dedans quelque choſe qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de ſon

ſon éclat, étoit une petite ſonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Graces ſoient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la ſonnette.

Tout-à-coup le ſpectacle le plus éblouiſſant frappa mes yeux : un rayon immenſe du ſoleil deſcendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet aſtre juſqu'à mes pieds; & un ange gliſſant avec rapidité ſur cette échelle radieuſe, & effaçant ſes plus vives couleurs, ſe préſenta devant moi.

Je me proſternai, me cachant le viſage avec les mains; mais une voix douce & majeſtueuſe m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front; ſa robe, d'une blancheur éblouiſſante, ſe retrouſſoit avec une ceinture d'or. L'Ancien

des tems, me dit-il, celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main, daigne m'envoyer vers toi, & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi; j'entendis une voix qui me cria: *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la splendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Plusieurs noms se presserent en foule dans ma mémoire: Sésostris, Abraham, Alexandre, César, Charlemagne, Cromwell, &c. lorsque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet!* Je voulois dire...

Son ombre sortit du pavé du temple, & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une physionomie auguste, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophete? pourquoi as-tu trompé les hommes?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré

de ſa grandeur. Il garda le ſilence ; mais ſon ſilence étoit celui de la majeſté & du mépris. Il portoit ſous ſon bras un *livre*, & ſous ſon pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais ſon *livre* lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux, & je ſentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit ſi dignement la puiſſance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abuſé de la crédulité de tes concitoyens ? pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainſi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaſpé, & de cette colonne ſortit une voix inviſible qui proféra ces mots :

N'accuſe point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolatrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique eſt montée ſur le théatre d'une nation, elle a chargé ſon perſonnage de crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le reſpect univerſel des peuples, & leur antique reconnoiſſance ? Ces préceptes encore vivans

& répandus ſur une vaſte ſurface du globe, étoient fondés ſur de grandes lumieres. Oui, tel législateur ſentant bien que l'homme rejeteroit toujours l'autorité de l'homme, ſon ſemblable & ſon égal, a fait deſcendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *impoſteur*, parce qu'il y a des loix ſages & utiles qui ſont l'expreſſion de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui perſuade ſes véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainſi que les loix phyſiques, le grand homme ſe rend le héraut, l'interprete éclairé de ces loix divines; il les révele d'un ton relatif à leur majeſté; il donne une baſe religieuſe à la police civile, baſe ſacrée & néceſſaire; ſon droit eſt dans la nobleſſe & dans la pureté de ſa cauſe.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & ſublimes, c'étoit peut-être le ſeul moyen

de faire paſſer celles-ci. Les tems, les circonſtances, l'eſprit humain, toujours amoureux du merveilleux; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps, & ſuſceptible d'être modifié ſans danger; l'autre étoit l'ame de ſa police.

Rangerez-vous donc, petits obſervateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les *impoſteurs* pluſieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ſes foibleſſes, & qu'ils lui ont laiſſé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuſe d'une multitude aveugle : une religion purement métaphyſique n'auroit pas été entendue alors, & ne le feroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus juſtes, foibles humains; rendez graces à ceux qui les premiers ont enſeigné l'idée de la Divinité, laquelle obſerve toutes

nos actions, & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont institué les fêtes, lesquelles réunissent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injustice ; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame, dogme sublime & consolateur ; qui ont établi la sépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le respect pour les parens, la foi des sermens, & une subordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité ; image de la volonté éternelle.

Il seroit difficile, même de nos jours, de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction ; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-

moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque ſupercherie innocente au législateur moderne qui auroit réuſſi à faire adopter à un peuple ignorant, ſuperſtitieux & barbare, des loix ſages, raiſonnables & bienfaiſantes ? ...

La voix ſe tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé ſur le front, me fit un ſigne de ſupériorité & rentra en terre avec une majeſté tranquille. Auſſi-tôt le temple avec ſon dôme s'écroula ſur ma tête.

Je m'éveillai, me propoſant d'envoyer au docteur Lavater, mon voiſin & grand phyſionomiſte, la *ſilhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran.* Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois ſouverains. O mes confreres, le bon tems !

LE POLITIQUE.

DANS l'acception vulgaire, un politique eſt un homme qui ruſe, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adreſſe l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées, de petites haines; & ſous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable.

Mais dans l'acception générale & raiſonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, à vengeance particuliere, eſt celui qui voit en grand, qui découvre des reſſources où les autres n'apperçoivent rien, qui ſaiſit la vraie maladie d'un empire, & le remede qu'il faut lui appliquer, qui ſait calculer les degrés de réſiſtance & de poſſibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos, qui ſaiſit enfin l'inſtant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi.

C'eſt un homme qui meſure d'un coup-

d'œil la maſſe d'un état grand ou petit, en connoît le poids & les angles, & ne la lance contre un autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit réſulter du choc. C'eſt un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réſervé & facile, impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans ſon génie, car il doit avoir préſens à l'eſprit tous les reſſorts qu'il peut faire mouvoir; la paſſion ne doit jamais tranſpirer dans ſes actions, parce qu'il doit avoir meſuré d'avance une partie de la force phyſique, la grande loi qui exiſte en politique, & qui néanmoins doit être ſubordonnée le plus ſouvent à des loix morales.

Cette politique eſt fondée, comme la plus haute géométrie, ſur les principes les plus ſimples; mais le tout eſt de ſavoir en déduire les conſéquences: le caractere d'un peuple change les forces relatives, détruit l'enſemble & l'accord du ſyſtême, qui paroît admirable ſur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fauſſes com-

binaiſons, ſans l'extrême variété du caractere des nations : il faut donc qu'il en faſſe une étude particuliere, & qu'il ſache tout ce que les degrés de latitude placent d'étrange & d'oppoſé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de ſon art. Loin de l'aſtuce & de ſes fineſſes inſuffiſantes, il bâtira ſes plans ſur le caractere d'un peuple vu en grand : dès qu'il poſſédera la véritable connoiſſance de ſes mœurs, il obtiendra ſur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas ſe promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent & paſſe de même : les ſanglans trophées de la victoire ſont toujours chérement achetés ; le vainqueur eſt ſouvent loin d'en cueillir les fruits ; il ne tient rien, ſi le politique ne vient à ſon ſecours : c'eſt lui qui doit garder, conſerver, naturaliſer la conquête.

La plus grande puiſſance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique adroit qui, protégeant un état voiſin plus foible, ſaura enlever à ſon rival, preſqu'à ſon inſu,

les forces ſecretes & vitales qui conſtituent ſa ſituation floriſſante.

Ainſi notre prudent & politique Charles V, ſans ſortir de ſon cabinet, ſut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de ſon pere. Voyez Fabius tourmenter les ſuccès d'Annibal, & les conſumer par une force inactive. Voyez Coligny, l'un des plus malheureux généraux, triompher en poſant les armes, & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham, naguere ſi terrible à la France.

Pluſieurs ſciences ſont de pure curioſité : la politique qui fait d'un vaſte état une grande machine bien montée, bien organiſée, & de tous les citoyens un corps animé, ſouple & vivant, ſurpaſſe toutes les autres par ſon utilité générale & immédiate ; ſes profondes ſpéculations ſont faites pour intéreſſer vivement le génie ſupérieur. Combien il doit lui être glorieux & ſatisfaiſant de s'occuper de la félicité publique & d'embraſſer dans ſon ſein agrandi l'intérêt de la patrie & celui de

l'humanité entiere ! Il ne doit plus connoître que le desir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms généreux qui auront su faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux sciences leur développement, & aux belles actions leur récompense.

Le génie politique est le plus rare de tous : il exige un assemblage de vues, une fécondité de moyens ; car la politique est mobile par sa nature : le fait doit fréquemment remplacer l. principe, & en tenir lieu ; sans quoi, tout deviendroit vague & illusoire.

Il est des circonstances où la plupart des questions politiques, réduites à leur principe, sont insolubles ; elles se perdent dans la métaphysique. Le droit des peuples & celui des rois ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence ; & cette science a, comme toutes les autres, ses clartés équivoques & ses jours douteux.

Il est ridicule à des écrivains modernes de parler des constitutions anciennes, & de

les propofer pour modele, lorfque la poudre à canon, les méchaniques, la bouffole, la tactique, les arts, le chriftianifme enfin ont tout changé. Quel rapport y a-t-il entre Lacédémoine & Paris ? Que diroit Lycurgue tranfporté à Verfailles ?

La politique eft verfatile par fa nature, & doit varier comme les calendriers. On conçoit qu'un état dans telle pofition peut & doit changer fubitement fes loix politiques & religieufes, ainfi qu'on a vu, lors de la réformation, les principes les plus reçus abolis, anéantis, & qui devoient l'être avec une impétueufe décifion.

Une loi uniforme, fimple, étendue, univerfelle, ne paroît pas devoir convenir à une machine auffi compliquée : les projets font féconds ; mais les moyens proportionnés font difficiles à faifir. Le mouvement politique étant variable à l'infini, des principes dogmatiques font le comble de l'erreur : tout fe balance réciproquement ; & vouloir jeter des idées purement morales au milieu de tant de

chofes phyfiques, c'eft ne connoître ni l'hiftoire, ni les hommes, ni leurs paffions.

La politique a paffé pendant plufieurs fiecles pour une fcience qui ne pouvoit être traitée que par une claffe d'hommes privilégiés qu'on appelloit *hommes d'état ;* mais aujourd'hui tout particulier qui raifonne & calcule, peut lire dans les cabinets de tous les potentats de l'Europe ; ils font percés à jour. Il n'eft plus d'entreprifes fecretes : on a évalué la force des empires, & les refforts les plus myftérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il eft quelqu'obfcurité fur les caufes fecondes, on découvre aifément les premiers.

Ceux qui adminiftrent les états, font gouvernés enfuite eux-mêmes par les *infiniment petits.* C'eft à la fuite d'une foule d'idées & d'obfervations jetées dans le public par des êtres obfcurs, que l'homme d'état compofe fon fyftême : il ne peut l'appuyer que fur le choix des hommes, & c'eft en cela que réfide le grand art de gouverner. Un

ſeul homme, quel que ſoit ſon génie, ne peut tout-à-la-fois deſſiner l'enſemble & ſuivre les détails, veiller à la gloire du dehors & aſſurer la félicité intérieure, concilier les grandes opérations & l'économie du tréſor : il faut qu'il aille chercher la vraie capacité, & qu'il lui confie l'exécution de ſes plans.

Le choix des hommes, voilà le grand art du politique.

INDÉPENDANCE.

LA plus grande des chimeres eſt l'indépendance abſolue : l'homme eſt un être foible qui dépend de tout ce qui l'environne ; il n'eſt fort que lorſqu'il eſt réuni en ſociété : mais alors il eſt ſoumis à ſes ſemblables ; il faut qu'il achete par le ſacrifice d'une portion de ſa liberté les nouvelles forces qui lui ſont acquiſes, la plus grande ſûreté dont il jouit. Ses beſoins ſeront plus tôt ſatisfaits ; ſon exiſtence ſera plus aſſurée ; ſon eſprit ſe développera ;

il étendra la ſphere de ſes connoiſſances ; mais il faut qu'il paie un tribut au pouvoir : c'eſt de la dépendance réciproque des citoyens que naît le véritable eſprit de liberté.

Chacun ſe croit ſacrifié à l'intérêt des autres, & perſonne ne réfléchit aux avantages qu'il retire pour la ſomme de liberté qu'il a ſacrifiée.

L'inégalité eſt une ſuite inévitable du corps ſocial ; les arts & l'induſtrie néceſſitent les travaux & l'abaiſſement des autres claſſes ; c'eſt cette inégalité qui eſt le ſouffle vivifiant de la grande ſociété ; il réveille les eſprits, encourage les talens, remue tous les bras, fait éclorre les commodités & les richeſſes.

Quand l'homme eſt riche, je ne dis pas opulent, il eſt meilleur. Les déclamations des moraliſtes, les raiſonnemens des philoſophes ne conſtituent pas le génie d'une nation ; il faut la prendre au point où elle eſt. L'aſſurance des propriétés actuelles, voilà la baſe fondamentale, ſans quoi tout eſt chancelant.

Qu'on remédie enſuite à cette inégalité ; qu'on

qu'on augmente le mouvement de circulation, qu'on laiſſe au commerce le ſoin de ramener l'ordre le plus naturel ; il le fera ; ſon activité débarraſſée de toute contrainte, tiendra lieu d'une foule de réglemens abuſifs ; chacun ayant ſon induſtrie en toute propriété, ſe dégagera bientôt du poids trop lourd des claſſes ſupérieures ; il obtiendra les jouiſſances que comporte ſon rang ; il ſera libre parmi l'inégalité des conditions ; il n'aura rien à envier aux autres. Mais ſi le gouvernement ſe regarde comme maître abſolu des biens & des talens des citoyens, il occaſionne un découragement général ; il fait appercevoir l'inégalité des fortunes ; il la rend odieuſe ; il ſépare toutes les claſſes de l'état, qui doivent oublier leurs ſituations reſpectives, en enviſageant ſans ceſſe une nouvelle reproduction de richeſſes & de jouïſſances.

Le plus riche a encore à deſirer, comme le plus pauvre ; & c'eſt de ce deſir fécond que naiſſent les travaux qui répandent partout les productions de la nature & des arts.

Que l'avarice fiscale, dont les caprices sont éternels, abolisse les gênes, les exclusions, les prohibitions de toute espece; & bientôt ce que l'inégalité des fortunes a d'attristant disparoîtra ; chaque arpent de terre recevra toute la valeur dont il est susceptible; chaque tête déploiera son génie; chaque bras frappera un coup juste; & tout le monde sera content dans sa sphere, quoique les rangs soient inégaux.

Ce n'est jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre, c'est l'impuissance où il se trouve, par des loix erronées, d'avoir aussi une propriété.

LE

BALLON-MONTGOLFIER.

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à son fils Icare; mais comme le ciment étoit de la cire, elles se fondirent aux rayons du soleil. On connoît Simon le Ma-

gicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il se cassa le col. On a entendu parler de Persée, de Bellérophon combattant la chimere, du char de feu d'Elie, qui en partant laissa tomber son manteau que ramassa son disciple Elisée ; du char-volant de Médée, fuyant après le massacre de ses enfans ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ses foudres & ses éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puisqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que séparoit cette distance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ; l'histoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & se tua ; son sang rejaillit jusqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-baptiste Dante, de Pérouse, a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un

habitant de la Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher ſon entrepriſe téméraire.

Les anciens, qui nous ont tranſmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il eſt contenu plus léger que l'air athmoſphérique? Le haſard qui fait naître les grandes découvertes qui s'enſeveliſſent enſuite avec les peuples, ne peut-il pas repréſenter le même fait à des époques extrêmement éloignées? Tous ces dieux aſcendans, dont la mythologie eſt pleine, qui volent ſur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymiſtes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu?

Nous ne faiſions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs; à la Pallas deſcendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par ſa blonde chevelure; à la Junon aux yeux pers, ſe cachant dans un nuage; à la meſſagere Iris; au char de Vénus, traîné par deux colombes: tout nous revient enfin de l'antiquité, juſqu'au

chant des cygnes, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonſpect, quand, ſans aucune connoiſſance du paſſé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la phyſique. Nous reviendrons peut-être à la phyſique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'aſſujettir le royaume qui lui ſembloit interdit; il a rencontré l'aigle dans ſon vol, & il partage aujourd'hui ſon empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des eſſais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuſter des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de ſon domeſtique, & il l'exhortoit fort à le devancer, lorſque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour ſuivre ſon maître*. Le marquis de B * * * * * goûta ce raiſonnement, s'élança ſans ſon domeſtique, pirouetta quelques toiſes, & ſe caſſa la cuiſſe en tombant à vingt toiſes ſur un bateau de blanchiſſeuſes.

M. Blanchart, compoſant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant ſur les forces purement méchaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Eliſées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ſes annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promeſſes de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs; des gens qui ne ſoupçonnoient pas juſqu'où pouvoit aller la poſſibilité phyſique, armés de ce ſcepticiſme froid & moqueur qui rejette tout ce qui eſt inconnu, (1) étoient loin d'avouer

(1) Il y a une phyſique inconnue, que les phyſiciens à ſyſtême rejettent; mais elle n'en exiſte pas moins : la grande phyſique c'eſt la phyſique inconnue. De même que les empyriques guériſſent mieux que les médecins, de même les phyſiciens ſans chaire expérimentale ont des connoiſſances qui échappent aux *brevetés* : ce n'eſt point de la magie, c'eſt toujours de la phyſique.

que l'homme pouvoit, par hasard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, tous les physiciens de l'Europe, en se chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant son volume, la chaîne de la pesanteur seroit rompue, pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend insensibles ; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hommes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de

Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solemnel auditoire. L'effet, quoique suite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes, depuis.... depuis tous les renseignemens connus.

Or, si tous les siecles passés s'étoient rele-

vés au moment où montoit ſi majeſtueuſement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura ſûrement ſon utilité dans bien des choſes ; mais, ne fût-elle qu'une ſimple curioſité, ce feroit toujours une belle & brillante expérience que cette *aſſomption.* Il eſt ſatisfaiſant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles aſſure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air ſubtil, on ſe ſent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voiſinage je m'éleve ſeulement à ſix cents pieds, je me ſens un tout autre être.

Le ballon-Montgolfier ! c'eſt la planche jetée ſur l'océan ; c'eſt l'arbre creuſé en canot : la planche & le canot ſe ſont métamorphoſés en vaiſſeaux qui ont fait le tour du monde,

portant l'homme ſur des gouffres mouvans ; paiſible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on ſait comment Horace, plus voiſin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchiſſante d'écume, entre des écueils :

Audax Japeti genùs, &c.

L'agent principal de cette aſcenſion eſt trouvé ; la nation Françoiſe a tout l'honneur de la découverte, & l'Anglois en eſt jaloux : il a voulu ripoſter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale ſociété de Londres (malgré le reſpect que je lui dois) n'a pas eu le ſens commun en cette occaſion : jalouſie, pure jalouſie ; j'en ſuis fâché pour elle.

Cette découverte immortaliſera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de LOUIS XVI, & il a fait préſent à l'empereur de la Chine de douze ballons aéroſtatiques.

Que ce préſent eſt bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine ſera émerveillé du

génie françois ! En croira-t-il ſes yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induſtrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous ſens, & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voiſines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon, déjà ſi curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais déſeſpérer de ſes forces, que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature, & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins, ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le tems, le haſard & la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît ſi foible ?

Scrutons, analyſons, cherchons : les plus importantes vérités dorment ſous nos mains ; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les ſimilitudes, les *analogues* juſque dans les infiniment petits ; là peut-

être eſt le grand ſecret. Le poiſſon dans l'eau monte, s'éleve, deſcend, tournoie ſans point d'appui dans ſon propre élément, parce qu'il ſe rend plus léger que l'eau, au moyen de la veſſie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à ſon gré : l'homme a fait ſa veſſie, & l'a déployée ſur ſa tête, & cette veſſie artificielle lui a complétement réuſſi. (1)

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aéroſtatique ; ce ſatellite flotte ſûrement par les mêmes loix que le ballon-Montgolfier : les planetes ſont des globes creux, remplis d'un *gaz* particulier, peut-être ſoixante fois plus léger que l'air : c'eſt un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous ſerions alors forts & leſtes !

---

(1) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embraſement toujours à craindre. La veſſie plus compacte feroit douée d'une réſiſtance qui, en exigeant d'autres combinaiſons, auroit un effet plus étonnant.

Notre terre balancée dans le vuide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air athmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont applatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide moteur* qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aérostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout *astre*, tout *soleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'afcenfion du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau fyftême phyfique plus raifonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les crifes de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, eft un ballon aéroftatique, & dès lors tout s'explique avec clarté: les conféquences font lumineufes & fécondes. Quand l'enveloppe fe déchirera, il perira par le feu. *Et fæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Defcartes & Newton, & je compoferois là-deffus un volume plein de *calculs* & fur-tout d'évidence, fi je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules efprits, froids ignorans, rampez dans vos ftériles négations: l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'éleveront des abymes: on ira vifiter les fommets du *Ténérife.* C'eft peu; l'on prendra fans doute un jour un vaiffeau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & fans avarie dans la mer Rouge, ce qui

évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aéroſtatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la maniere la plus ſûre & la plus ſimple de diriger à volonté horizontalement le ballon aéroſtatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons ſur-tout le méchaniſme du corps & des ailes de l'oiſeau, qui ſe ſoutient, lui, par ſes forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiſeaux qu'on nomme oiſeaux de paſſage, ſe retirent dans le globe de la lune, lorſqu'ils diſparoiſſent de nos climats : ils prennent en effet leur eſſor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement ; ils deſcendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypotheſe ſemble haſardée, il paroît du moins que l'homme peut reſpirer à une certaine hauteur, puiſque ces oiſeaux vivent dans l'air le plus ſubtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre ſinguliérement la connoiſſance de l'aſtronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aéroſtatiques feront nos obſervatoires, la guérite céleſte, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *ſyſtême;* que les géometres le travaillent, je le leur abandonne; la terre, je le répete, eſt un *ballon-Montgolfier:* voilà le vrai ſyſtême du monde enfin découvert, & je ſuis tenté de m'écrier comme Archimede: *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de ſe promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit ſur-tout de ſe tenir immobile dans l'athmoſphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jeter l'ancre, pour ainſi dire, à quinze cents toiſes au deſſus de nos tours & de nos clochers. Ainſi nos nouveaux Argonautes,

nautes, en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds, pourroient sans se mouvoir se trouver au-dessus de Pekin, y descendre, y saluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la santé de sa majesté Tartaro-Chinoise, à qui Dieu prête longue vie, puisqu'elle sait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples, plantant du riz sur le *gros ballon aérostatique* vers le 39e degré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux : *Suo sepultus est triompho !* Le ballon de Lyon a porté sept personnes, (1) & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

(1) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin,

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes, & par-tout le peuple, satisfait de ce nouveau spectacle, crioit de surprise, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de crainte, manifestoit à sa maniere son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'athmosphere, & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens, saluant cent cinquante mille hommes assemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, sous ma fenêtre, le 24 janvier, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus : *à Frédéric.*

---

chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoises, & le sieur Fontaine, de Lyon, cooperateur très-zélé.

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'eſt élevé à une majeſtueuſe hauteur en préſence des Alpes.

Tel législateur Européen, jeté chez tel peuple ſauvage, ne pourroit-il pas un jour faire ſervir la machine aéroſtatique à ſes deſſeins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainſi de grandes choſes par le ſimple appareil de ce globe merveilleux?

Et nous, déchirons les cahiers de nos ſyſtêmes phyſiques. Profeſſeurs, adoptez le mien; tout aſtre, toute planete porte ſon gaz abondant; ce fluide moteur eſt le ſeul contrepoids de tous les corps céleſtes. Voilà ſa baſe, ſi vainement cherchée juſqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de peſanteur, malgré leur maſſe, quand ils ſont animés par le *fluide gazeux*; & la main de la nature ſe joue des aſtres avec cette puiſſance unique, ainſi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou ſphériques, objets de nos amuſemens; la

forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs : mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent, puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précede toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la premiere fois

l'indomtable océan. Le char aérien eſt tout auſſi ſûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il eſt utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas aſſez à la vie pour craindre la mort, lorſqu'il s'agit de reculer les bornes de la puiſſance & de l'induſtrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laiſſons-le luire ſur les humains; il en eſt le vrai ſoleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers eſſais de la machine aéroſtatique. Cette idée étoit rampante, vile & meſquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens diſtingués par leur nobleſſe & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui ſert bien ſa patrie, fait ſervir l'humanité. J'oſe croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus; qu'il ne faut jamais les ſéparer ni les oppoſer l'une à l'autre. La nation y perdroit : il faut ſavoir affronter la mort. Qu'eſt-ce que la vie, quand

on la facrifie à l'utilité & à la reconnoiffance des fiecles à venir ? Qui ne hafarde pas fa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la fociété ? On ne devroit même permettre qu'au phyficien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainfi & de planer au-deffus de nos têtes : cet horizon ne me femble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille de l'arbre tranfpire ; on a parlé favamment de l'électricité des végétaux ; le phyficien connu fous le nom de *Comus* a foumis le fluide électrique & l'a appliqué avec fuccès à la guérifon de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié fes neuves expériences fur la digeftion, & a laiffé tranfpirer celles fur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates fur l'hygrometre ; l'Anglois Wright

a marché ſous les eaux ; & ſi l'eſpoir d'un air déphlogiſtiqué ſe réaliſe, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richeſſes curieuſes que ſon ſein avide a ſouſtraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a pluſieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filaſſe plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Meſmer, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, eſt revenu ſur la ſcene. Par un jeu d'acouſtique très-ſurprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un phyſicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis ſous nos yeux la marche progreſſive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens aſſimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut ſe changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute eſpece, ſans paſſer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des

végétaux. La métamorphose s'opere presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur ; ubi virus, ibi virtus.* Qui comprendra la valeur de ces mots ? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie ; j'ose le croire.

Autre phénomene de la même année ; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes ; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens ; & nous saurions comment se parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau : l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître ; les tremblemens de terre qui

ont renverſé Meſſine & ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immenſe composé de pluſieurs états qui vont croître, ſe développer & montrer au reſte de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croiſſant en alarmes aux apprêts de deux puiſſances qui, réuniſſant leurs forces, ſemblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en ſuſpens, & qui embarraſſe la politique des nations ; les criſes ſingulieres du gouvernement Anglois ; la ſituation de la Hollande toujours indéciſe ; la ville de Dantzic bloquée & abandonnée à elle-même ; le decès des mathématiciens célebres ; enfin je ne ſais quelle commotion répandue dans les eſprits & qui les diſpoſe aux entrepriſes les plus hardies, aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguſte, ſiecle des Médicis, ſiecle de Louis XIV, ſi vantés pour des peintres, des ſculpteurs, des orateurs, des architectes

& des poëtes, vous pourriez fort bien disparoître devant un siecle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le genie impatient de mes contemporains, réclamant son libre essor, demande à se déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux détracteurs, & servir jusqu'à ces caracteres sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences ; il veut que le regne actuel, puisqu'il protege & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passageres de la génération présente ? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la nature ; l'Eternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire. O physique ! ô chymie ! ô rois ! protégez ces importantes sciences.

MA FENÊTRE.

Il faut à l'homme qui écrit, un emplacement agréable, un point de vue qui intéresse à la fois son œil & son imagination. Le hasard m'a mieux servi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la nature & ses grands monumens. Un horizon immense est sous mes regards, & la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour.

Je les vois, ces monts d'inégale structure, ces dépôts éternels des neiges & des frimats, ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux cieux, d'où tombent les torrens, d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers; je les vois ces monts antiques, témoins des premiers jours du monde; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entassement de ruines

auguſtes ! Les glaces amoncelées blanchiſſent les faîtes de ces montagnes ſourcilleuſes ; l'œil les confond avec les nuages, & il ne paroît pas qu'au-delà de ces maſſes giganteſques il puiſſe y avoir des humains.

Derriere les monts du Valais, qui forment le premier rang, j'apperçois les pointes brillantes des Alpes, le mont Blanc dans ſa majeſté, le mont Sixt, le Shrekhorn, & plus loin vers l'orient le Grindelwald & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aſpect non moins impoſant ſe confondent dans le lointain avec un ciel pur & ſans bornes ; ces maſſes différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mêlange de ſurpriſe, d'admiration & de reſpect.

C'eſt pour moi que le ſoleil en ſe levant dore ces hautes montagnes ; c'eſt pour moi qu'à ſon coucher elles ſont illuminées d'un feu rouge & vif : ces ſommités élancées dans les airs ſont des priſmes où toutes les couleurs viennent ſe mêlanger. J'embraſſe ce ſuperbe horizon ; & ſi ma vie eſt caſaniere, mon

œil court au loin dans cet eſpace étendu.

Chaque inſtant m'apporte les jouiſſances de la vue. A l'aide d'un téleſcope, elle s'enfonce dans les vallées profondes qui ſéparent les Alpes ; elle monte ſur leurs ſommets glacés & rayonnans ; elle rapproche ces figures coloſſales, objets tout-à-la-fois terribles & beaux ; elle y pourſuit l'éclair ; elle plane ſur ces cantons républicains où vivent des pâtres heureux ſur un ſol ſtérile ; mais libre.

C'eſt là, vous l'apprendrai-je, citadins délicats ? c'eſt là que l'uſage du pain eſt preſqu'inconnu, que des familles entieres n'en ont jamais goûté, & qu'on le regarde les uns comme un aliment trop chérement acheté, les autres comme une friandiſe inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas ; & c'eſt ſous leurs pieds que l'or repoſe innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre ! Elle eſt de toutes les fenêtres celle qui offre l'aſpect le plus pittoreſque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un ſpec-

tacle qui intéresse à la fois le physique & le moral, que le tems n'use point, & qui apprend à fuir le tumulte, le luxe des villes, si pauvre devant la brute magnificence de la nature ?

Ce tableau, dont les couleurs varient sans cesse, seroit trop vaste, si des montagnes plus rapprochées, placées à ma droite, & dont les masses diminuent en s'éloignant, n'en formoient le cadre de maniere à m'en faire sentir les dégradations. Il seroit trop silencieux, si le beau lac de Neuchatel n'en occupoit le centre; ses vagues écumeuses & bondissantes qui retentissent huit mois de l'année, animent cette riche perspective, rendent la nuit plus auguste, & bercent mon premier sommeil. Ce lac retentissant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaisir de la vue.

Qu'il est encore beau lorsque sa surface tranquille réfléchit la lumiere brillante de la lune ! Tous ses rayons y descendent. Ah, que le silence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur ses bords ! C'est alors que l'ame tombe dans une douce mélancolie, & que les

idées qui naissent, vous subjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suisse, admirent encore le point-de-vüe de ma fenêtre. Je ne suis point au milieu d'une vague étendue de pays, ni resserré entre des collines : ma demeure est adossée à une côte, & de là je contemple le lac qui laisse appercevoir sa rive opposée, les bois verdoyans qui l'environnent, les montagnes qui s'élevent en amphithéatre, enfin les Alpes hautaines & leurs glaces resplendissantes ; spectacle dont mon œil n'est jamais rassasié, & qui, placé à une distance convenable, me fait voir, sans m'éblouir & sans me fatiguer, toutes les modifications de la lumiere.

Je ne vois ni rochers démantelés, ni rocs éboulés, ni pics, ni précipices horribles, ni gouffres, ni excavations, ni glaciers, ni sommets déchirés, rien de ces horreurs sublimes que la nature enfanta dans ses convulsions ; je ne découvre que les pyramides argentées de ces blocs immenses, leurs couleurs éclatantes & leurs majestueuses irrégularités.

Quand les orages viennent s'asseoir sur ces trônes de grandeur, j'apperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le séjour des tempêtes est loin de moi ; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit sourd du tonnerre, & les élémens ne semblent combattre & rouler des vagues de feu sur ces cimes orgueilleuses & en enflammer les crystaux, que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds est une petite ville où la discorde littéraire n'a jamais pénétré, car j'y suis le seul qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du *fauxbourg Saint-Germain* & celle du *fauxbourg Saint-Honoré*, (1) car on n'y lit aucune brochure parisienne. La

(1) *La littérature du fauxbourg Saint-Germain*, *& la littérature du fauxbourg Saint-Honoré*, c'est un chapitre curieux que j'ai oublié dans le *Tableau de Paris*. J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage ; c'est une omission que je réparerai le plus tôt qu'il me sera possible.

musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges, cher au pays, des asyles souterreins, percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement, dont lui seul peut rendre compte : les loix pénales y sont douces; mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer, & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore apperçues.

L'esprit est naturel dans cette ville, mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caracteres y sont adroits sans être ingénieux; les mœurs y sont singuliérement mêlangées. Ce peuple bigarré, placé sur les limites de la France & de la Suisse, n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition, & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche, & les bals y offrent plus de beautés

qu'on n'en voit ailleurs, proportion gardée.

Ici, tout mon tems m'appartient; aucun ne ſonge à m'en dérober la moindre portion; je jouis de chaque inſtant de ma durée; mon loiſir eſt parfait; nulle diſtraction ne m'enleve à l'étude; je me ſens ſeul avec une ſatisfaction intime; ici je regrette que les jours n'aient pas ſoixante-douze heures: je ne ſuis point dans une ſolitude abſolue, je ne ſuis point dans une ville bruyante; je ne demande aucun ſuffrage; j'écris enfin dans un pays libre & ſous la main protectrice d'un grand Roi qui lui-même fait écrire.

FIN du Tome II.

ON publiera *l'Homme ſauvage*, roman; 1 volume, avec cette épigraphe:

Sponte ſuâ ſine lege fidem rectumque colebat.
OVID. Metam. lib. I.

Portrait de PHILIPPE II, *roi d'Eſpagne*; 1 volume.

TABLE.

OREILLER. Page 1
Attendrissement. 7
La Pensée. 13
Monde. 16
Insectes. 18
Sens intérieurs. 22
Fleuves. 27
Main. 28
Mariage. 31
Satirique. 35
Talion. 38
Bulletins. 41
Poudre à canon. 45
Homme vain. 53
Esprit de parti. 54
Dialogue des morts. Entre un Faquir & une

Vestale. 57

Science. 78

Les larmes de Milton, sur la perte de sa vue. 81

De la Royauté & de la Tyrannie. Songe. 84

Idylle. 114

Bons Rois. 119

Hospitalité. 121

George Dandin. 122

Physionomie. 126

Amour. 129

Vieillesse. 134

De la Campagne. 141

De la Cupidité. Songe 158

Geste. 172

Astronomie. 173

De l'inégalité des têtes humaines. 174

Mal physique. 183

Libéralité. 185

Bassesse. 187
D'un Monde heureux. Songe. 189
Vision. 202
Apostrophe. 204
Renommée littéraire. 207
Boileau. 212
Entraves déraisonnables. 220
De la Grece. 225
Perse. 228
Temples. 233
Sémiramis. Songe. 236
Beaux - Arts. 240
Anson. 243
Douleur. 245
Prospérité. 251
Stasicrate. 252
Vers françois. 254
Morale. 258
Platon. 260

Lecteurs. 263

Rêve. 269

Sur le dicton, Rien de nouveau. 275

Point de vue. 278

Enfance. 283

Le lac de Nantua. 286

Critiques. 293

Des Femmes savantes de Moliere. 298

Facilité. 302

Turenne. 303

Les Historiens. 304

Tavernier. 305

Montesquieu. 308

Lycurgue. 311

Aux Laides. 315

Peinture d'une bataille. 316

Bulle. 322

Sagesse. 323

Romans. 328

L'Egoïsme. Songe.	333
Madrigal.	340
Buveurs.	341
Epithalame.	345
L'Opulence. Songe.	353
De l'Histoire.	359
Paresse.	362
Lucain.	366
Mahomet. Songe.	368
Le Politique.	376
Indépendance.	383
Le Ballon-Montgolfier.	386
Ma Fenêtre.	411